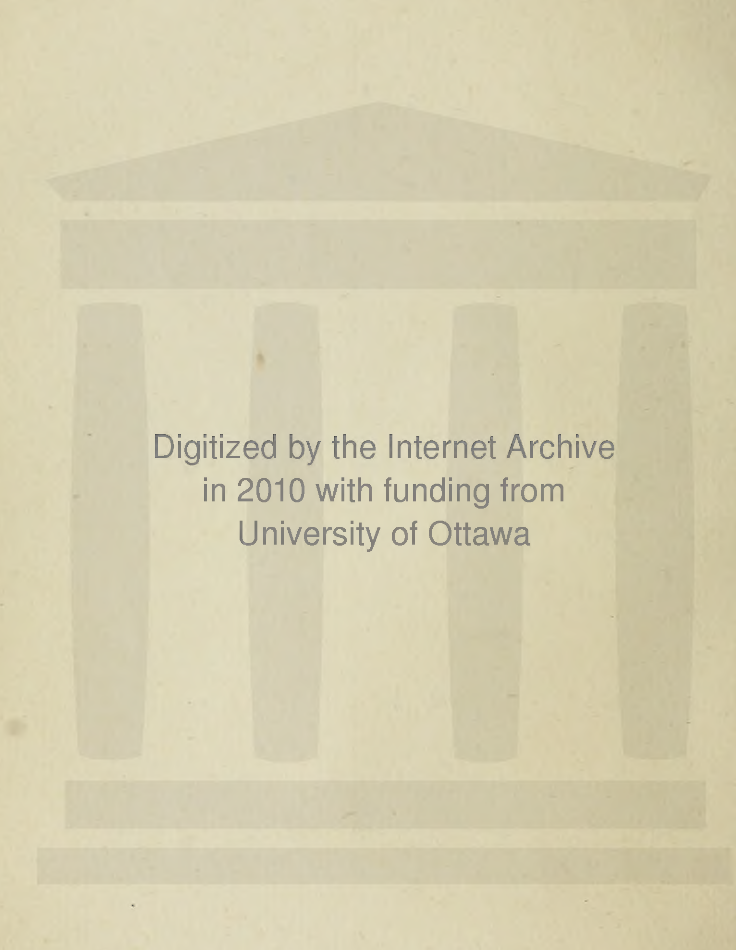

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284399 3



DIXIÈME CAHIER DE LA QUATRIÈME SÉRIE

ROMAIN ROLLAND

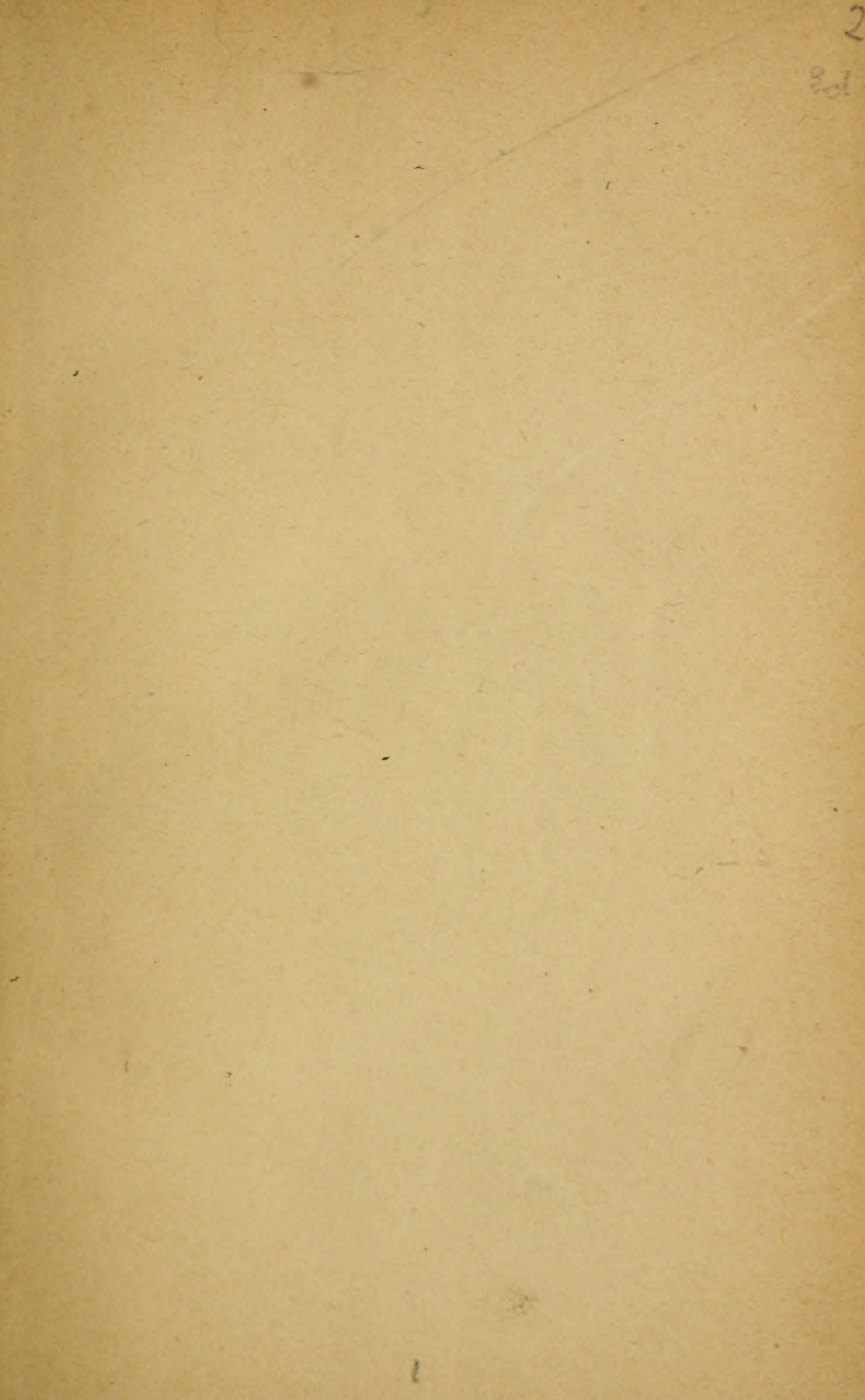
VIES DES HOMMES ILLUSTRES

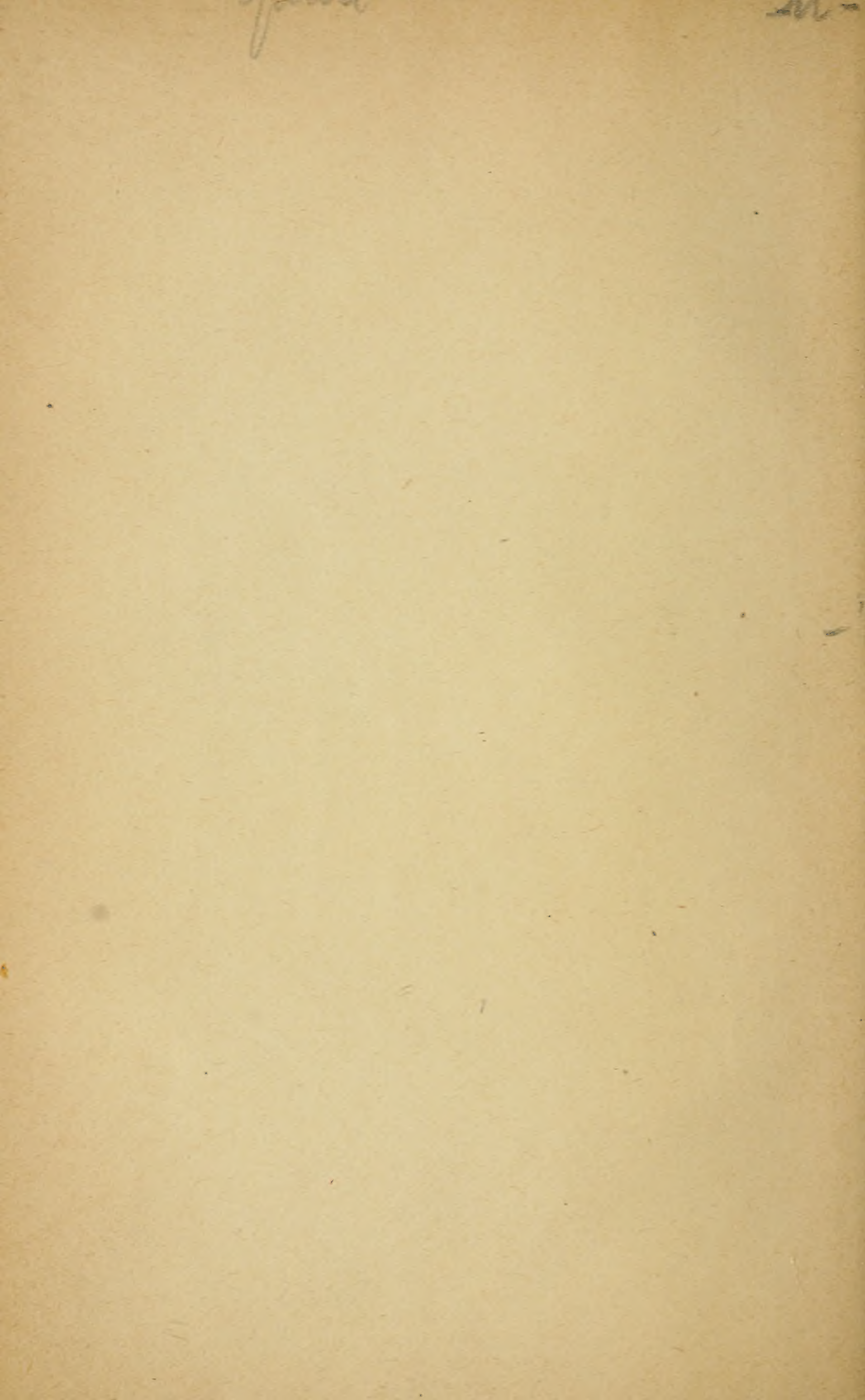
BEETHOVEN

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons deux francs.





VIES DES HOMMES ILLUSTRES

L'air est lourd autour de nous. La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée, et entrave l'action des gouvernements et des individus. Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vil. Le monde étouffe. — Rouvrons les fenêtres. Faisons rentrer l'air libre. Respirons le souffle des héros.

La vie est dure. Elle est un combat de chaque jour pour ceux qui ne se résignent pas à la médiocrité de l'âme, et un triste combat le plus souvent, sans grandeur, sans bonheur, livré dans la solitude et le silence. Oppressés par la pauvreté, par les âpres soucis domestiques, par les tâches écrasantes et stupides, où les forces se perdent inutilement, sans espoir, sans un rayon de joie, la plupart sont séparés les uns des autres, et n'ont même pas la consolation de pouvoir donner la main à leurs frères dans le malheur, qui les ignorent, et qu'ils ignorent. Ils ne doivent compter que sur eux-mêmes ; et il y a des moments où les plus forts fléchissent sous leur peine. Ils appellent un secours, un ami.

C'est pour leur venir en aide, que j'entreprends de grouper autour d'eux les Amis héroïques, les grandes âmes qui souffrirent pour le bien. Ces Vies des Hommes illustres *ne s'adressent pas à l'orgueil des ambitieux ; elles sont dédiées aux malheureux. Et qui ne l'est, au fond ? A ceux qui souffrent, offrons le baume de la souffrance sacrée. Nous ne sommes pas seuls dans*

le combat. La nuit du monde est éclairée de lumières divines. Même aujourd'hui, près de nous, nous venons de voir briller deux des plus pures flammes, la flamme de la Justice et celle de la Liberté : le colonel Picquart, et le peuple des Boers. S'ils n'ont pas réussi à brûler les ténèbres épaisses, ils nous ont montré la route, dans un éclair. Marchons-y à leur suite, à la suite de tous ceux qui luttèrent comme eux, isolés, disséminés dans tous les pays et dans tous les siècles. Supprimons les barrières du temps. Ressuscitons le peuple des héros.

Je n'appelle pas héros ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls ceux qui furent grands par le cœur. Comme l'a dit un des plus grands d'entre eux, celui dont nous racontons ici même la vie : « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté. » *Où le caractère n'est pas grand, il n'y a pas de grand homme, il n'y a même pas de grand artiste, ni de grand homme d'action ; il n'y a que des idoles creuses pour la vile multitude : le temps les détruit ensemble. Peu nous importe le succès. Il s'agit d'être grand, et non de le paraître.*

La vie de ceux dont nous essayons de faire ici l'histoire, presque toujours fut un long martyre. Soit qu'un tragique destin ait voulu forger leur âme sur l'enclume de la douleur physique et morale, de la misère et de la maladie ; soit que leur vie ait été ravagée, et leur cœur déchiré par la vue des souffrances et des hontes sans nom dont leurs frères étaient torturés, ils ont mangé le pain quotidien de l'épreuve ; et s'ils furent grands par l'énergie, c'est qu'ils le furent aussi par le malheur. Qu'ils ne se plaignent donc pas trop, ceux qui

sont malheureux : les meilleurs de l'humanité sont avec eux. Nourrissons-nous de leur vaillance ; et, si nous sommes trop faibles, reposons un instant notre tête sur leurs genoux. Ils nous consoleront. Il ruisselle de ces âmes sacrées un torrent de force sereine et de bonté puissante. Sans même qu'il soit besoin d'interroger leurs œuvres, et d'écouter leur voix, nous lirons dans leurs yeux, dans l'histoire de leur vie, que jamais la vie n'est plus grande, plus féconde, — et plus heureuse, — que dans la peine.

*
* *

En tête de cette légion héroïque, donnons la première place au fort et pur Beethoven. Lui-même souhaitait, au milieu de ses souffrances, que son exemple pût être un soutien pour les autres misérables, « et que le malheureux se consolât en trouvant un malheureux comme lui, qui, malgré tous les obstacles de la nature, avait fait tout ce qui était en son pouvoir, pour devenir un homme digne de ce nom ». *Parvenu par des années de luttes et d'efforts surhumains à vaincre sa peine et à accomplir sa tâche, qui était, comme il disait, de souffler un peu de courage à la pauvre humanité, ce Prométhée vainqueur répondait à un ami qui invoquait Dieu :* « O homme, aide-toi toi-même ! »

Inspirons-nous de sa fière parole. Ranimons à son exemple la foi de l'homme dans la vie et dans l'homme.

ROMAIN ROLLAND

Beethoven

BEETHOVEN

Il était petit et trapu, de forte encolure, de charpente athlétique. Une large figure, de couleur rouge brique, sauf vers la fin de sa vie, où le teint devint maladif et jaunâtre, surtout l'hiver, quand il restait enfermé, loin des champs. Un front puissant et bosselé. Des cheveux extrêmement noirs, extraordinairement épais, et où il semblait que le peigne n'eût jamais passé, hérissés de toutes parts, « les serpents de Méduse ». (1) Les yeux brûlaient d'une force prodigieuse, qui saisit tous ceux qui le virent ; mais la plupart se trompèrent sur leur nuance. Comme ils flambaient d'un éclat sauvage dans une figure brune et tragique, on les vit généralement noirs ; ils ne l'étaient pas, mais bleu gris. (2) Petits et très profondément enfoncés, ils s'ouvraient brusquement dans la passion ou la colère, et alors, roulaient dans leurs orbites, reflétant toutes leurs pensées avec une vérité merveilleuse. (3) Souvent ils se tournaient vers le ciel avec un regard mélancolique. Le nez était court et carré, large, un mufle de lion. Une bouche délicate, mais dont la lèvre inférieure tendait à avancer sur l'autre. Des mâchoires redoutables, qui auraient pu

---

(1) J. Russel (1822). — Charles Czerny, enfant, qui le vit en 1801, avec une barbe de plusieurs jours et une crinière sauvage, vêtu d'un veston et d'un pantalon en poil de chèvre, crut rencontrer Robinson Crusoé.

(2) Note du peintre Kloeber, qui fit son portrait vers 1818.

(3) « Ses beaux yeux parlants », dit le docteur W.-C. Mueller, « tantôt gracieux et tendres, tantôt égarés, menaçants et terribles ». (1820)

broyer des noix. Une fossette profonde au menton, du côté droit, donnait une étrange dissymétrie à la face. « Il avait un bon sourire, dit Moscheles, et dans la conversation, un air souvent aimable et encourageant. En revanche, le rire était désagréable, violent et grimaçant, du reste court », — le rire d'un homme qui n'est pas accoutumé à la joie. Son expression habituelle était la mélancolie, « une tristesse incurable ». Rellstab, en 1825, dit qu'il a besoin de toutes ses forces pour s'empêcher de pleurer, en voyant « ses doux yeux et leur douleur poignante ». Braun von Braunthal, un an plus tard, le rencontre à une brasserie; il est assis dans un coin, il fume une longue pipe, et il a les yeux fermés, comme il fait de plus en plus, à mesure qu'il approche de la mort. Un ami lui adresse la parole. Il sourit tristement, tire de sa poche un de ses petits carnets de conversation; et, de la voix aiguë que prennent souvent les sourds, il lui dit d'écrire ce qu'on veut lui demander. — Son visage se transfigurait, soit dans ses accès d'inspiration soudaine qui le prenaient à l'improviste, même dans la rue, et qui frappaient d'étonnement les passants, soit quand on le surprenait au piano. « Les muscles de sa face saillaient, ses veines gonflaient; les yeux sauvages devenaient deux fois plus terribles; la bouche tremblait; il avait l'air d'un enchanteur vaincu par les démons qu'il avait évoqués. » Telle une figure de Shakespeare; (1) Julius Benedict dit : « Le roi Lear ».

---

(1) Kloeber dit : « d'Ossian ». Tous ces détails sont empruntés aux notes d'amis de Beethoven, ou de voyageurs qui le virent, — tels que Czerny, Moscheles, Kloeber, Daniel Amadeus Atterbohm, W.-C. Mueller, J. Russel, Julius Benedict, Rochlitz, etc.

Ludwig van Beethoven naquit le 16 décembre 1770 à Bonn, près de Cologne, dans une misérable soupente d'une pauvre maison. Il était d'origine flamande. (1) Son père était un ténor inintelligent et ivrogne. Sa mère était domestique, fille d'un cuisinier, et veuve en premières noces d'un valet de chambre.

Une enfance sévère, à laquelle manqua la douceur familiale, dont Mozart, plus heureux, fut entouré. Dès le commencement, la vie se révéla à lui, comme un combat triste et brutal. Son père voulut exploiter ses dispositions musicales et l'exhiber comme un petit prodige. A quatre ans, il le clouait pendant des heures devant son clavecin, ou l'enfermait avec un violon, et le tuait de travail. Peu s'en fallut qu'il ne le dégoûtât à tout jamais de l'art. Il fallut user de violence pour que Beethoven apprît la musique. Sa jeunesse fut attristée par les préoccupations matérielles, le souci de gagner son pain, les tâches trop précoces. A onze ans, il faisait partie de l'orchestre du théâtre; à treize, il était organiste. En 1787, il perdit sa mère, qu'il adorait. « Elle m'était si bonne, si digne d'amour, ma meilleure amie ! Oh ! qui était plus heureux que moi, quand je pouvais prononcer le doux nom de mère, et qu'elle pouvait l'entendre ? » (2) Elle était morte phtisique; et Beethoven se croyait atteint de la même maladie ; il souffrait

---

(1) Le grand-père Ludwig, l'homme le plus remarquable de la famille, celui à qui Beethoven ressemblait le plus, était né à Anvers, et ne s'établit que vers sa vingtième année à Bonn, où il devint maître de chapelle du prince-électeur. — Il ne faut pas oublier ce fait, si l'on veut comprendre l'indépendance fougueuse de la nature de Beethoven, et tant de traits de son caractère qui ne sont pas proprement allemands.

(2) Lettre au docteur Schade, à Augsbourg, 15 septembre 1787. *(Nohl : Lettres de Beethoven,* II)

déjà constamment; et il se joignait à son mal une mélancolie, plus cruelle que le mal même. (1) A dix-sept ans, il était chef de famille, chargé de l'éducation de ses deux frères; il avait la honte de devoir solliciter la mise à la retraite de son père, ivrogne, incapable de diriger la maison : c'est au fils qu'on remettait la pension du père, pour éviter que celui-ci la dissipât. Ces tristesses laissèrent en lui une empreinte profonde. Il trouva toutefois un affectueux appui dans une famille de Bonn, qui lui resta toujours chère, la famille de Breuning. La gentille «Lorchen», Éléonore de Breuning, avait deux ans de moins que lui. Il lui apprenait la musique et elle l'initia à la poésie. Elle fut sa compagne d'enfance; et peut-être y eut-il entre eux un sentiment assez tendre. Éléonore épousa plus tard le docteur Wegeler, qui fut un des meilleurs amis de Beethoven; et, jusqu'au dernier jour, il ne cessa de régner entre eux une amitié paisible et pure, qu'attestent les lettres dignes et tendres de Wegeler et d'Éléonore, et celles du vieux fidèle ami *(alter treuer Freund)* au bon cher Wegeler *(guter lieber Wegeler.)* Affection plus touchante encore quand l'âge est venu pour tous trois, sans refroidir la jeunesse de leur cœur. (2)

Si triste qu'ait pu être l'enfance de Beethoven, il garda toujours pour elle, pour les lieux où elle s'écoula, un tendre et mélancolique souvenir. Forcé de quitter Bonn, et de passer presque toute sa vie à Vienne, dans la grande ville frivole et ses tristes faubourgs, jamais il

(1) Il disait plus tard, (en 1816) : « C'est un pauvre homme, celui qui ne sait pas mourir ! Quand je n'avais que quinze ans, je le savais déjà. »

(2) Nous citons aux *textes* quelques-unes de ces lettres.

n'oublia la vallée du Rhin, et le grand fleuve auguste et paternel, *unser Vater Rhein,* comme il l'appelle, « notre père le Rhin », si vivant, en effet, presque humain, pareil à une âme gigantesque où passent des pensées et des forces innombrables, — nulle part plus beau, plus puissant et plus doux qu'en la délicieuse Bonn, dont il baigne les pentes ombragées et fleuries, avec une violence caressante. — Là, Beethoven a vécu ses vingt premières années ; là se sont formés les rêves de son cœur adolescent, — dans ces prairies qui flottent languissamment sur l'eau, avec leurs peupliers enveloppés de brouillards, les buissons et les saules, et les arbres fruitiers, qui trempent leurs racines dans le courant silencieux et rapide, — et, penchés sur le bord, mollement curieux, les villages, les églises, les cimetières même, — tandis qu'à l'horizon, les Sept Montagnes bleuâtres dessinent sur le ciel leurs profils orageux, que surmontent les maigres et bizarres silhouettes des vieux châteaux ruinés. A ce pays, son cœur resta éternellement fidèle ; jusqu'au dernier instant, il rêva de le revoir, sans jamais y parvenir. « Ma patrie, la belle contrée, où j'ai vu la lumière du jour, toujours aussi belle, aussi claire devant mes yeux, que lorsque je la laissai. » (1)

*
* *

En novembre 1792, Beethoven vint se fixer à Vienne, métropole musicale de l'Allemagne. (2) La Révolution avait

---

(1) A Wegeler, 29 juin 1801. *(Nohl,* XIV)
(2) Il y avait déjà fait un court voyage, au printemps de 1787. Il y vit alors Mozart, qui semble avoir fait peu attention à lui.

éclaté ; elle commençait à submerger l'Europe. Beethoven quitta Bonn juste au moment où la guerre y entrait. Sur la route de Vienne, il traversa les armées hessoises marchant contre la France. En 1796 et 1797, il mit en musique les poésies belliqueuses de Friedberg : un *Chant du Départ* et un chœur patriotique : *Nous sommes un grand peuple allemand (Ein grosses deutsches Volk sind wir).* Mais en vain il veut chanter les ennemis de la Révolution : la Révolution conquiert le monde, et Beethoven. Dès 1798, malgré la tension des rapports entre l'Autriche et la France, Beethoven entre en rapports intimes avec les Français, avec l'ambassade, avec le général Bernadotte qui venait d'arriver à Vienne. Dans ces entretiens commencent à se former en lui les sentiments républicains, dont on voit le puissant développement dans la suite de sa vie.

Un dessin que Stainhauser fit de lui à cette époque, donne assez bien l'image de ce qu'il était alors. C'est, aux portraits suivants de Beethoven, ce que le portrait de Buonaparte par Guérin, cette âpre figure rongée de fièvre ambitieuse, est aux autres effigies de Napoléon. Beethoven semble plus jeune que son âge, maigre, droit, raidi dans sa haute cravate, le regard défiant et tendu. Il sait ce qu'il vaut ; il croit en sa force. En 1796, il note sur son carnet : « Courage ! Malgré toutes les défaillances du corps, mon génie triomphera... Vingt-cinq ans ! les voici venus ! je les ai... Il faut que cette année même, l'homme se révèle tout entier. » Madame de Bernhard et Gelinck disent qu'il est très fier, de manières rudes et maussades, et qu'il parle avec un très fort accent provincial. Mais ses intimes, seuls, connaissent l'exquise bonté qu'il cache sous cette gaucherie orgueilleuse.

Écrivant à Wegeler tous ses succès, la première pensée qui lui vient à l'esprit est celle-ci : « Par exemple, je vois un ami dans le besoin : si ma bourse ne me permet pas de lui venir aussitôt en aide, je n'ai qu'à me mettre à ma table de travail; et, en peu de temps, je l'ai tiré d'affaire... Tu vois comme c'est charmant. » (1) Et un peu plus loin, il dit : « Mon art doit se consacrer au bien des pauvres. » *(Dann soll meine Kunst sich nur zum Besten der Armen zeigen.)*

La douleur, déjà, avait frappé à sa porte; elle s'était installée en lui, pour n'en plus sortir. Entre 1796 et 1800, la surdité commença ses ravages. (2) Les oreilles lui bruissaient nuit et jour; il était miné par des douleurs d'entrailles. Son ouïe s'affaiblissait progressivement. Pendant plusieurs années, il ne l'avoua à personne, même à ses plus chers amis; il évitait le monde, pour que son infirmité ne fût pas remarquée; il gardait pour lui seul ce terrible secret. Mais en 1801, il ne peut plus le taire; il le confie avec désespoir à deux de ses amis : le docteur Wegeler et le pasteur Amenda :

« Mon cher, mon bon, mon affectueux Amenda,... combien souvent je te souhaite auprès de moi! ton

---

(1) A Wegeler, 29 juin 1801. *(Nohl,* XIV)

(2) Dans le *Testament* de 1802, Beethoven dit qu'il y a six ans que le mal a commencé, — soit, par conséquent, en 1796. — Remarquons en passant que, dans le catalogue de ses œuvres, l'op. 1 seul (trois trios) est antérieur à 1796. L'op. 2, les trois premières sonates pour piano, paraissent en mars 1796. On peut donc dire que l'œuvre entière de Beethoven est de Beethoven sourd. — (Sur la maladie de Beethoven, voir : Nohl : *Eine stille Liebe zu Beethoven ;* — C. G. Kunn : *Wiener medizinische Wochenschrift,* février-mars 1892; — Nagel : *Die Musik,* 15 mars 1902.) — On voit au musée Beethoven de Bonn les instruments acoustiques que fabriqua pour Beethoven, vers 1814, le mécanicien Maelzel.

Beethoven est profondément malheureux. Sache que la plus noble partie de moi-même, mon ouïe, a beaucoup baissé. Déjà, à l'époque où nous étions ensemble, j'éprouvais des symptômes du mal, et je le cachais; mais cela a toujours empiré depuis... Guérirai-je? Je l'espère naturellement, mais bien peu; de telles maladies sont les plus incurables. Comme je dois vivre tristement, éviter tout ce que j'aime et tout ce qui m'est cher, et cela dans un monde si misérable, si égoïste!... Triste résignation où je dois me réfugier! Sans doute je me suis proposé de me mettre au-dessus de tous ces maux; mais comment cela me sera-t-il possible?... » (1)

Et à Wegeler : « ... Je mène une vie misérable. Depuis deux ans, j'évite toutes les sociétés, parce qu'il ne m'est pas possible de causer avec les gens : je suis sourd. Si j'avais quelque autre métier, cela serait encore possible; mais dans le mien, c'est une situation terrible. Que diraient de cela mes ennemis, dont le nombre n'est pas petit!... Au théâtre, je dois me mettre tout près de l'orchestre, pour comprendre l'acteur. Je n'entends pas les sons élevés des instruments et des voix, si je me place un peu loin... Quand on parle doucement, j'entends à peine, ...et d'autre part, quand on crie, cela m'est intolérable... Bien souvent, j'ai maudit mon existence... Plutarque m'a conduit à la résignation. Je veux, si toutefois cela est possible, je veux braver mon destin; mais il y a des moments de ma vie où je suis la plus misérable créature de Dieu... Résignation! quel triste refuge! et pourtant c'est le seul qui me reste! » (2)

---

(1) Nohl : *Lettres de Beethoven*, XIII.
(2) Nohl : *Lettres de Beethoven*, XIV. *(Voir* les *textes.)*

Cette tristesse tragique s'exprime dans quelques œuvres de cette époque, dans la *Sonate pathétique,* op. 13 (1799), surtout dans le *largo* de la *troisième Sonate* pour piano, op. 10 (1798). Chose étrange qu'elle ne soit pas partout empreinte, que tant d'œuvres encore : le riant *Septuor* (1800), la limpide *Première Symphonie (en ut majeur,* 1800), reflètent une insouciance juvénile. C'est sans doute qu'il faut du temps à l'âme pour s'accoutumer à la douleur. Elle a un tel besoin de la joie que, quand elle ne l'a pas, il faut qu'elle la crée. Quand le présent est trop cruel, elle vit sur le passé. Les jours heureux qui furent ne s'effacent pas d'un coup; leur rayonnement persiste longtemps encore après qu'ils ne sont plus. Seul et malheureux à Vienne, Beethoven se réfugiait dans ses souvenirs du pays natal; sa pensée d'alors en est tout imprégnée. Le thème de l'*andante* à variations du *Septuor* est un *Lied* rhénan. La *Symphonie en ut majeur* est aussi une œuvre du Rhin, un poème d'adolescent qui sourit à ses rêves. Elle est gaie, langoureuse; on y sent le désir et l'espérance de plaire. Mais dans certains passages, dans l'introduction, dans le clair-obscur de quelques sombres basses, dans le *scherzo* fantasque, on aperçoit, avec quelle émotion ! dans cette jeune figure le regard du génie à venir. Ce sont les yeux du *Bambino* de Botticelli dans ses *Saintes familles,* ces yeux de petit enfant où l'on croit lire déjà la tragédie prochaine.

A ses souffrances physiques venaient se joindre des troubles d'un autre ordre. Wegeler dit qu'il ne connut jamais Beethoven sans une passion portée au paroxysme. Ces amours semblent avoir toujours été d'une grande pureté. Il n'y a aucun rapport entre la passion et le

plaisir. La confusion qu'on établit de notre temps entre l'une et l'autre ne prouve que l'ignorance où la plupart des hommes sont de la passion, et son extrême rareté. Beethoven avait quelque chose de puritain dans l'âme; les conversations et les pensées licencieuses lui faisaient horreur; il avait sur la sainteté de l'amour des idées intransigeantes. On dit qu'il ne pardonnait pas à Mozart d'avoir profané son génie à écrire un *Don Juan*. Schindler, qui fut son ami intime, assure qu' « il traversa la vie avec une pudeur virginale, sans avoir jamais eu à se reprocher une faiblesse ». Un tel homme était fait pour être dupe et victime de l'amour. Il le fut. Sans cesse il s'éprenait furieusement, sans cesse il rêvait de bonheurs, aussitôt déçus, et suivis de souffrances amères. C'est dans ces alternatives d'amour et de douleur passionnée, de confiance juvénile et de révolte orgueilleuse, qu'il faut chercher la source la plus féconde des inspirations de Beethoven, jusqu'à l'âge où la fougue de sa nature s'apaise dans une résignation mélancolique.

En 1801, l'objet de sa passion était, à ce qu'il semble, Giulietta Guicciardi, qu'il immortalisa par la dédicace de sa fameuse *Sonate* dite du *Clair de lune*, op. 27 (1802). « Je vis d'une façon plus douce, écrit-il à Wegeler, et je me mêle davantage avec les hommes... Ce changement, le charme d'une chère fille l'a accompli; elle m'aime, et je l'aime. Ce sont les premiers moments heureux que j'aie depuis deux ans. » (1) Il les paya durement. D'abord cet amour lui fit sentir davantage la misère de son infirmité, et les conditions précaires de sa vie, qui

(1) A Wegeler, 16 novembre 1801. (*Nohl*, XVIII)

lui rendaient impossible d'épouser celle qu'il aimait. Puis Giulietta était coquette, enfantine, égoïste ; elle fit cruellement souffrir Beethoven, et en novembre 1803, elle épousa le comte Gallenberg. (1) — De telles passions dévastent l'âme ; quand l'âme est déjà affaiblie par la maladie, comme l'était celle de Beethoven, elles risquent de la ruiner. Ce fut le seul moment de la vie de Beethoven, où il semble avoir été sur le point de succomber. Il traversa une crise désespérée, qu'une lettre nous fait connaître : *le Testament d'Heiligenstadt,* à ses frères, Carl et Johann, avec cette indication : « *Pour lire et exécuter après ma mort.* » (2) C'est un cri de révolte et de douleur déchirante. On ne peut l'entendre sans être pénétré de pitié. Il fut tout près alors de mettre fin à sa vie. Seul son inflexible sentiment moral l'arrêta. (3) Ses dernières espérances de guérison disparurent. « Même le haut courage qui me soutenait s'est évanoui. O Providence, fais-moi apparaître une fois un seul pur jour de joie ! Il y a si longtemps que le son profond de la vraie joie m'est étran-

---

(1) Elle ne craignit pas, dans la suite, d'exploiter l'ancien amour de Beethoven, en faveur de son mari. Beethoven secourut Gallenberg. « Il était mon ennemi : c'était justement la raison pour que je lui fisse tout le bien possible », dit-il à Schindler, dans un de ses cahiers de conversation de 1821. Mais il l'en méprisa davantage. « Arrivée à Vienne, écrit-il en français, elle cherchait moi, pleurant, mais je la méprisais. »

(2) 6 octobre 1802. (*Nohl*, XXVI) *Voir* aux *textes*.

(3) « Recommandez à vos enfants la vertu ; elle seule peut rendre heureux, non l'argent. Je parle par expérience. C'est elle qui m'a soutenu dans ma misère ; c'est à elle que je dois, ainsi qu'à mon art, de n'avoir pas terminé ma vie par le suicide. » Et dans une autre lettre, du 2 mai 1810, à Wegeler : « Si je n'avais pas lu quelque part que l'homme ne doit pas se séparer volontairement de la vie, aussi longtemps qu'il peut encore accomplir une bonne action, depuis longtemps je ne serais plus, — et sans doute par mon propre fait. »

ger. Quand, oh ! quand, mon Dieu, pourrai-je la rencontrer encore ?... Jamais ? — Non, ce serait trop cruel ! — »

Cela semble une plainte d'agonie; et pourtant, Beethoven vivra vingt-cinq ans encore. Sa puissante nature ne pouvait se résigner à succomber sous l'épreuve. « Ma force physique croît plus que jamais avec ma force intellectuelle... Ma jeunesse, oui, je le sens, ne fait que commencer. Chaque jour me rapproche du but que j'entrevois sans pouvoir le définir... Oh ! si j'étais délivré de ce mal, j'embrasserais le monde !... Point de repos ! — Je n'en connais pas d'autre que le sommeil ; et je suis assez malheureux de devoir lui accorder plus de temps qu'autrefois. Que je sois seulement délivré à moitié de mon mal : et alors... Non, je ne le supporterai pas. Je veux saisir le destin à la gueule. Il ne réussira pas à me courber tout à fait. — Oh ! cela est si beau, de vivre la vie mille fois ! » (1)

Cet amour, cette souffrance, cette volonté, ces alternatives d'accablement et d'orgueil, ces tragédies intérieures se retrouvent dans les grandes œuvres écrites en 1802 : la *Sonate avec marche funèbre,* op. 26, la *Sonate quasi una fantasia,* et la *Sonate* dite *du Clair de lune,* op. 27, la *Deuxième Sonate* op. 31, avec ses récitatifs dramatiques, qui semblent un monologue grandiose et désolé ; la *Sonate en ut mineur* pour violon, op. 30, dédiée à l'empereur Alexandre ; la *Sonate à Kreutzer,* op. 47 ; les six héroïques et poignantes mélodies religieuses sur des paroles de Gellert, op. 48. La *Seconde Symphonie,* qui est de 1803, reflète davantage son

(1) A Wegeler. *(Nohl,* XVIII)

juvénile amour ; et l'on sent que sa volonté prend décidément le dessus. Une force irrésistible balaye les tristes pensées. Un bouillonnement de vie soulève le *finale*. Beethoven veut être heureux ; il ne veut pas consentir à croire son infortune irrémédiable : il veut la guérison, il veut l'amour ; il déborde d'espoir. (1)



Dans plusieurs de ces œuvres, on est frappé par l'énergie et l'insistance des rythmes de marche et de combat. Cela est surtout sensible dans l'*allegro* et le *finale* de la *Seconde Symphonie*, et plus encore dans le premier morceau, superbement héroïque, de la *Sonate à l'empereur Alexandre*. Un caractère guerrier, spécial à cette musique, rappelle l'époque d'où elle est sortie. La Révolution arrivait à Vienne. Beethoven était emporté par elle. « Il se prononçait volontiers, dans l'intimité, dit le chevalier de Seyfried, sur les événements politiques, qu'il jugeait avec une rare intelligence, d'un coup d'œil clair et net. » Toutes ses sympathies l'entraînaient vers les idées révolutionnaires. « Il aimait les principes républicains », dit Schindler, l'ami qui le connut le mieux dans la dernière période de sa vie. « Il était partisan de la liberté illimitée et de l'indépendance nationale... Il voulait que tous concourussent au gouvernement de l'État... Il vou-

(1) La miniature de Hornemann, qui est de 1802, montre Beethoven mis à la mode de l'époque, avec des favoris, les cheveux à la Titus, l'air fatal d'un héros byronien, mais avec cette tension de volonté napoléonienne, qui ne désarme jamais.

lait pour la France le suffrage universel, et il espérait que Bonaparte l'établirait, et jetterait ainsi les bases du bonheur du genre humain. » Romain révolutionnaire, nourri de Plutarque, il rêvait d'une République héroïque, fondée par le dieu de la Victoire : le premier Consul ; et coup sur coup, il forge la *Symphonie héroïque : Bonaparte* (1804), (1) l'Iliade de l'Empire, et le finale de la *Symphonie en ut mineur* (1805-1808), l'épopée de la Gloire. Première musique vraiment révolutionnaire : l'âme du temps y revit avec l'intensité et la pureté qu'ont les grands événements dans les grandes âmes solitaires, dont les impressions ne sont pas amoindries par le contact de la réalité. La figure de Beethoven s'y montre colorée des reflets de ces guerres épiques. Partout elles s'expriment, peut-être à son insu, dans les œuvres de cette période : dans l'*Ou-*

(1) On sait que la *Symphonie héroïque* fut écrite pour et sur Bonaparte, et que le premier manuscrit porte encore le titre : *Buonaparte*. Sur ces entrefaites, Beethoven apprit le couronnement de Napoléon. Il entra en fureur : « Ce n'est donc qu'un homme ordinaire ! » cria-t-il; et dans son indignation, il déchira la dédicace, et écrivit ce titre vengeur et touchant à la fois : *« Symphonie héroïque... pour célébrer le souvenir d'un grand Homme. » (Sinfonia eroica... composta per festeggiare il sovvenire di un grand Uomo.)* Schindler raconte que dans la suite, il se départit un peu de son mépris pour Napoléon; il ne vit plus en lui qu'un malheureux digne de compassion, un Icare précipité du ciel. Quand il apprit la catastrophe de Sainte-Hélène, en 1821, il dit : « Il y a dix-sept ans que j'ai écrit la musique qui convient à ce triste événement. » Il se plaisait à reconnaître dans la *Marche funèbre* de sa Symphonie un pressentiment de la fin tragique du conquérant. — Il est donc bien probable que la *Symphonie héroïque* et surtout son premier morceau, était, dans la pensée de Beethoven, une sorte de portrait de Bonaparte, très différent du modèle, sans doute, mais tel qu'il l'imaginait, et tel qu'il l'eût voulu : le génie de la Révolution. Beethoven reprend d'ailleurs dans le finale de l'*Héroïque* une des phrases principales de la partition qu'il avait déjà écrite pour le héros révolutionnaire par excellence, le dieu de la Liberté : *Prométhée* (1801).

verture de Coriolan (1807), où soufflent des tempêtes, dans le *Quatrième quatuor,* op. 18, dont le premier morceau a tant de parenté avec cette ouverture ; dans la *Sonate Appassionata,* op. 57 (1804), dont Bismarck disait : « Si je l'entendais souvent, je serais toujours très vaillant » : (1) dans la partition d'*Egmont ;* et jusque dans ses concertos pour piano, dans ce *concerto en mi bémol,* op. 73 (1809), où la virtuosité même se fait héroïque, où passent des armées. — Comment s'en étonner ? Si Beethoven ignorait, en écrivant la *Marche funèbre sur la mort d'un héros* (de la sonate op. 26), que le héros le plus digne de ses chants, celui qui plus que Bonaparte s'approcha du modèle de la *Symphonie héroïque,* Hoche, venait de mourir près du Rhin, que domine encore son monument funèbre, du haut d'une petite colline, entre Coblentz et Bonn,—à Vienne même, il avait vu deux fois la Révolution victorieuse. Ce sont les officiers français qui assistent, en novembre 1805, à la première de *Fidelio.* C'est le général Hulin, le vainqueur de la Bastille, qui s'installe chez Lobkowitz, l'ami et le protecteur de Beethoven, celui à qui sont dédiées l'*Héroïque* et l'*Ut mineur.* Et le 10 mai 1809, Napoléon couche à Schoenbrunn. Bientôt Beethoven haïra les conquérants français. Mais il n'en a pas moins senti la fièvre de leur épopée ; et qui ne la sent

(1) *Robert de Keudell,* ancien ambassadeur d'Allemagne à Rome : *Bismarck et sa famille,* 1901, traduction française de E.-B. Lang.
Robert de Keudell joua cette sonate à Bismarck, sur un mauvais piano, le 30 octobre 1870, à Versailles. — Bismarck disait de la dernière phrase de l'œuvre : « Ce sont les luttes et les sanglots de toute une vie. » — Il préférait Beethoven à tout autre musicien, et, plus d'une fois, affirma : « Beethoven convient le mieux à mes nerfs. »

pas comme lui, ne comprendra qu'à demi cette musique d'actions et de triomphes impériaux.

***

Beethoven interrompit brusquement la *Symphonie en ut mineur,* pour écrire d'un jet, sans ses esquisses habituelles, la *Quatrième Symphonie.* Le bonheur lui était apparu. En mai 1806, il se fiançait avec Thérèse de Brunswick. Elle l'aimait depuis longtemps,—depuis que, petite fille, elle prenait avec lui des leçons de piano, dans les premiers temps de son séjour à Vienne. Beethoven était ami de son frère, le comte François. En 1806, il fut leur hôte à Martonvasar en Hongrie, et c'est là qu'ils s'aimèrent. Le souvenir de ces jours heureux s'est conservé dans quelques récits de Thérèse de Brunswick. (1) « Un soir de dimanche, dit-elle, après dîner, au clair de lune, Beethoven s'assit au piano. D'abord il promena sa main à plat sur le clavier. François et moi nous connaissions cela. C'est ainsi qu'il préludait toujours. Puis il frappa quelques accords sur les notes basses ; et, lentement, avec une solennité mystérieuse, il joua un chant de Sébastien Bach : *« Si tu veux me donner ton cœur, que ce soit d'abord en secret ; et notre pensée commune, que nul ne la puisse deviner. »* Ma mère et le curé s'étaient endormis ; mon frère regardait devant lui, gravement; et moi, que son chant et son regard pénétraient, je sentis la vie en sa plénitude. — Le lendemain matin, nous nous rencontrâmes dans le

---

(1) Mariam Tenger : *Beethoven's unsterbl he Geliebte.* Bonn, 1890.

parc. Il me dit : « J'écris à présent un opéra. La principale figure est en moi, devant moi, partout où je vais, partout où je reste. Jamais je n'ai été à une telle hauteur. Tout est lumière, pureté, clarté. Jusqu'à présent, je ressemblais à cet enfant des contes de fée qui ramasse les cailloux, et ne voit pas la fleur splendide, fleurie sur son chemin »... C'est au mois de mai 1806, que je devins sa fiancée, avec le seul consentement de mon bien aimé frère François. »

La *Quatrième Symphonie,* écrite cette année, est une pure fleur, qui garde le parfum de ces jours les plus calmes de sa vie. On y a justement remarqué « la préoccupation de Beethoven, alors, de concilier autant que possible son génie avec ce qui était généralement connu et aimé dans les formes transmises par ses prédécesseurs ». (1) Le même esprit conciliant, issu de l'amour, agissait sur ses manières et sur sa façon de vivre. Ignaz von Seyfried et Grillparzer disent qu'il est plein d'entrain, vif, joyeux, spirituel, courtois dans le monde, patient avec les importuns, vêtu de façon recherchée ; et il leur fait illusion, au point qu'ils ne s'aperçoivent pas de sa surdité, et disent qu'il est bien portant, sauf sa vue qui est faible. (2) C'est aussi l'idée que donne de lui un portrait d'une élégance romantique et un peu apprêtée, que peignit alors Maehler. Beethoven veut plaire, et il sait qu'il plaît. Le lion est amoureux :

(1) Nohl : *Vie de Beethoven.*

(2) Beethoven était myope, en effet. Ignaz von Seyfried dit que sa faiblesse de vue avait été causée par la petite vérole, et qu'elle l'obligeait, tout jeune, à porter des lunettes. La myopie devait contribuer au caractère égaré de ses yeux. -- Voir, sur ce sujet, les articles de Christian Kalischer : *Beethovens Augens und Augenleiden.* (*Die Musik,* 15 mars—premier avril 1902.)

il rentre ses griffes. Mais on sent sous ses jeux, sous les fantaisies et la tendresse même de la *Symphonie en si bémol,* la redoutable force, l'humeur capricieuse, les boutades colériques.

Cette paix profonde ne devait pas durer; mais l'influence bienfaisante de l'amour se prolongea jusqu'en 1810. Beethoven lui dut sans doute la maîtrise de soi, qui fit alors produire à son génie ses fruits les plus parfaits : cette tragédie classique, la *Symphonie en ut mineur,* — et ce divin rêve d'un jour d'été : la *Symphonie pastorale* (1808). — *L'Appassionata,* inspirée de la *Tempête* de Shakespeare, (1) et qu'il regardait lui-même comme la plus puissante de ses sonates, paraît en 1807, et est dédiée au frère de Thérèse. A Thérèse elle-même il dédie la rêveuse et fantasque sonate, op. 78 (1809). Une lettre, sans date, et adressée *à l'Immortelle Aimée,* exprime, non moins que *l'Appassionata,* l'intensité de son amour :

« Mon ange, mon tout, mon moi,... j'ai le cœur gonflé du trop que j'ai à te dire... Ah ! où je suis, tu es aussi avec moi... Je pleure, quand je pense que tu ne recevras probablement pas avant dimanche les premières nouvelles de moi. — Je t'aime, comme tu m'aimes, mais bien plus fort... Ah! Dieu! — Quelle vie ainsi! Sans toi ! — Si près, si loin ! — ... Mes idées se pressent vers toi, mon immortelle aimée *(meine unsterbliche Geliebte),* parfois joyeuses, puis après tristes, interrogeant le destin, lui demandant s'il nous exaucera. — Je ne puis vivre qu'avec toi, ou je ne vis pas... Jamais une autre n'aura mon cœur. Jamais ! — Jamais ! —

(1) Conversation avec Schindler.

O Dieu! pourquoi faut-il s'éloigner quand on s'aime? Et pourtant ma vie, comme elle est à présent, est une vie de chagrins. Ton amour m'a fait à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes. — ... Sois paisible,... sois paisible — aime-moi! — Aujourd'hui, — hier, — quelle ardente aspiration, que de larmes vers toi! — toi — toi — ma vie — mon tout! — Adieu! — oh! continue de m'aimer, — ne méconnais jamais le cœur de ton aimé L. — Éternellement à toi — éternellement à moi — éternellement à nous. » (1)

Quelle raison mystérieuse empêcha le bonheur de ces deux êtres qui s'aimaient? — Peut-être le manque de fortune, la différence de condition. Peut-être Beethoven se révolta-t-il contre la longue attente qu'on lui imposait, et contre l'humiliation de tenir son amour indéfiniment secret. Peut-être, violent, malade et misanthrope, comme il était, fit-il souffrir sans le vouloir celle qu'il aimait, et s'en désespérait-il. — L'union fut rompue; et pourtant ni l'un ni l'autre ne semble avoir été jamais infidèle à son amour. Jusqu'à son dernier jour (elle ne mourut qu'en 1861), Thérèse de Brunswick aima Beethoven. Jusqu'à son dernier jour, Beethoven aima Thérèse. « En pensant à elle, disait-il en 1816, mon cœur bat aussi fort que le jour où je la vis pour la première fois. » De cette même année sont les six mélodies *à la bien-aimée lointaine (an die ferne Geliebte)* op. 98, d'un caractère si touchant et si profond. Il écrit dans ses notes : « Mon cœur déborde à l'aspect de cette admirable nature, et pourtant Elle n'est pas là, près de moi! » — Thérèse avait donné son

(1) Nohl : *Lettres de Beethoven*, XV.

portrait à Beethoven, avec la dédicace : « Au rare génie, au grand artiste, à l'homme bon. T. B. ». (1) Dans la dernière année de sa vie, un ami surprit Beethoven, seul, embrassant ce portrait en pleurant, et parlant tout haut suivant son habitude : « Tu étais si belle, si grande, pareille aux anges ! » L'ami se retira, revint un peu plus tard, le trouva au piano, et lui dit : « Aujourd'hui, mon vieil ami, il n'y a rien de diabolique sur votre visage. » Beethoven répondit : « C'est que mon bon ange m'a visité. » — La blessure fut profonde. « Pauvre Beethoven, dit-il lui-même, il n'est point de bonheur pour toi dans ce monde. Dans les régions de l'idéal seulement, tu peux trouver la paix et le bonheur. »

Il écrit dans ses notes : « Soumission, soumission profonde à ton destin : tu ne peux plus exister pour toi, mais seulement pour les autres ; pour toi, il n'y a plus de bonheur qu'en ton art. O Dieu, donne-moi la force de me vaincre ! »



Il est donc abandonné par l'amour. En 1810, il se retrouve seul ; mais la gloire est venue, et le sentiment de sa puissance. Il est dans la force de l'âge. Il se livre à son humeur violente et sauvage, sans plus se soucier de rien, sans égards au monde, aux conventions, aux jugements des autres. Qu'a-t-il à craindre ou à ménager ?

---

(1) Ce portrait se trouve encore aujourd'hui dans la maison de Beethoven, à Bonn. Il est reproduit dans la *Vie de Beethoven* par Frimmel, page 29, et dans le *Musical Times* du 15 décembre 1892.

Plus d'amour et plus d'ambition. Sa force, voilà ce qui lui reste, la joie de sa force, et le besoin d'en user, presque d'en abuser. « La force, voilà la morale des hommes qui se distinguent du commun des hommes. » Il est retombé dans la négligence de sa mise ; et sa liberté de manières est devenue bien plus hardie qu'autrefois. Il sait qu'il a le droit de tout dire, même aux plus grands. « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté », écrit-il le 17 juillet 1812. Bettina Brentano, qui le vit alors, dit qu' « aucun empereur, aucun roi n'avait une telle conscience de sa force ». Elle fut fascinée par sa puissance : « Lorsque je le vis pour la première fois, écrit-elle à Goethe, l'univers tout entier disparut pour moi. Beethoven me fit oublier le monde, et toi-même, ô Goethe... Je ne crois pas me tromper, en assurant que cet homme est de bien loin en avance sur la civilisation moderne. » Goethe chercha à connaître Beethoven. Ils se rencontrèrent aux bains de Bohême, à Toeplitz, en 1812, et s'entendirent assez mal. Beethoven admirait passionnément le génie de Goethe ; (1) mais son caractère était trop libre et trop violent pour s'accommoder de celui

---

(1) Il est à remarquer combien, malgré son éducation négligée, le goût littéraire de Beethoven était sûr. En dehors de Goethe, dont il a dit qu'il lui semblait « grand, majestueux, toujours en *ré majeur* », et au-dessus de Goethe, il aimait trois hommes : Homère, Plutarque et Shakespeare. D'Homère, il préférait l'*Odyssée*. Il lisait continuellement Shakespeare dans la traduction allemande, et l'on sait avec quelle grandeur tragique il a traduit en musique *Coriolan* et *la Tempête*. Quant à Plutarque, il s'en nourrissait, comme les hommes de la Révolution. Brutus était son héros, ainsi qu'il fut celui de Michel Ange ; il avait sa statuette dans sa chambre. Il aimait Platon, et rêvait d'établir sa République dans le monde entier. « Socrate et Jésus ont été mes modèles », a-t-il dit quelque part. (Conversations de 1819-20)

de Goethe, et pour ne pas le blesser. Il a raconté lui-même une promenade qu'ils firent ensemble, où l'orgueilleux républicain qu'il était donna une leçon de dignité au conseiller aulique du grand-duc de Weimar, qui ne le lui pardonna point.

« Les rois et les princes peuvent bien faire des professeurs et des conseillers secrets ; ils peuvent les combler de titres et de décorations ; mais ils ne peuvent pas faire des grands hommes, des esprits qui s'élèvent au-dessus de la fiente du monde ; ... et quand deux hommes sont ensemble, tels que moi et Goethe, ces messieurs doivent sentir la distance qu'il y a d'eux à nous. — Hier, nous avons rencontré, sur le chemin, en rentrant, toute la famille impériale. Nous la vîmes venir de loin. Goethe se détacha de mon bras, pour se ranger sur le côté de la route. J'eus beau lui dire tout ce que je voulus, je ne pus lui faire faire un pas de plus. J'enfonçai alors mon chapeau sur ma tête, je boutonnai ma redingote, et je jouai des coudes au milieu des groupes les plus épais. — Princes et courtisans ont fait la haie ; le duc Rodolphe m'a ôté son chapeau ; madame l'impératrice m'a salué la première. — Les grands me connaissent. — Pour mon divertissement, je vis la procession défiler devant Goethe. Il se tenait sur le bord de la route, profondément courbé, son chapeau à la main. Je lui ai lavé la tête après, je ne lui ai fait grâce de rien... » (1) Goethe n'oublia pas non plus. (2)

---

(1) *A Bettina von Arnim.* (Nohl, XCI)

(2) « Beethoven, disait Goethe à Zelter, est malheureusement une personnalité tout à fait indomptée ; il n'a sans doute pas tort de trouver le monde détestable ; mais ce n'est pas le moyen de le

De cette date sont les *Septième* et *Huitième Symphonies,* écrites en quelques mois, à Toeplitz, en 1812 : l'Orgie du Rythme, et la Symphonie humoristique, les œuvres où il s'est montré peut-être le plus au naturel, et comme il disait, le plus « déboutonné » *(aufgeknoepft),* avec ces transports de gaieté et de fureur, ces contrastes imprévus, ces saillies déconcertantes et grandioses, ces explosions titaniques qui plongeaient Goethe et Zelter dans l'effroi, (1) et faisaient dire de la *Symphonie en la,* dans l'Allemagne du Nord, que c'était l'œuvre d'un ivrogne. — D'un homme ivre, en effet, mais de force et de génie. « Je suis, a-t-il dit lui-même, je

---

rendre agréable pour lui et pour les autres. Il faut l'excuser et le plaindre, car il est sourd. » — Il ne fit rien dans la suite contre Beethoven, mais il ne fit rien pour lui : silence complet sur son œuvre, et jusque sur son nom. — Au fond, il admirait, mais redoutait sa musique : elle le troublait; il craignait qu'elle ne lui fît perdre le calme de l'âme, qu'il avait conquis au prix de tant de peines, et qui, contre l'opinion courante, *ne lui était rien moins que naturel.* Il ne l'avouait pas aux autres, ni peut-être à soi-même. — Une lettre du jeune Félix Mendelssohn, qui passa par Weimar en 1830, fait pénétrer innocemment dans les profondeurs de cette âme trouble et passionnée *(leidenschaftlicher Sturm und Verworrenheit,* comme Goethe disait lui-même), qu'une intelligence puissante maîtrisait.

« ... D'abord, écrit Mendelssohn, il ne voulait pas entendre parler de Beethoven; mais il lui fallut en passer par là, et écouter le premier morceau de la *Symphonie en ut mineur,* qui le remua étrangement. Il n'en voulut rien laisser paraître, et se contenta de me dire : « Cela ne touche point, cela ne fait qu'étonner. » Au bout d'un certain temps, il reprit : « C'est grandiose, insensé; on dirait que la maison va s'écrouler. » Survint le dîner, pendant lequel il demeura tout pensif, jusqu'au moment où, retombant de nouveau sur Beethoven, il se mit à m'interroger, à m'examiner. Je vis bien que l'effet était produit... »

(Sur les rapports de Goethe et de Beethoven, voir divers articles de Frimmel.)

(1) Lettre de Goethe à Zelter, 2 septembre 1812. — Zelter à Goethe, 14 septembre 1812 : « *Auch ich bewundere ihn mit Schrecken* » « Moi aussi, je l'admire avec effroi ». — Zelter écrit en 1819 à Goethe : « On dit qu'il est fou. »

suis le Bacchus qui broie le délicieux nectar pour l'humanité. C'est moi qui donne aux hommes la divine frénésie de l'esprit. » Je ne sais si, comme l'a écrit Wagner, il a voulu peindre dans le finale de sa Symphonie une fête dionysiaque. (1) Je reconnais surtout dans cette fougueuse kermesse la marque de son hérédité flamande, de même que je retrouve son origine dans son audacieuse liberté de langage et de manières, qui détonne superbement dans le pays de la discipline et de l'obéissance. Nulle part plus de franchise et de libre puissance que dans la *Symphonie en la*. C'est une dépense folle d'énergies surhumaines, sans but, pour le plaisir, un plaisir de fleuve qui déborde et submerge. Dans la *Huitième Symphonie,* la force est moins grandiose, mais plus étrange encore, et plus caractéristique de l'homme, mêlant la tragédie à la farce, et une vigueur herculéenne à des jeux et des caprices d'enfant. (2)

1814 marque l'apogée de la fortune de Beethoven. Au Congrès de Vienne, il fut traité comme une gloire européenne. Il prit une part active aux fêtes. Les princes lui rendaient hommage ; et il se laissait fièrement faire la cour par eux, comme il s'en vantait à Schindler.

Il s'était enflammé pour la guerre d'indépendance. En 1813, il écrivit une symphonie de *la Victoire de Wellington,* et, au commencement de 1814, un

---

(1) C'est, en tout cas, un sujet auquel Beethoven a pensé : car nous le trouvons dans ses notes, et, particulièrement, dans ses projets d'une *Dixième Symphonie.*

(2) Contemporaine, et peut-être inspiratrice, parfois, de ces œuvres est son intimité très tendre avec Amalie Sebald.

chœur guerrier : *Renaissance de l'Allemagne (Germanias Wiedergeburt).* Le 29 novembre 1814, il dirigea, devant un public de rois, une cantate patriotique : *Le glorieux moment (Der glorreiche Augenblick),* et il composa pour la prise de Paris, en 1815, un chœur : *Tout est consommé ! (Es ist vollbracht !)* Ces œuvres de circonstance firent plus pour sa réputation que tout le reste de sa musique. La gravure de Blasius Hoefel, d'après un dessin du Français Letronne, et le masque farouche, moulé sur son visage par Franz Klein en 1812, donnent l'image vivante de Beethoven au temps du Congrès de Vienne. (1) Le trait dominant de cette face de lion, aux mâchoires serrées, aux plis colères et douloureux, est la volonté, — une volonté napoléonienne. On reconnaît l'homme, qui disait de Napoléon, après Iéna : « Quel malheur que je ne me connaisse pas à la guerre comme à la musique ! je le battrais ! » — Mais son royaume n'était pas de ce monde. « Mon empire est dans l'air », comme il l'écrit à François de Brunswick. *(Mein Reich ist in der Luft.)* (2)

***

A cette heure de gloire succède la période la plus triste et la plus misérable.

---

(1) C'est ce masque que nous avons reproduit dans les deux mille exemplaires de notre première édition et dans les quatre cents exemplaires de cette seconde édition que nous avons réservés pour nos collections complètes.

(2) « Je ne vous dis rien de nos monarques et de leurs monarchies », écrit-il à Kauka pendant le Congrès de Vienne. « Pour moi, l'empire de l'esprit est le plus cher de tous : c'est le premier de tous les royaumes temporels et spirituels ». *(Mir ist das geistige Reich das Liebste, und der Oberste aller geistlichen und weltlichen Monarchien.)*

Vienne n'avait jamais été sympathique à Beethoven. Un génie fier et libre, comme le sien, ne pouvait se plaire dans cette ville factice, d'esprit mondain et médiocre, que Wagner a si durement marquée de son mépris. (1) Il ne perdait aucune occasion de s'en éloigner : et vers 1808, il avait songé sérieusement à quitter l'Autriche, pour venir à la cour de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. (2) Mais Vienne était abondante en ressources musicales ; et il faut lui rendre cette justice, qu'il s'y trouva toujours de nobles dilettantes pour sentir la grandeur de Beethoven et pour épargner à leur patrie la honte de le perdre. En 1809, trois des plus riches seigneurs de Vienne : l'archiduc Rodolphe, élève de Beethoven, le prince Lobkowitz, et le prince Kinsky, s'étaient engagés à lui servir annuellement une pension de 4.000 florins, sous la seule condition qu'il resterait en Autriche : « Comme il est démontré, disaient-ils, que l'homme ne peut entièrement se vouer à son art, qu'à la condition d'être libre de tout souci matériel, et que ce n'est qu'alors qu'il peut produire ces œuvres sublimes qui sont la gloire de l'art, les soussignés ont formé la résolution de mettre Ludwig van

---

(1) « Vienne, n'est-ce point tout dire ? — Toute trace du protestantisme allemand effacée; même l'accent national, perdu, italianisé. L'esprit allemand, les manières et les mœurs allemandes, expliquées par des manuels de provenance italienne et espagnole... Le pays d'une histoire falsifiée, d'une science falsifiée, d'une religion falsifiée... Un scepticisme frivole, qui devait ruiner et ensevelir l'amour de la vérité, et de l'honneur, et de l'indépendance !... » (Wagner : *Beethoven,* 1870)

(2) Le roi Jérôme avait offert à Beethoven un traitement de six cents ducats d'or, sa vie durant, et une indemnité de voyage de cent cinquante ducats d'argent, contre l'unique engagement de jouer quelquefois devant lui, et de diriger ses concerts de musique de chambre, qui ne devaient être ni longs, ni fréquents. (*Nohl,* XLIX) Beethoven fut tout près de partir.

Beethoven à l'abri du besoin, et d'écarter ainsi les obstacles misérables qui pourraient s'opposer à l'essor de son génie. »

Malheureusement l'effet ne répondit pas aux promesses. Cette pension fut toujours fort inexactement payée ; bientôt elle cessa tout à fait de l'être. Vienne avait d'ailleurs changé de caractère après le Congrès de 1814. La société était distraite de l'art par la politique, le goût musical gâté par l'italianisme, et la mode, toute à Rossini, traitait Beethoven de pédant. (1)

Les amis et les protecteurs de Beethoven se dispersèrent ou moururent : le prince Kinsky en 1812, Lichnowsky en 1814, Lobkowitz en 1816. Rasumowsky, pour qui il avait écrit ses admirables quatuors, op. 59, donna son dernier concert en février 1815. En 1815, Beethoven se brouille avec Stephan von Breuning, son ami d'enfance, le frère d'Éléonore. Il est désormais seul : « Je n'ai point d'amis et je suis seul au monde », écrit-il dans ses notes de 1816.

La surdité était devenue complète. Depuis l'automne de 1815, il n'a plus de relations que par écrit avec le reste des hommes. Le plus ancien cahier de conversation est de 1816. (2) On connaît le douloureux récit de Schindler sur la représentation de *Fidelio* en 1822. « Beethoven demanda à diriger la répétition générale...

(1) Le *Tancrède* de Rossini suffit à ébranler tout l'édifice de la musique allemande. Bauernfeld, cité par Ehrhard, note dans son *Journal* ce jugement qui circulait dans les salons de Vienne, en 1816 : « Mozart et Beethoven sont de vieux pédants ; la bêtise de l'époque précédente les goûtait ; c'est seulement depuis Rossini, qu'on sait ce que c'est que la mélodie. *Fidelio* est une ordure ; on ne comprend pas qu'on se donne la peine d'aller s'y ennuyer. »

(2) Remarquer que de cette année date, dans sa musique, un changement de style, inauguré par la sonate op. 101.

Dès le duetto du premier acte, il fut évident qu'il n'entendait rien de ce qui se passait sur la scène. Il retardait considérablement le mouvement ; et, tandis que l'orchestre suivait son bâton, les chanteurs pressaient pour leur compte. Il s'en suivit une confusion générale. Le chef d'orchestre ordinaire, Umlauf, proposa un instant de repos, sans en donner la raison ; et après quelques paroles échangées avec les chanteurs, on recommença. Le même désordre se produisit de nouveau. Il fallut faire une seconde pause. L'impossibilité de continuer sous la direction de Beethoven était évidente ; mais comment le lui faire comprendre ? Personne n'avait le cœur de lui dire : « Retire-toi, pauvre malheureux, tu ne peux pas diriger. » Beethoven, inquiet, agité, se tournait à droite et à gauche, s'efforçait de lire dans l'expression des différentes physionomies, et de comprendre d'où venait l'obstacle : de tous côtés, le silence. Tout à coup, il m'appela d'une façon impérieuse. Quand je fus près de lui, il me présenta son carnet et me fit signe d'écrire. Je traçai ces mots : « Je vous supplie de ne pas continuer ; je vous expliquerai à la maison pourquoi. » D'un bond, il sauta dans le parterre, me criant : « Sortons vite ! » Il courut d'un trait jusqu'à sa maison ; il entra, et se laissa tomber inerte sur un divan, se couvrant le visage avec les deux mains ; il resta ainsi jusqu'à l'heure du repas. A table, il ne fut pas possible d'en tirer une parole ; il conservait l'expression de l'abattement et de la douleur la plus profonde. Après dîner, quand je voulus le laisser, il me retint, m'exprimant le désir de ne pas rester seul. Au moment de nous séparer, il me pria de l'accompagner chez son médecin, qui avait une grande répu-

tation pour les maladies de l'oreille... Dans toute la suite de mes rapports avec Beethoven, je ne trouve pas un jour qui puisse se comparer à ce jour fatal de novembre... Il avait été frappé au cœur, et, jusqu'au jour de sa mort, il vécut sous l'impression de cette terrible scène. »

Deux ans plus tard, le 7 mai 1824, dirigeant la *Symphonie avec chœurs* (ou plutôt, comme dit le programme, « prenant part à la direction du concert »), il n'entendait rien du fracas de toute la salle qui l'acclamait ; il ne parvenait à s'en douter, que lorsqu'une des chanteuses, le prenant par la main, le tournait du côté du public, et qu'il voyait soudain les auditeurs debout, agitant leurs chapeaux, et battant des mains. — Un voyageur anglais, Russel, qui le vit au piano, vers 1825, dit que quand il voulait jouer doucement, les touches ne résonnaient pas, et que cela était saisissant de suivre dans ce silence l'émotion qui l'animait, sur sa figure et ses doigts crispés.

Muré en lui-même, (1) séparé du reste des hommes, il n'avait de consolation qu'en la nature. « Elle était sa seule confidente », dit Thérèse de Brunswick. Elle fut son refuge. Charles Neate, qui le connut en 1815, dit qu'il ne vit jamais personne qui aimât aussi parfaitement les fleurs, les nuages, la nature : il semblait en vivre. — « Personne sur terre ne peut aimer la campagne autant que moi, écrit Beethoven... J'aime un arbre plus qu'un homme... » — Chaque jour, à Vienne, il faisait le tour des remparts. A la campagne, de l'aurore à la nuit, il

(1) Voir les admirables pages de Wagner sur la surdité de Beethoven. (*Beethoven*, 1870)

se promenait seul, sans chapeau, sous le soleil, ou la pluie. « Tout Puissant! — Dans les bois je suis heureux, — heureux dans les bois — où chaque arbre parle par toi. — Dieu, quelle splendeur! — Dans ces forêts, sur les collines, — c'est le calme, — le calme pour te servir. »

La misère de sa vie y trouvait quelque répit. Il était harcelé par les soucis d'argent. Il écrit en 1818 : « Je suis presque réduit à la mendicité, et je suis forcé d'avoir l'air de ne pas manquer du nécessaire. » Et ailleurs : « La sonate op. 106 a été écrite dans des circonstances pressantes. C'est une dure chose de travailler pour se procurer du pain. » — Spohr dit que souvent il ne pouvait sortir, à cause de ses souliers troués. — Il avait de fortes dettes envers ses éditeurs, et ses œuvres ne lui rapportaient rien. La *Messe en ré,* mise en souscription, recueillit sept souscripteurs, (dont pas un musicien). (1) Il recevait à peine trente ou quarante ducats pour ses admirables sonates, dont chacune lui coûtait trois mois de travail. Le prince Galitzin lui faisait composer ses quatuors, op. 127, 130, 132, ses œuvres les plus profondes peut-être et qui semblent écrites avec son sang ; il ne les lui payait pas. Beethoven se consumait dans des difficultés domestiques, dans des procès sans fin, afin d'obtenir les pensions qu'on lui devait, ou de conserver la tutelle d'un neveu, le fils de son frère Charles, mort de la phtisie en 1815.

Il avait reporté sur cet enfant le besoin de dévouement dont son cœur débordait. Il se réservait là encore de cruelles souffrances. Il semble qu'une sorte

---

(1) Beethoven s'était adressé personnellement à Cherubini, qui était « de ses contemporains celui qu'il estimait le plus ». (Nohl : *Lettres de Beethoven,* CCL) Cherubini ne répondit pas.

de grâce d'État ait pris soin de renouveler sans cesse et d'accroître sa misère, pour que son génie ne manquât point d'aliments. — Il lui fallut d'abord disputer le petit Charles à la mère indigne, qui voulait le lui enlever :

« O mon Dieu, écrit-il, mon rempart, ma défense, mon seul refuge ! tu lis dans les profondeurs de mon âme, et tu sais les douleurs que j'éprouve, lorsqu'il faut que je fasse souffrir ceux qui veulent me disputer mon Charles, mon trésor ! Entends-moi, Être que je ne sais comment nommer, exauce l'ardente prière de la plus malheureuse de tes créatures ! »

« O Dieu ! A mon secours ! Tu me vois abandonné de l'humanité entière, parce que je ne veux pas pactiser avec l'injustice ! Exauce la prière que je te fais, au moins pour l'avenir, de vivre avec mon Charles !... O sort cruel, destin implacable ! non, non, mon malheur ne finira jamais ! »

Puis ce neveu, si passionnément aimé, se montra indigne de la complaisance de son oncle. La correspondance de Beethoven avec lui est douloureuse et révoltée, comme celle de Michel Ange avec ses frères, mais plus naïve et plus touchante :

« Dois-je encore une fois être payé par l'ingratitude la plus abominable ? Eh bien, si le lien doit être rompu entre nous, qu'il le soit ! tous les gens impartiaux qui le sauront te haïront... Si le pacte qui nous lie te pèse, au nom de Dieu, — qu'il en soit selon sa volonté ! — Je t'abandonne à la Providence ; j'ai fait tout ce que je pouvais ; je puis paraître devant le Juge Suprême... »(1)

« Gâté, comme tu es, cela ne te ferait pas de mal de

(1) *Nohl,* CCCXLIII.

tâcher enfin d'être simple et vrai; mon cœur a trop souffert de ta conduite hypocrite à mon égard, et il m'est difficile d'oublier... Dieu m'est témoin, je ne rêve que d'être à mille lieues de toi, et de ce triste frère, et de cette abominable famille... — Je ne peux plus avoir confiance en toi. » Et il signe : « Malheureusement, ton père, — ou mieux, pas ton père ». (1)

Mais le pardon vient aussitôt :

« Mon cher fils ! — Pas un mot de plus, — viens dans mes bras, tu n'entendras aucune dure parole... Je te recevrai avec le même amour. — Ce qu'il y a à faire pour ton avenir, nous en parlerons amicalement. — Ma parole d'honneur, aucun reproche ! Ils ne serviraient plus à rien. Tu n'as plus à attendre de moi que la sollicitude et l'aide la plus aimante. — Viens — viens sur le cœur fidèle de ton père. — Beethoven. — Viens, aussitôt après le reçu de cette lettre, viens à la maison. (Et sur l'adresse, en français :) *Si vous ne viendrez pas, vous me tuerez sûrement.* » (2)

« Ne mens pas », supplie-t-il, « reste toujours mon fils bien-aimé! Quelle horrible dissonance, si tu me payais d'hypocrisie, comme on veut me le faire croire !... Adieu, celui qui ne t'a pas donné la vie, mais qui te l'a certainement conservée et qui a pris tous les soins possibles de ton développement moral, avec une affection plus que paternelle, te prie du fond du cœur, de suivre le seul vrai chemin du bien et du juste. Ton fidèle bon père. » (3)

(1) *Nohl,* CCCXLIV.
(2) *Nohl,* CCCLXX.
(3) *Nohl,* CCCLXII-LXVII. Une lettre, que vient de retrouver à Berlin M. Kalischer, montre avec quelle passion Beethoven voulait faire de son neveu « un citoyen utile à l'État ». (premier février 1819).

Après avoir caressé toutes sortes de rêves pour l'avenir de ce neveu, qui ne manquait pas d'intelligence et qu'il voulait diriger vers la carrière universitaire, Beethoven dut consentir à en faire un négociant. Mais Charles fréquentait les tripots, il faisait des dettes.

Par un triste phénomène, plus fréquent qu'on ne croit, la grandeur morale de son oncle, au lieu de lui faire du bien, lui faisait du mal, l'exaspérait, le poussait à la révolte, comme il le dit, dans ce terrible mot, où se montre à vif cette âme misérable : « Je suis devenu plus mauvais, parce que mon oncle voulait que je fusse meilleur. » Il en arriva, dans l'été de 1826, à se tirer un coup de pistolet dans la tête. Il n'en mourut pas ; mais c'est Beethoven qui faillit en mourir, et qui ne se remit jamais de cette émotion affreuse. (1) Charles guérit : il vécut jusqu'à la fin pour faire souffrir son oncle, à la mort duquel il ne fut pas tout à fait étranger, et auprès duquel il ne fut pas à l'heure de la mort. — « Dieu ne m'a jamais abandonné », écrivait Beethoven à son neveu, quelques années avant. « Il se trouvera quelqu'un pour me fermer les yeux. » — Ce ne devait pas être celui qu'il appelait « son fils ».



C'est du fond de cet abîme de tristesse que Beethoven entreprit de célébrer la Joie.

C'était le projet de toute sa vie. Dès 1793, il y pensait,

---

(1) Schindler, qui le vit alors, dit qu'il devint, subitement, comme un vieillard de soixante-dix ans, brisé, sans force, sans volonté. Il serait mort, si Charles était mort. — Il mourut peu de mois après.

à Bonn. (1) Toute sa vie, il voulut chanter la Joie, et en faire le couronnement de l'une de ses grandes œuvres. Toute sa vie, il hésita à trouver la forme exacte de l'hymne, et l'œuvre où il pourrait lui donner place. Même dans sa *Neuvième Symphonie,* il était loin d'être décidé. Jusqu'au dernier instant, il fut sur le point de remettre l'*Ode à la Joie* à une dixième ou onzième symphonie. On doit bien remarquer que la *Neuvième* n'est pas intitulée, comme on dit : *Symphonie avec chœurs,* mais *Symphonie avec un chœur final sur l'Ode à la Joie.* Elle pouvait, elle a failli avoir une autre conclusion. En juillet 1823, Beethoven pensait encore à lui donner un *finale* instrumental, qu'il employa ensuite dans le quatuor op. 132. Czerny et Sonnleithner assurent même qu'après l'exécution (mai 1824), Beethoven n'avait pas abandonné cette idée.

Il y avait, à l'introduction du chœur dans une symphonie, de grandes difficultés techniques que nous attestent les cahiers de Beethoven et ses nombreux essais pour faire entrer les voix autrement, et à un autre moment de l'œuvre. Dans les esquisses de la

---

(1) Lettre de Fischenich à Charlotte Schiller (janvier 1793). L'ode de Schiller avait été écrite en 1785. — Le thème actuel apparaît en 1808, dans la *Fantaisie pour piano, orchestre et chœur,* op. 80, et en 1810, dans le *Lied,* sur des paroles de Goethe : *Kleine Blumen, kleine Blaetter.* — J'ai vu dans un cahier de notes de 1812, appartenant aujourd'hui au docteur Erich Prieger, à Bonn, entre les esquisses de la *Septième Symphonie* et un projet d'*ouverture de Macbeth,* un essai d'adaptation des paroles de Schiller au thème qu'il utilisa plus tard dans l'ouverture op. 115 *(Namensfeier).* — Quelques-uns des motifs instrumentaux de la *Neuvième Symphonie* se montrent avant 1815. Enfin, le thème définitif de la Joie est noté en 1822, ainsi que tous les autres airs de la Symphonie, sauf le *trio,* qui vient peu après, puis l'*andante moderato,* et enfin l'*adagio,* qui paraît le dernier.

deuxième mélodie de l'*adagio,* (1) il a écrit : « Peut-être le chœur entrerait-il convenablement ici. » Mais il ne pouvait se décider à se séparer de son fidèle orchestre. « Quand une idée me vient, disait-il, je l'entends dans un instrument, jamais dans les voix. » Aussi recule-t-il le plus possible le moment d'employer les voix ; et il va jusqu'à donner d'abord aux instruments, non seulement les récitatifs du *finale,* (2) mais le thème même de la Joie.

Mais il faut aller plus avant encore dans l'explication de ces hésitations et de ces retards : la cause en est plus profonde. Ce malheureux homme, toujours tourmenté par le chagrin, a toujours aspiré à chanter l'excellence de la Joie ; et, d'année en année, il remettait sa tâche, sans cesse repris par le tourbillon de ses passions et par sa mélancolie. Ce n'est qu'au dernier jour qu'il y est parvenu. Mais avec quelle grandeur !

Au moment où le thème de la Joie va paraître pour la première fois, l'orchestre s'arrête brusquement ; il se fait un soudain silence : ce qui donne à l'entrée du chant un caractère mystérieux et divin. Et cela est vrai : ce thème est proprement un dieu. La Joie descend du ciel, enveloppée d'un calme surnaturel : de son souffle léger elle caresse les souffrances ; et la première impression qu'elle fait est si tendre, quand elle se glisse dans le cœur convalescent, qu'ainsi que cet ami de Beethoven, « on a envie de pleurer, en voyant ses doux yeux ». Lorsque le thème passe ensuite dans les voix, c'est à la

(1) Bibliothèque de Berlin.

(2) *Also ganz so als staenden Worte darunter.* (« Tout à fait comme s'il y avait des paroles dessous. »)

basse qu'il se présente d'abord, avec un caractère sérieux et un peu oppressé. Mais peu à peu, la Joie s'empare de l'être. C'est une conquête, une guerre contre la douleur. Et voici les rythmes de marche, les armées en mouvement, le chant ardent et haletant du ténor, toutes ces pages frémissantes, où l'on croit entendre le souffle de Beethoven lui-même, le rythme de sa respiration et de ses cris inspirés, tandis qu'il parcourait les champs, en composant son œuvre, transporté d'une fureur démoniaque, comme un vieux roi Lear au milieu de l'orage. A la joie guerrière succède l'extase religieuse ; puis une orgie sacrée, un délire d'amour. Toute une humanité frémissante tend les bras au ciel, pousse des clameurs puissantes, s'élance vers la Joie, et l'étreint sur son cœur.

L'œuvre du Titan eut raison de la médiocrité publique. La frivolité de Vienne en fut un instant ébranlée ; elle était toute à Rossini, et aux opéras italiens. Beethoven, humilié et attristé, allait s'établir à Londres, et pensait y faire exécuter la *Neuvième Symphonie*. Une seconde fois, comme en 1809, quelques nobles amis lui portèrent une supplique, pour qu'il ne quittât pas la patrie. « Nous savons, disaient-ils, que vous avez écrit une nouvelle composition de musique sacrée, (1) où vous avez exprimé les sentiments que vous inspire *votre foi profonde. La lumière surnaturelle* qui pénètre votre grande âme l'illumine. Nous savons d'autre part que la couronne de vos grandes symphonies s'est augmentée d'une fleur immortelle... Votre absence pendant ces dernières

(1) La *Messe en ré*, op. 123.

années, affligeait tous ceux qui avaient les yeux tournés vers vous. (1) Tous pensaient avec tristesse que l'homme de génie, placé si haut parmi les vivants, restait silencieux, tandis qu'un genre de musique étrangère cherchait à se transplanter sur notre terre, faisant tomber dans l'oubli les productions de l'art allemand... De vous seul la nation attend une nouvelle vie, de nouveaux lauriers, et un nouveau règne du vrai et du beau, en dépit de la mode du jour... Donnez-nous l'espoir de voir bientôt nos désirs satisfaits... Et puisse le printemps qui vient, refleurir doublement, grâce à vos dons pour nous et pour le monde ! » (2) Cette généreuse adresse montre quelle était la puissance non seulement artistique, mais morale, dont Beethoven jouissait sur l'élite de l'Allemagne. Le premier mot qui s'offre à ses admirateurs pour louer son génie n'est pas celui de science, ni d'art : c'est celui de *foi*.

Beethoven fut profondément ému par ces paroles Il resta. Le 7 mai 1824, eut lieu à Vienne la première audition de la *Messe en ré* et de la *Neuvième Symphonie*. Le succès fut triomphal, et prit même un caractère presque séditieux. Quand Beethoven parut, il fut accueilli par cinq salves d'applaudissements ; la coutume, dans ce pays de l'étiquette, était de n'en faire que trois pour l'entrée de la famille impériale. La police

(1) Beethoven, harassé par les tracas domestiques, la misère, les soucis de tout genre, n'écrivit en cinq ans, de 1816 à 1821, que trois œuvres pour piano (op. 101, 102, 106). Ses ennemis le disaient épuisé. Il se remit au travail en 1821.

(2) Février 1824. Signèrent : prince C. Lichnowski, comte Maurice Lichnowski, comte Maurice de Friès, comte M. de Dietrichstein, comte F. de Palfy, comte Czernin, Ignace Edler de Mosel, Charles Czerny, abbé Stadler, A. Diabelli, Artaria et C., Steiner et C., A. Streicher, Zmeskall, Kiesewetter, etc.

dut mettre fin aux manifestations. La symphonie souleva un enthousiasme frénétique. Beaucoup pleuraient. Beethoven s'évanouit d'émotion après le concert; on le porta chez Schindler; il y resta assoupi, tout habillé, sans manger ni boire, toute la nuit et le matin suivant. Le triomphe fut passager, et le résultat pratique en fut nul pour Beethoven. Le concert ne lui rapporta rien. La gêne matérielle de sa vie n'en fut point changée. Il se retrouva pauvre, malade, solitaire, — mais vainqueur : (1) — vainqueur de la médiocrité des hommes — vainqueur de son propre destin, vainqueur de sa souffrance. — « Sacrifie, sacrifie toujours les niaiseries de la vie à ton art ! Dieu par dessus tout ! » *(O Gott ueber alles !)*

*
* *

Il s'est donc emparé de l'objet de toute sa vie. Il a saisi la Joie. — Saura-t-il rester à ce sommet de l'âme, qui domine les tempêtes? — Certes, il dut retomber bien des jours dans les anciennes angoisses. Certes, ses derniers quatuors sont pleins d'ombres étranges. Pourtant il semble que la victoire de la *Neuvième Symphonie* ait laissé en lui sa glorieuse marque. Les projets qu'il

(1) La *Neuvième Symphonie* fut exécutée pour la première fois, en Allemagne, à Francfort, le premier avril 1825; à Londres, dès le 25 mars 1825; à Paris, au Conservatoire, le 27 mars 1831. Mendelssohn, âgé de dix-sept ans, en donna une audition sur le piano, à la Jaegerhalle de Berlin, le 13 novembre 1826. Wagner, étudiant à Leipzig, la recopia tout entière de sa main; et, dans une lettre du 6 octobre 1830 à l'éditeur Schott, il lui offre une réduction de la symphonie, pour piano à deux mains. On peut dire que la *Neuvième Symphonie* décida de la vie de Wagner.

a pour l'avenir : la *Dixième Symphonie,* (1) l'*Ouverture sur le nom de Bach,* la musique pour la *Mélusine* de Grillparzer (2) et le *Faust* de Goethe, (3) l'oratorio biblique sur *Saül et David,* montrent son esprit attiré vers la sérénité puissante des grands vieux maîtres allemands : de Bach et de Haendel, — et, plus encore, vers la lumière du Midi, vers le Sud de la France, ou vers cette Italie qu'il rêvait de parcourir. (4)

Le docteur Spiller, qui le vit en 1826, dit que sa figure était devenue joyeuse et joviale. La même année, quand

---

(1) Beethoven écrit à Moscheles, le 18 mars 1827 : « Une Symphonie entièrement esquissée est dans mon pupitre, avec une nouvelle ouverture. » Cette esquisse n'a jamais été retrouvée. — On lit seulement dans ses notes :

« Adagio cantique. — Chant religieux pour une symphonie dans les anciens modes (*Herr Gott dich loben wir. — Alleluja),* soit d'une façon indépendante, soit comme introduction à une fugue. Cette symphonie pourrait être caractérisée par l'entrée des voix, soit dans le *finale,* soit dès l'*adagio.* Les violons de l'orchestre, etc., décuplés pour les derniers mouvements. Faire entrer les voix une à une ; ou répéter en quelque sorte l'*adagio,* dans les derniers mouvements. Pour texte de l'*adagio,* un mythe grec, [ou] un cantique ecclésiastique. Dans l'*allegro,* fête à Bacchus. » (1818)

Comme on voit, la conclusion chorale était alors réservée pour la *Dixième* et non pour la *Neuvième Symphonie.*

Plus tard, il dit qu'il veut accomplir dans sa *Dixième Symphonie* « la réconciliation du monde moderne avec le monde antique, ce que Goethe avait tenté dans son *Second Faust* ».

(2) Le sujet est la légende d'un chevalier, qui est amoureux et captif d'une fée, et qui souffre de la nostalgie de la liberté. Il y a des analogies entre le poème et celui de *Tannhaeuser.* Beethoven y travailla de 1823 à 1826. (Voir A. Ehrhard : *Franz Grillparzer,* 1900).

(3) Beethoven avait, depuis 1808, le dessein d'écrire la musique de *Faust.* (La première partie du *Faust* venait de paraître, sous le titre de Tragédie, en automne 1807.) C'était là son projet le plus cher. *(« Was mir und der Kunst das Hoechste ist. »)*

(4) « Le Sud de la France ! c'est là ! c'est là ! » *(Suedliches Frankreich, dahin ! dahin !)* (carnet de la bibliothèque de Berlin). — « ... Partir d'ici. A cette seule condition, tu pourras de nouveau t'élever dans les hautes régions de ton art... Une symphonie, puis partir, partir, partir... L'été, travailler pour le voyage... Parcourir l'Italie, la Sicile avec quelque autre artiste. » *(Id.)*

Grillparzer lui parle pour la dernière fois, c'est Beethoven qui rend de l'énergie au poète accablé : « Ah! dit celui-ci, si j'avais la millième partie de votre force et de votre fermeté! » Les temps sont durs; la réaction monarchique opprime les esprits. « La censure m'a tué, gémit Grillparzer. Il faut partir pour l'Amérique du Nord, si l'on veut parler, penser librement. » Mais nul pouvoir ne pouvait bâillonner la pensée de Beethoven. « Les mots sont enchaînés; mais les sons par bonheur sont encore libres », lui écrit le poète Kuffner. Beethoven est la grande voix libre, la seule peut-être alors de la pensée allemande. Il le sentait. Souvent il parle du devoir qui lui était imposé d'agir, au moyen de son art, « pour la pauvre humanité », pour « l'humanité à venir » *(der kuenftigen Menschheit)*, de lui faire du bien, de lui rendre courage, de secouer son sommeil, de flageller sa lâcheté. « Notre temps, écrivait-il à son neveu, a besoin de robustes esprits pour fouailler ces misérables gueuses d'âmes humaines. » Le docteur Mueller dit, en 1827, que « Beethoven s'exprimait toujours librement sur le gouvernement, sur la police, sur l'aristocratie, même en public. La police le savait, mais elle tolérait ses critiques et ses satires comme des rêveries inoffensives; et elle laissait en repos l'homme dont le génie avait un extraordinaire éclat ». (1)

Ainsi rien n'était capable de plier cette force indomptable. Elle semble se faire un jeu maintenant de la dou-

(1) Beethoven attaquait hardiment les préjugés et les vices de son gouvernement. Il lui reprochait, entre autres choses : l'organisation de la justice, arbitraire et servile, entravée par une longue procédure; — la police, qui tendait constamment à outrepasser ses attributions; — la bureaucratie baroque et inerte, qui tuait toute initiative individuelle et paralysait l'action; — les privi-

leur. La musique écrite dans ces dernières années, malgré les circonstances pénibles où elle fut composée, (1) a souvent un caractère tout nouveau d'ironie, de mépris héroïque et joyeux. Quatre mois avant sa mort, le dernier morceau qu'il termine, en novembre 1826, le nouveau *finale* au *quatuor* op. 130, est très gai. A la vérité, cette gaîté n'est pas celle de tout le monde. Tantôt c'est le rire âpre et saccadé dont parle Moscheles ; tantôt le sourire émouvant, fait de tant de souffrances vaincues. N'importe, il est vainqueur. Il ne croit pas à la mort.

Elle venait cependant. A la fin de novembre 1826, il prit un refroidissement pleurétique ; il tomba malade à Vienne, au retour d'un voyage entrepris en hiver pour assurer l'avenir de son neveu. Ses amis étaient loin. Il chargea son neveu de lui chercher un médecin. Le misérable oublia la commission, ne s'en souvint que deux jours après. Le médecin vint trop tard et soigna mal Beethoven. Trois mois, sa constitution athlétique lutta contre le mal. Le 3 janvier 1827, il institua son bien aimé neveu, légataire universel. Il pensa à ses chers amis du Rhin ; il écrivit encore à Wegeler : « ... Combien je voudrais te parler ! mais je suis trop faible. Je ne puis plus rien que t'embrasser dans mon cœur, toi et ta Lorchen. » La misère eût assombri ses derniers instants sans la générosité de quelques amis anglais. Il était devenu très doux et très patient. Sur son lit

---

léges d'une aristocratie dégénérée, tenace à s'arroger exclusivement les plus hautes charges de l'État ; — l'impuissance du souverain à pourvoir au bien-être des citoyens. — Ses sympathies politiques semblaient être alors pour l'Angleterre.

(1) Le suicide de son neveu.

d'agonie, le 17 février 1827, après trois opérations, attendant la quatrième, il écrit avec sérénité : « Je prends patience et je pense : Tout mal amène avec lui quelque bien. »

Le bien fut la délivrance, « la fin de la comédie », comme il dit en mourant, — disons : de la tragédie de sa vie.

Il mourut pendant un orage, — une tempête de neige, — dans un éclat de tonnerre. Une main étrangère lui ferma les yeux (1) (26 mars 1827).



Cher Beethoven ! Assez d'autres ont loué sa grandeur artistique. Mais il est bien davantage que le premier des musiciens. Il est la force la plus héroïque de l'art moderne. Il est le plus grand et le meilleur ami de ceux qui souffrent et qui luttent. Quand nous sommes attristés par les misères du monde, il est celui qui vient auprès de nous, comme il venait s'asseoir au piano d'une mère en deuil, et, sans une parole, consolait sa peine au chant de sa plainte résignée. Et quand la fatigue nous prend de l'éternel combat inutilement livré contre la médiocrité des vices et des vertus, c'est un bien indicible de se retremper dans cet océan de volonté et de foi. Il se dégage de lui une contagion de vaillance, un bonheur de la lutte, (2) l'ivresse d'une conscience

(1) Le jeune musicien Anselm Huettenbrenner.
« Dieu soit loué ! », écrit Breuning. « Remercions-le d'avoir mis fin à ce long et douloureux martyre. »

(2) « Je suis heureux toutes les fois que je surmonte quelque chose. » (Lettre à l'Immortelle Aimée) — « Je voudrais vivre mille fois la vie... Je ne suis pas fait pour une vie tranquille. » (A Wegeler, 16 novembre 1801)

qui sent en elle un Dieu. Il semble que dans sa communion de tous les instants avec la nature, (1) il ait fini par s'en assimiler les énergies profondes. Grillparzer, qui admirait Beethoven avec une sorte de crainte, dit de lui : « Il alla jusqu'au point redoutable, où l'art se fond avec les éléments sauvages et capricieux. » Schumann écrit de même de la *Symphonie en ut mineur* : « Si souvent qu'on l'entende, elle exerce sur nous une puissance invariable, comme ces phénomènes de la nature, qui, si fréquemment qu'ils se reproduisent, nous remplissent toujours de crainte et d'étonnement. » Et Schindler, son confident : « Il s'empara de l'esprit de la nature. » — Cela est vrai : Beethoven est une force de la nature; et c'est un spectacle d'une grandeur homérique, que ce combat d'une puissance élémentaire contre le reste de la nature.

Toute sa vie est pareille à une journée d'orage. — Au commencement, un jeune matin limpide. A peine quelques souffles de langueur. Mais déjà, dans l'air immobile, une secrète menace, un lourd pressentiment. Brusquement, les grandes ombres passent, les grondements tragiques, les silences bourdonnants et redoutables, les coups de vent furieux de l'*Héroïque* et de l'*Ut mineur*. Cependant la pureté du jour n'en est pas encore atteinte. La joie reste la joie ; la tristesse garde toujours un espoir. Mais, après 1810, l'équilibre de l'âme se rompt. La lumière devient étrange. Des pensées les plus claires, on voit comme des vapeurs

(1) « Beethoven m'enseigna la science de la nature, et me dirigea dans cette étude comme dans celle de la musique. Ce n'étaient pas les lois de la nature, mais sa puissance élémentaire qui l'enchantait. » (Schindler)

monter; elles se dissipent; elles se reforment; elles obscurcissent le cœur de leur trouble mélancolique et capricieux ; souvent l'idée musicale semble disparaître tout entière, noyée, après avoir une ou deux fois émergé de la brume; elle ne ressort, à la fin du morceau, que par une bourrasque. La gaîté même a pris un caractère âpre et sauvage. Une fièvre, un poison se mêle à tous les sentiments. (1) L'orage s'amasse, à mesure que le soir descend. Et voici les lourdes nuées gonflées d'éclairs, noires de nuit, grosses de tempêtes, du commencement de la *Neuvième*. — Soudain, au plus fort de l'ouragan, les ténèbres se déchirent, la nuit est chassée du ciel, et la sérénité du jour rendue par un acte de volonté.

Quelle conquête vaut celle-ci, quelle bataille de Bonaparte, quel soleil d'Austerlitz atteignent à la gloire de cet effort surhumain, de cette victoire, la plus éclatante qu'ait jamais remportée l'Esprit : un malheureux, pauvre, infirme, solitaire, la douleur faite homme, à qui le monde refuse la joie, crée la Joie lui-même pour la donner au monde. Il la forge avec sa misère, comme il l'a dit en une fière parole, où se résume sa vie, et qui est la devise de toute âme héroïque :

« La Joie par la Souffrance ».
Durch Leiden Freude.

ROMAIN ROLLAND

---

(1) « Oh ! si belle est la vie ; mais la mienne est pour toujours *empoisonnée. » (vergiftet)* (Lettre du 2 mai 1810, à Wegeler)

textes

TESTAMENT D'HEILIGENSTADT (1)

Pour mes frères Carl et (Johann) (2) *Beethoven*

O vous, hommes, qui me regardez ou me faites passer pour haineux, fou, ou misanthrope, combien vous êtes injustes pour moi ! Vous ne savez pas la raison secrète de ce qui vous paraît ainsi! Mon cœur et mon esprit étaient enclins, depuis l'enfance, au doux sentiment de la bonté. Même à accomplir de grandes actions, j'ai toujours été disposé. Mais songez seulement, depuis six ans, quel est mon état affreux, aggravé par des médecins sans jugement, trompé d'année en année, dans l'espérance d'une amélioration, enfin contraint à la perspective d'un *mal durable* — dont la guérison demande peut-être des années, si elle n'est pas tout à fait impossible. Né avec un tempérament ardent et actif, accessible

(1) Heiligenstadt est un faubourg de Vienne, Beethoven y était en séjour.

(2) Le nom a été oublié sur le manuscrit.

N. B. — Les mots en italiques sont soulignés dans le texte.

même aux distractions de la société, je devais de bonne heure me séparer des hommes, passer ma vie solitaire. Si je voulais parfois surmonter tout cela, oh ! combien durement je me heurtais à la triste expérience renouvelée de mon infirmité ! Et pourtant, il ne m'était pas possible de dire aux hommes : « Parlez plus haut, criez ; car je suis sourd ! » Ah ! comment me serait-il possible d'aller révéler la faiblesse *d'un sens*, qui devrait être chez moi plus parfait que chez les autres, un sens que j'ai autrefois possédé dans la plus grande perfection, dans une perfection, comme certainement peu de gens de mon métier l'ont jamais eu ! — Oh ! cela, je ne le peux pas ! — Pardonnez-moi donc, si vous me voyez vivre à l'écart, quand je voudrais me mêler à votre compagnie. Mon malheur m'est doublement pénible, puisque je lui dois d'être méconnu. Il m'est interdit de trouver un délassement dans la société des hommes, dans les conversations délicates, dans les épanchements mutuels. Seul, tout à fait seul. Je ne puis me risquer dans le monde, qu'autant qu'une impérieuse nécessité l'exige. Je dois vivre comme un proscrit. Si je m'approche d'une société, je suis saisi d'une dévorante angoisse, par peur d'être exposé à ce qu'on remarque mon état.

De là ces six mois que je viens de passer à la campagne. Mon savant médecin m'engagea à

ménager mon ouïe autant que possible; il vint au devant de mes intentions propres. Et pourtant, maintes fois ressaisi par mon penchant pour la société, je m'y suis laissé entraîner. Mais quelle humiliation, quand il y avait quelqu'un près de moi, et qu'il entendait au loin une flûte, et que *je n'entendais rien,* ou qu'*il entendait le pâtre chanter* et que je n'entendais toujours rien! (1) De telles expériences me jetèrent bien près du désespoir : et peu s'en fallut que moi-même je ne misse fin à ma vie.— *C'est l'Art,* c'est lui seul, qui m'a retenu. Ah! il me semblait impossible de quitter ce monde, avant d'avoir accompli tout ce dont je me sentais chargé. Et ainsi je prolongeai cette misérable vie,—vraiment misérable, — un corps si irritable, que le moindre changement peut me jeter de l'état le meilleur dans le pire!—*Patience!*—Ainsi dit-on; c'est elle que je dois maintenant choisir pour guide. Je l'ai. — Durable,

(1) Je voudrais, à propos de cette douloureuse plainte, exprimer une remarque, qui, je crois, n'a jamais été faite. — On sait qu'à la fin du second morceau de la *Symphonie pastorale*, l'orchestre fait entendre le chant du rossignol, du coucou, et de la caille ; et on peut dire d'ailleurs que la Symphonie presque tout entière est tissée de chants et de murmures de la Nature. Les esthéticiens ont beaucoup disserté à ce sujet sur la question de savoir si l'on devait ou non approuver ces essais de musique imitative. Aucun n'a remarqué que Beethoven *n'imitait rien, puisqu'il n'entendait rien* : il recréait dans son esprit un monde qui était mort pour lui. C'est ce qui rend si touchante cette évocation des oiseaux. Le seul moyen qui lui restât de les entendre, était de les faire chanter en lui.

je l'espère, doit être ma résolution de résister, jusqu'à ce qu'il plaise aux Parques inexorables de trancher le fil de ma vie. Peut-être cela ira-t-il mieux, peut-être non : je suis prêt. — A vingt-huit ans, déjà, être forcé de devenir philosophe, ce n'est pas facile ; c'est plus dur encore pour l'artiste que pour tout autre.

Divinité, tu pénètres d'en haut le fond de mon cœur, tu le connais, tu sais que l'amour des hommes et le désir de faire le bien y habitent ! O hommes, si vous lisez un jour ceci, pensez que vous avez été injustes pour moi ; et que le malheureux se console, en trouvant un malheureux comme lui qui, malgré tous les obstacles de la nature, a cependant fait tout ce qui était en son pouvoir, pour être admis au rang des artistes et des hommes d'élite.

Vous, mes frères Carl et (Johann), aussitôt que je serai mort, et si le professeur Schmidt vit encore, priez-le en mon nom qu'il décrive ma maladie, et joignez à l'historique de ma maladie, la lettre que voici, afin qu'après ma mort, au moins autant qu'il est possible, le monde se réconcilie avec moi. — En même temps, je vous reconnais tous deux pour les héritiers de ma petite fortune—si on peut l'appeler ainsi. Partagez-la loyalement, soyez d'accord et aidez-vous l'un l'autre. Ce que vous m'avez fait de mal, vous le savez, je vous l'ai depuis longtemps

pardonné. Toi, frère Carl, je te remercie tout particulièrement encore pour l'attachement que tu m'as témoigné dans ces derniers temps. Mon souhait est que vous ayez une vie plus heureuse, plus exempte de soucis, que la mienne. Recommandez à vos enfants *la Vertu :* elle seule peut rendre heureux, non l'argent. Je parle par expérience. C'est elle qui m'a soutenu moi-même dans ma misère; c'est à elle que je dois, ainsi qu'à mon art, de n'avoir pas terminé ma vie par le suicide.—Adieu, et aimez-vous! —Je remercie tous mes amis, en particulier le *prince Lichnowski* et le *professeur Schmidt*.—Je souhaite que les instruments du prince L. puissent être conservés chez l'un de vous. Mais qu'il ne s'élève à ce sujet aucun débat entre vous. S'ils peuvent vous être bons à quelque chose de mieux, vendez-les aussitôt. Combien je serai heureux, si je puis encore vous servir dans ma tombe! — S'il en était ainsi, avec joie je vole au devant de la mort. — Si elle vient avant que j'aie eu l'occasion de développer toutes mes facultés artistiques, malgré mon dur destin, elle vient encore trop tôt pour moi, et je souhaiterais de la retarder. — Mais même ainsi je suis content. Ne me délivre-t-elle pas d'un état de souffrance sans fin ?—Viens quand tu veux, je vais courageusement au devant de toi.—Adieu, et ne m'oubliez pas tout à fait dans la mort; je mérite que

vous pensiez à moi; car j'ai souvent pensé à vous, dans ma vie, pour vous rendre heureux. Soyez-le !

Ludwig van Beethoven

Heiligenstadt, le 6 octobre 1802

Pour mes frères Carl et (Johann). A lire et à exécuter après ma mort.

Heiligenstadt, le 10 octobre 1802. — Ainsi, je prends congé de toi, — et certes tristement. — Oui, la chère espérance — que j'apportai ici, d'être guéri, au moins jusqu'à un certain point, — elle doit m'abandonner tout à fait. Comme les feuilles de l'automne tombent et sont flétries, ainsi, — ainsi elle aussi s'est desséchée pour moi. A peu près comme je suis venu, — je m'en vais. — Même le haut courage — qui me soutenait souvent dans les beaux jours d'été, — il s'est évanoui. — O Providence, — fais-moi apparaître une fois un pur jour de *joie !* — Il y a si longtemps que la résonance profonde de la vraie joie m'est étrangère ! — oh ! quand — oh ! quand, ô Divinité ! — puis-je encore la sentir dans le Temple de la Nature et des hommes? — Jamais ? — Non ! — Oh ! ce serait trop cruel !

LETTRES

Au pasteur Amenda, en Courlande (1)

Mon cher, mon bon Amenda, mon ami de tout cœur, avec une émotion profonde, avec un mélange de douleur et de joie j'ai reçu et lu ta dernière lettre. A quoi puis-je comparer ta fidélité, ton attachement envers moi! Oh! cela est bien bon, que tu me sois toujours resté si ami. Oui, j'ai mis ton dévouement à l'épreuve, et je sais faire la distinction de toi et de tous les autres. Tu n'es pas un ami de Vienne, non, tu es un de ceux comme le sol de ma patrie a coutume d'en porter! Combien je te souhaite souvent auprès de moi! car ton Beethoven est profondément malheureux. Sache que la plus noble partie de moi-même, mon ouïe, s'est beaucoup affaiblie. Déjà, à l'époque où tu étais près de moi, j'en sentais les symptômes, et je le cachais; depuis, cela a toujours été pire. Si cela pourra jamais être guéri, il faut attendre (pour le savoir); cela doit tenir à mon affection du ventre.

(1) Probablement écrit en 1801.

Pour celle-ci, je suis presque tout à fait rétabli ; mais pour l'ouïe, se guérira-t-elle ? Naturellement, je l'espère ; mais c'est bien difficile, car de telles maladies sont les plus incurables. Comme je dois vivre tristement, éviter tout ce qui m'est cher et ce que j'aime, et cela parmi des hommes si misérables, si égoïstes !... — Entre tous, je puis dire que l'ami le plus éprouvé est pour moi Lichnowsky. Depuis l'année passée, il m'a donné 600 florins : cela et la vente fructueuse de mes œuvres me met en état de vivre sans le souci du pain à gagner. Tout ce que j'écris maintenant, je puis le vendre aussitôt cinq fois, et être bien payé. — J'ai écrit pas mal de choses, ces derniers temps ; et, puisque j'apprends que tu as commandé des pianos chez..., je veux t'envoyer différentes œuvres dans l'emballage de l'un d'eux, pour que cela te coûte moins cher.

Maintenant, pour ma consolation, est venu ici un homme, avec qui je puis jouir du plaisir de la conversation et de l'amitié désintéressée : c'est un de mes amis de jeunesse. (1) Je lui ai souvent parlé de toi, et je lui ai dit que, depuis que j'ai quitté ma patrie, tu es un de ceux que mon cœur a élus. — Lui non plus n'aime pas le... (2) Il est et reste trop faible pour

---

(1) Stephan von Breuning.
(2) Zmeskall (?). Il était secrétaire aulique à Vienne, et resta dévoué à Beethoven.

l'amitié. Je le regarde, lui et..., comme de purs instruments, dont je joue, quand il me plaît : mais ils ne peuvent être jamais de nobles témoins de mon activité, pas plus qu'ils ne peuvent vraiment participer à ma vie ; je les taxe seulement d'après les services qu'ils me rendent. Oh ! comme je serais heureux, si j'avais tout l'usage de mon ouïe ! Je courrais alors vers toi. Mais je dois rester à l'écart de tout ; mes plus belles années s'écouleront sans que j'aie accompli tout ce que mon talent et ma force m'auraient commandé. — Triste résignation, où je dois me réfugier ! Sans doute, je me suis proposé de me mettre au-dessus de tous ces maux ; mais comment cela me sera-t-il possible ? Oui, Amenda, si dans six mois mon mal n'est pas guéri, j'exige de toi que tu laisses tout, et que tu viennes auprès de moi ; alors je voyagerai (mon jeu et ma composition souffrent encore très peu de mon infirmité ; c'est seulement dans la société qu'elle est le plus sensible) ; tu seras mon compagnon ; je suis convaincu que le bonheur ne me manquera pas ; avec quoi ne pourrais-je pas me mesurer maintenant ! Depuis que tu es parti, j'ai écrit de tout, jusqu'à des opéras et de la musique d'église. Oui, tu ne me refuseras pas ; tu aideras ton ami à porter son mal, ses soucis. J'ai aussi beaucoup perfectionné mon jeu de pianiste, et j'espère que ce voyage pourra aussi te faire

plaisir. Après, tu resteras éternellement auprès de moi. — J'ai reçu exactement toutes tes lettres ; si peu que j'y aie répondu, tu m'as toujours été présent, et mon cœur bat pour toi avec la même tendresse. — Ce que je t'ai dit de mon ouïe, je te prie de le garder comme un grand secret, et de ne le confier à personne, quel qu'il soit. — Écris-moi très souvent. Tes lettres, même quand elles sont si courtes, me consolent et me font du bien. J'en attends bientôt une autre de toi, mon bien cher. — Je ne t'ai pas envoyé ton quatuor, (1) parce que je l'ai tout à fait remanié, depuis que je commence à savoir écrire convenablement des quatuors : ce que tu verras, quand tu les recevras. — Maintenant, adieu, cher bon ! Si tu crois que je puisse faire pour toi quelque chose qui te soit agréable, il va de soi que tu dois le dire à ton fidèle L. v. Beethoven, qui t'aime sincèrement.

Au docteur Franz Gerhard Wegeler

Vienne, 29 juin (1801)

Mon bon cher Wegeler, combien je te remercie de ton souvenir ! Je l'ai si peu mérité, si peu cher-

(1) Op. 18 numéro 1.

ché à le mériter ; et pourtant tu es si bon, tu ne te laisses rebuter par rien, même par mon impardonnable négligence ; tu restes toujours le fidèle, bon, loyal ami. — Que je puisse t'oublier, vous oublier, vous tous qui m'avez été si chers et si précieux, non, ne le crois pas ! Il y a des moments où je soupire après vous, où je voudrais passer quelque temps auprès de vous. — Ma patrie, la belle contrée où je vis la lumière du monde, m'est toujours aussi clairement et nettement présente que lorsque je vous ai quittés. Ce sera un des plus heureux instants de ma vie, que celui où je pourrai vous revoir et saluer notre père le Rhin. — Quand cela sera, je ne puis encore te le dire avec exactitude. — Du moins, je veux vous dire que vous me retrouverez plus grand : je ne parle pas de l'artiste, mais aussi de l'homme, qui vous semblera meilleur, plus accompli ; et si le bien-être n'a pas un peu augmenté dans notre patrie, mon art doit se consacrer à l'amélioration du sort des pauvres...

Tu veux savoir quelque chose de ma situation : eh bien, cela ne va pas trop mal. Depuis l'an passé, Lichnowski, qui (si incroyable que cela puisse te paraître, même quand je te le dis) a toujours été et est resté mon ami le plus chaud, — (il y a bien eu de petites mésintelligences entre nous ;

mais elles ont affermi notre amitié,) — Lichnowski m'a versé une pension de 600 florins, que je dois toucher, aussi longtemps que je ne trouverai pas de position qui me convienne. Mes compositions me rapportent beaucoup, et je puis dire que j'ai plus de commandes que je ne puis y satisfaire. Pour chaque chose, j'ai six, sept éditeurs, et encore plus, si je veux m'en donner la peine. On ne discute plus avec moi : je fixe un prix, et on le paie. Tu vois comme c'est charmant. Par exemple, je vois un ami dans le besoin, et ma bourse ne me permet pas de lui venir aussitôt en aide : je n'ai qu'à me mettre à ma table de travail ; et, en peu de temps, je l'ai tiré d'affaire. — Je suis aussi plus économe qu'autrefois...

Malheureusement, un démon jaloux, ma mauvaise santé, est venu se jeter à la traverse. Depuis trois ans, mon ouïe est toujours devenue plus faible. Cela doit avoir été causé par mon affection du ventre, dont je souffrais déjà autrefois, comme tu sais, mais qui a beaucoup empiré ; car je suis continuellement affligé de diarrhée, et par suite d'une extraordinaire faiblesse. Frank voulait me tonifier avec des reconstituants, et traiter mon ouïe par l'huile d'amandes. Mais *prosit!* cela n'a servi à rien ; mon ouïe a toujours été plus mal, et mon ventre est resté dans le même état. Cela a duré ainsi jusqu'à l'automne der-

nier, où j'ai été souvent au désespoir. Un âne de médecin me conseilla des bains froids ; un autre, plus avisé, des bains tièdes du Danube : cela fit merveille ; mon ventre s'améliora, mais mon ouïe resta de même, ou devint encore plus malade. Cet hiver, mon état fut vraiment déplorable : j'avais d'effroyables coliques et je fis une rechute complète. Je restai ainsi jusqu'au mois dernier, où j'allai voir Vering ; car je pensai que mon mal réclamait plutôt un chirurgien, et du reste, j'ai toujours eu confiance en lui. Il réussit à couper presque complètement cette violente diarrhée ; il m'ordonna des bains tièdes du Danube, dans lesquels il me faisait verser une fiole de liqueurs fortifiantes ; il ne me donna aucune médecine, sauf, depuis quatre jours environ, des pilules pour l'estomac et une sorte de thé pour les oreilles. Je m'en trouve mieux et plus fort ; il n'y a que mes oreilles qui bruissent et mugissent *(sausen und brausen)* nuit et jour. Je puis dire que je mène une vie misérable. Depuis presque deux ans, j'évite toute société, parce que je ne puis pas dire aux gens : « Je suis sourd. » Si j'avais quelque autre métier, cela serait encore possible ; mais dans mon métier, c'est une situation terrible. Que diraient de cela mes ennemis, dont le nombre n'est pas petit !

Pour te donner une idée de cette étrange surdité,

je te dirai qu'au théâtre je dois me mettre tout près de l'orchestre pour comprendre les acteurs. Je n'entends pas les sons élevés des instruments et des voix, si je me place un peu loin. Dans la conversation, il est surprenant qu'il y ait des gens qui ne l'aient jamais remarqué. Comme j'ai beaucoup de distractions, on met tout sur leur compte. Quand on parle doucement, j'entends à peine ; oui, j'entends bien les sons, mais pas les mots ; et d'autre part, quand on crie, cela m'est intolérable. Ce qui en adviendra, le ciel le sait. Vering dit que cela s'améliorera certainement, si cela ne guérit pas tout à fait. — Bien souvent, j'ai maudit mon existence et le Créateur. (1) Plutarque m'a conduit à la résignation. Je veux, si toutefois cela est possible, je veux braver mon destin ; mais il y a des moments de ma vie où je suis la plus misérable créature de Dieu. — Je te supplie de ne rien dire de mon état à personne, même pas une fois à Lorchen ; (2) je te le confie sous le sceau du secret. Il me serait agréable que tu écrivisses à ce sujet à Vering. Si mon état doit durer, je viendrai, le printemps prochain, auprès de toi ; tu me loueras, dans quelque

---

(1) Nohl, dans son édition des *Lettres de Beethoven,* a supprimé les mots : *und den Schoepfer* (et le Créateur), probablement comme blasphématoires.

(2) Éléonore.

beau pays, une maison de campagne, et je veux me refaire paysan pour six mois. Peut-être cela me fera-t-il du bien. Résignation ! quel triste refuge ! et pourtant, c'est le seul qui me reste ! — Tu me pardonnes de t'apporter encore ce souci d'amitié au milieu de tous tes ennuis.

Steffen Breuning est maintenant ici, et nous sommes presque tous les jours ensemble. Cela me fait tant de bien d'évoquer les sentiments passés. Il est devenu vraiment un bon et excellent jeune homme, qui sait quelque chose, et qui a (comme nous tous plus ou moins) le cœur à la bonne place...

Je veux écrire aussi à la bonne Lorchen. Jamais je n'ai oublié un seul de vous, chers bons, même si je ne vous donne aucun signe de vie ; mais écrire, tu le sais, n'a jamais été mon fort; mes meilleurs amis sont restés des années sans recevoir une lettre de moi. Je ne vis que dans mes notes ; à peine une œuvre est terminée, qu'une autre est déjà commencée. A la façon dont je travaille maintenant, je fais souvent trois ou quatre choses à la fois. — Écris-moi plus souvent; je veux tâcher de trouver le temps de te répondre. Salue tout le monde de ma part...

Adieu, bon, fidèle Wegeler ! Sois assuré de l'affection et de l'amitié de ton Beethoven.

A Wegeler

Vienne, 16 novembre 1801

Mon bon Wegeler ! je te remercie pour ta nouvelle marque de sollicitude, d'autant plus que je la mérite si peu. — Tu veux savoir comment je vais, et ce dont j'ai besoin. Si peu agréable qu'il me soit de m'entretenir de ce sujet, je le fais pourtant plus volontiers avec toi.

Vering me pose toujours depuis des mois des vésicatoires sur les deux bras... Ce traitement m'est extrêmement désagréable ; sans parler des douleurs, je suis constamment privé pour un ou deux jours de l'usage de mes bras... Je dois convenir que le bruissement et le bourdonnement sont un peu plus faibles qu'autrefois, surtout à l'oreille gauche, par laquelle justement ma surdité a commencé ; mais mon ouïe ne s'est certainement améliorée en rien jusqu'à présent ; je n'ose pas décider si elle n'est pas devenue encore pire. — Mon ventre va mieux ; surtout quand j'use pendant quelques jours des bains tièdes, je me trouve assez bien, huit ou dix jours. De loin en loin, je prends quelque chose de fortifiant pour l'estomac ; je commence aussi, d'après ton conseil, des applications d'herbes

sur le ventre. — Vering ne veut pas entendre parler des douches. Du reste, je ne suis pas très content de lui. Il a vraiment trop peu de soins et d'attention pour une telle maladie; si je n'allais pas chez lui, — et cela m'est très difficile, — je ne le verrais jamais. — Que penses-tu de Schmidt ? Je ne change pas volontiers; mais il me semble que Vering est trop praticien, pour renouveler beaucoup ses idées par la lecture. — Schmidt me semble en ceci un tout autre homme, et ne serait peut-être pas aussi négligent. — On dit merveilles du galvanisme ; qu'en penses-tu ? Un médecin m'a dit qu'il avait vu un enfant sourd-muet recouvrer l'ouïe, et un homme, sourd depuis sept ans, guéri également. — Justement, j'apprends que Schmidt fait des expériences là-dessus.

Je vis de nouveau un peu plus agréablement ; je me mêle davantage parmi les hommes. Tu peux à peine croire quelle vie de solitude et de tristesse j'ai menée depuis deux ans. Mon infirmité se dressait partout devant moi, comme un spectre, et je fuyais les hommes. Je devais paraître misanthrope, et je le suis pourtant si peu ! — Ce changement, une chère, charmante fille l'a accompli ; elle m'aime, et je l'aime : voici de nouveau quelques moments heureux, depuis deux ans ; et c'est la première fois que je sens que le mariage pourrait donner le

bonheur. Malheureusement, elle n'est pas de ma condition ; — et maintenant, — à dire vrai, je ne pourrais pas encore me marier : il faut que je me remue bravement encore. N'était mon ouïe, j'aurais depuis longtemps parcouru la moitié du monde ; et cela, je dois le faire. — Il n'y a pas de plus grand plaisir pour moi, que d'exercer mon art, et de le montrer. — Ne crois pas que je serais heureux chez vous. Qui pourrait me rendre heureux encore ? Même votre sollicitude me serait à charge ; je lirais à chaque instant la compassion sur votre visage, et je me trouverais encore plus misérable. — Ces beaux pays de ma patrie, qu'est-ce qui m'attirait vers eux? Rien que l'espoir d'une meilleure situation : et j'y serais parvenu sans ce mal ! Oh ! si j'étais libre de ce mal, je voudrais embrasser le monde ! Ma jeunesse, oui, je le sens, ne fait que commencer ; n'ai-je pas toujours été souffrant ? Ma force physique croît plus que jamais, depuis quelque temps, avec ma force intellectuelle. Chaque jour, j'approche davantage du but que j'entrevois, sans pouvoir le définir. Seulement dans de telles pensées ton Beethoven peut vivre. Point de repos ! — Je n'en connais pas d'autre que le sommeil ; et je suis assez malheureux de devoir lui accorder plus de temps qu'autrefois. Que je sois seulement à moitié délivré de mon mal, et alors, — comme un homme plus

maître de lui, plus mûr, je viens à vous, et je resserre nos vieux liens d'amitié.

Vous devez me voir aussi heureux qu'il m'est accordé de l'être ici-bas, — mais pas malheureux. — Non, cela je ne pourrais le supporter ! Je veux saisir le destin à la gueule. Il ne me courbera certainement pas tout à fait. — Oh ! cela est si beau de vivre la vie mille fois ! — Pour une vie tranquille, non, je le sens, je ne suis plus fait pour elle.

... Mille bonnes choses à Lorchen... — Tu m'aimes bien un peu, n'est-ce pas ? Sois sûr de mon affection et de mon amitié. Ton

Beethoven

Lettre de Wegeler et d'Éléonore (von Breuning) à Beethoven (1)

Coblentz, 28 décembre 1825

Mon cher vieux Louis,

Je ne puis laisser partir pour Vienne un des dix enfants de Ries, sans me rappeler à ton souvenir. Si, depuis vingt-huit ans que j'ai quitté Vienne, tu

---

(1) Il m'a semblé qu'il n'était pas sans intérêt de donner les deux lettres suivantes, qui font connaître ces excellentes gens, les plus fidèles amis de Beethoven. Aux amis, on juge l'homme.

n'as pas reçu une longue lettre tous les deux mois, tu peux en accuser ton silence après les premières lettres que je t'ai envoyées. Cela n'est pas bien, et maintenant surtout ; car nous autres vieilles gens, nous vivons si volontiers dans le passé, et nous trouvons par dessus tout plaisir aux images de notre jeunesse. Pour moi du moins, ma connaissance et mon étroite amitié avec toi, grâce à ta bonne mère que Dieu bénisse, est un point lumineux de ma vie, vers lequel je me tourne avec plaisir... Je lève les yeux vers toi, comme vers un héros, et je suis fier de pouvoir dire : Je n'ai pas été sans influence sur son développement ; il me confiait ses souhaits et ses rêves ; et quand plus tard, il fut si souvent méconnu, je savais bien ce qu'il voulait. Dieu soit loué que je puisse parler de toi avec ma femme, et maintenant avec mes enfants ! La maison de ma belle-mère était davantage ta maison, que ta propre maison, surtout après la mort de ta noble mère. Dis-nous seulement une fois encore : « Oui, je pense à vous, dans la joie, dans la tristesse. » L'homme, même quand il s'est élevé aussi haut que toi, n'est heureux qu'une fois dans sa vie : c'est quand il était jeune. Aux pierres de Bonn, à Kreuzberg, à Godesberg, à la Pépinière, etc., tes idées doivent maintes fois joyeusement s'attacher.

Je veux maintenant te parler de moi, de nous

pour te donner un exemple de la manière dont tu dois me répondre.

Après mon retour de Vienne, en 1796, cela alla assez mal pour moi ; pendant plusieurs années, je dus vivre seulement de mes consultations, comme médecin ; et cela dura quelques années dans cette contrée misérable, avant que j'eusse le nécessaire. Puis je devins professeur avec un traitement, et je me mariai en 1802. L'année d'après j'eus une fille, qui vit encore et qui est tout à fait accomplie. Elle a, avec un jugement très droit, la sérénité de son père, et elle joue à ravir des sonates de Beethoven. Elle n'y a pas de mérite : c'est un don inné. En 1807, j'ai eu un garçon, qui étudie maintenant la médecine à Berlin. Dans quatre ans, je l'envoie à Vienne : prendras-tu soin de lui ?... J'ai fêté au mois d'août mon soixantième anniversaire de naissance, en compagnie d'une soixantaine d'amis et de connaissances, parmi lesquels les premières gens de la ville. Depuis 1807, j'habite ici, j'ai maintenant une belle maison et une bonne place. Mes supérieurs sont contents de moi, et le roi m'a donné des ordres et des médailles. Lore et moi nous allons assez bien. — Maintenant je t'ai fait connaître entièrement notre situation. A ton tour...

Ne voudras-tu jamais détacher tes yeux de la tour de Saint-Étienne ? Le voyage n'a-t-il pas de charme

pour toi? Ne voudras-tu jamais plus revoir le Rhin? — De madame Lore toutes sortes de choses cordiales, ainsi que de moi.

Ton très vieux ami

Wegeler

Coblentz, 29 décembre 1825

Cher Beethoven, depuis si longtemps cher! C'était mon désir que Wegeler vous écrivît de nouveau. — Maintenant que ce désir est accompli, je crois devoir ajouter encore deux mots, — non pas seulement pour me rappeler davantage à votre souvenir, mais pour renouveler la demande pressante si vous n'avez donc plus aucun désir de revoir le Rhin et votre lieu de naissance — et de faire à Wegeler et à moi la plus grande des joies. Notre Lenchen vous remercie de tant d'heures heureuses; — elle a tant de plaisir à entendre parler de vous; — elle sait toutes les petites aventures de notre joyeuse jeunesse à Bonn, — de la brouille et du raccommodement... Comme elle serait heureuse de vous voir! — La petite n'a malheureusement aucun talent pour la musique; mais elle a tant fait, avec tant d'application et de persévérance, qu'elle peut jouer vos sonates, variations, etc.; et comme la musique reste toujours le plus grand délassement

pour Weg., elle lui procure ainsi maintes heures agréables. Julius a du talent pour la musique, mais jusqu'à présent il était négligent; — depuis six mois, il apprend le violoncelle avec plaisir et joie ; et, comme il a à Berlin un bon professeur, je crois qu'il fera encore des progrès. — Les deux enfants sont grands, et ressemblent au père, — aussi pour la belle et bonne humeur que Weg., grâce à Dieu, n'a pas encore tout à fait perdue... Il a un grand plaisir à jouer les thèmes de vos variations ; les anciens ont la préférence, mais souvent il joue un des nouveaux avec une incroyable patience. — Votre *Opferlied* est mis au-dessus de tout ; jamais il ne va dans sa chambre sans aller au piano. — Ainsi, cher Beethoven, vous pouvez voir combien est toujours durable et vivant le souvenir que nous avons de vous. — Dites-nous donc une fois que cela a quelque prix pour vous, et que nous ne sommes pas tout à fait oubliés. — S'il n'était pas si difficile souvent d'accomplir nos plus chers désirs, nous aurions déjà été faire visite à mon frère, à Vienne, pour avoir le plaisir de vous voir ; — mais à un tel voyage il ne faut pas penser, maintenant que notre fils est à Berlin.— Weg. vous a dit comment cela va pour nous : — nous aurions tort de nous plaindre. — Même le temps le plus difficile a été meilleur pour nous que pour cent autres. — Le

plus grand bonheur est que nous allons bien, et que nous avons de bons et braves enfants. — Oui, ils ne nous ont fait encore aucune peine, et ils sont gais, et de bons petits. — Lenchen a eu seulement un gros chagrin : — c'est quand notre pauvre Burscheid est mort ; — une perte que nous tous n'oublierons jamais. Adieu, cher Beethoven, et pensez à nous en toute loyale bonté.

Eln. Wegeler

Beethoven à Wegeler

Vienne, 7 octobre 1826 (1)

Mon vieux ami aimé !

Quel plaisir m'a fait ta lettre et celle de ta Lorchen, je ne puis pas l'exprimer. Certainement j'aurais dû te répondre aussitôt ; mais je suis un peu négligent, surtout pour écrire, parce que je pense que les meilleures gens me connaissent sans cela. Dans ma tête je fais souvent la réponse ; mais quand je veux la mettre par écrit, le plus souvent je jette ma plume au loin, parce que je ne

(1) On remarquera que les amis de ce temps, même quand ils s'aimaient le mieux, étaient d'une affection moins impatiente que nous. Beethoven répond à Wegeler *dix mois* après sa lettre.

suis pas en état d'écrire comme je sens. Je me souviens de toute l'affection que tu m'as toujours montrée, par exemple quand tu as fait blanchir ma chambre, et que tu m'as si agréablemennt surpris. Aussi de la famille Breuning. Qu'on se soit séparé les uns des autres, c'était dans le cours naturel des choses : chacun devait poursuivre le but qu'il s'était désigné, et chercher à l'atteindre ; seuls les principes éternellement inébranlables du bien nous ont retenus toujours fermement unis ensemble. Malheureusement, je ne puis pas t'écrire aujourd'hui autant que je voudrais, parce que je suis alité...

J'ai toujours la silhouette de ta Lorchen ; (je te le dis) pour que tu voies comme tout ce qu'il y a eu de bon et de cher dans ma jeunesse m'est toujours précieux.

... On dit chez moi : *Nulla dies sine linea,* et je laisse pourtant la muse dormir ; mais c'est pour qu'elle se réveille plus forte ensuite. J'espère encore mettre au monde quelques grandes œuvres ; et puis, comme un vieil enfant, je terminerai ma carrière terrestre parmi les braves gens. (1)

... Parmi les marques d'honneur que j'ai reçues, et qui, je le sais, te feront plaisir, je t'annonce que

---

(1) Beethoven ne se doutait pas qu'il écrivait alors sa dernière œuvre : le second *finale* de son quatuor op. 130. Il était chez son frère, à Gneixendorf, près de Krems, sur le Danube.

j'ai reçu du roi de France défunt une médaille, avec l'inscription : *Donnée par le Roi à monsieur Beethoven ;* elle était accompagnée d'un écrit très obligeant du *premier gentilhomme du Roi Duc de Châtres.* (1)

Mon ami bien cher, contente-toi de ceci pour aujourd'hui. Le souvenir du passé me saisit, et ce n'est pas sans d'abondantes larmes que je t'envoie cette lettre. Ceci n'est qu'un commencement ; bientôt tu recevras une nouvelle lettre ; et plus tu m'écriras, plus tu me feras plaisir. Cela n'a pas besoin de se demander, quand on est amis comme nous le sommes. Adieu. Je te prie d'embrasser tendrement en mon nom ta chère Lorchen et tes enfants, et de penser à moi. Dieu soit avec vous tous !

Comme toujours ton fidèle vrai ami qui t'estime,

Beethoven

A Wegeler

Vienne, 17 février 1827

Mon vieux et digne ami !

J'ai reçu heureusement de Breuning ta seconde lettre. Je suis encore trop faible pour y répondre ;

---

(1) Duc d'Achât (?)

mais tu peux penser que tout ce que tu dis m'est bienvenu, et que je le désire. Pour ma convalescence, si je peux la nommer ainsi, cela va bien lentement encore ; il est à présumer qu'il faut s'attendre à une quatrième opération, bien que les médecins n'en disent rien. Je prends patience et je pense : tout mal apporte avec lui quelque bien... Combien de choses je voudrais te dire encore aujourd'hui ! Mais je suis trop faible : je ne puis plus rien que t'embrasser dans mon cœur, toi et ta Lorchen. Avec vraie amitié et attachement à toi et aux tiens,

Ton vieux fidèle ami,

Beethoven

A Moscheles

Vienne, 14 mars 1827

Mon cher Moscheles !

... Le 27 février, j'ai été opéré pour la quatrième fois ; et maintenant se montrent de nouveau des indices certains que je dois bientôt m'attendre à une cinquième opération. Où tout cela aboutira-t-il, et qu'arrivera-t-il de moi, si cela dure encore quelque temps ? — Vraiment c'est un dur lot que le mien. Mais je me remets en la volonté du destin, et je prie Dieu seulement, qu'il veuille bien décider,

dans sa divine volonté, qu'aussi longtemps que je dois souffrir la mort en vie, je sois à l'abri du besoin. (1) Cela me donnera la force de supporter mon lot, si dur et si terrible qu'il puisse être, avec résignation à la volonté du Très-Haut.

... Votre ami,

L. v. Beethoven

---

(1) Beethoven, près de manquer d'argent, s'était adressé à la Société philharmonique de Londres, et à Moscheles, alors en Angleterre, pour tâcher d'organiser un concert à son bénéfice. La Société eut la générosité de lui envoyer aussitôt cent livres sterling comme acompte. Il en fut ému jusqu'au fond du cœur. « C'était un spectacle déchirant, dit un ami, de le voir, au reçu de cette lettre, joignant les mains, et sanglotant de joie et de reconnaissance. » Dans l'émotion, la blessure de sa plaie se rouvrit. Il voulut encore dicter une lettre de remerciements aux « nobles Anglais, qui avaient pris part à son triste sort »; il leur promettait une œuvre : sa Dixième Symphonie, une Ouverture, tout ce qu'ils voudraient. « Jamais encore, disait-il, je n'ai entrepris une œuvre avec autant d'amour, que je le ferai pour celle-ci. » Cette lettre est du 18 mars. Le 26 il était mort.

Si l'on désire connaître d'un peu plus près Beethoven, on pourra recourir aux ouvrages et documents principaux, dont voici une liste sommaire :

I. — Pour les lettres de Beethoven

LUDWIG NOHL. — *Briefe Beethovens.* 1865, Stuttgart.

LUDWIG NOHL. — *Neue Briefe Beethovens.* 1867, Stuttgart.

LUDWIG RITTER VON KOECHEL. — *83 Original-Briefe L. V. B. an den Erzherzog Rudolph.* 1865, Vienne.

ALFRED SCHOENE. — *Briefe von Beethoven an Marie Graefin Erdoedy, geb. Graefin Niszky und Mag. Brauchle.* 1866, Leipzig.

THEODOR VON FRIMMEL. — *Neue Beethoveniana.* 1886.

Katalog der mit der Beethoven-Feier zu Bonn, am 11-15 mai 1890 verbundenen Ausstellung von Handschriften, Briefen, Bildnissen, Reliquien Ludwig van Beethoven's. 1890, Bonn.

LA MARA. — *Musikerbriefe aus fuenf Jahrhunderten.* 1892, Leipzig.

Dr CHRISTIAN GOTTLIEB KALISCHER. — *Neue Beethovenbriefe.* 1902, Berlin et Leipzig.

[La plupart sont reproduites dans la grande biographie de Thayer (voir plus loin)].

II. — Pour la vie de Beethoven

Gottfried Fischer. — *Manuscrit* (intéressant surtout pour l'enfance de Beethoven. — Fischer, mort à Bonn en 1864, était propriétaire de la maison, où vécurent deux générations de la famille Beethoven. Lui et sa sœur Caecilia connurent intimement Beethoven enfant, et notèrent leurs souvenirs, qui sont précieux, à condition qu'on en use avec quelque critique). — Le manuscrit est à la *Beethovenhaus* de Bonn. Deiters (voir plus loin) en a publié des extraits.

F.-G. Wegeler und Ferdinand Ries. — *Biographische Notizen ueber Ludwig van Beethoven* (surtout précieux pour la première moitié de sa vie). 1838, Coblentz. Traduction française 1862 (épuisé).

Anton Schindler. — *Beethovens Biographie*, 1840. Traduction française 1865 (épuisé) (pour la seconde moitié de sa vie).

Anton Schindler. — *Beethoven in Paris*. 1842.

Gerhard von Breuning. — *Aus dem Schwarzspanierhause*. 1874. (La *Schwarzspanierhaus* est la maison de Vienne où Beethoven est mort.)

Alexander Wheelock Thayer (traduit de l'anglais en allemand, et continué par Hermann Deiters). — *Ludwig van Beethovens Leben*. 3 volumes.

Commencé en 1866 ; interrompu par la mort de l'auteur, en 1897, à Trieste, où il était consul des États-Unis ; l'ouvrage s'arrête à l'année 1816. — Deiters a entrepris de le terminer, et de compléter les livres déjà parus ; mais seul, le premier volume de sa traduction a encore été publié. — C'est de beaucoup l'œuvre la plus importante sur Beethoven, au point de vue de la documentation.

Ludwig Nohl. — *Beethovens Leben*. 1867-1877. 3 volumes

A.-B. MARX. — *L. van Beethovens Leben und Schaffen.* 1863, 2 volumes.

VICTOR WILDER. — *Beethoven, sa vie et son œuvre.* 1883.

MARIAM TENGER. — *Beethovens unsterbliche Geliebte.* 1890.

A. EHRHARD. — *Franz Grillparzer.* 1900.

THEODOR VON FRIMMEL. — *Ludwig van Beethoven* (dans la collection des *Beruehmte Musiker).* 1901, Berlin.

III. — Pour l'œuvre de Beethoven

BEETHOVEN. — *Œuvres complètes,* grande édition critique, Breitkopf und Haertel, Leipzig, 38 volumes.

G. NOTTEBOHM. — *Thematisches Verzeichniss der im Druck erschienenen Werke von Ludwig van Beethoven.* 1868, Leipzig.

NOTTEBOHM. — *Ein Skizzenbuch von Beethoven.* 1865.

NOTTEBOHM. — *Beethovens Studien.*

NOTTEBOHM. — *Beethoveniana.* — *Zweite Beethoveniana.* 1872-87.

GEORGE GROVE. — *Beethoven and his nine Symphonies.* 1896, Londres.

ALFREDO COLOMBANI. — *Le Nove Sinfonie di Beethoven.* 1897, Turin.

SHEDLOCK. — *The pianoforte sonata.* 1900, Londres.

CH. CZERNY. — *Pianoforte-Schule* (Quatrième partie, chapitres II, III).

IGNAZ VON SEYFRIED. — *L. V. B. Studien im Generalbass, Kontrapunkt, und in der Kompositions Lehre.* 1832.

W. DE LENZ. — *Beethoven et ses trois styles.* (Analyses des sonates de piano) (épuisé). 1854.

OULIBICHEFF. — *Beethoven, ses critiques et ses glossateurs.* 1857.

WASIELEWSKI. — *Beethoven.* 1886.

R. SCHUMANN. — *Écrits sur la musique et les musiciens,* première série, traduction H. de Curzon, 1894.

RICHARD WAGNER. — *Beethoven.* 1870, Leipzig. (1)

IV. — Portraits de Beethoven

1789. — *Silhouette de Beethoven à dix-huit ans.* [Maison de Beethoven, à Bonn ; reproduit dans la biographie de Frimmel, page 16]

1791-2. — *Miniature de Beethoven,* par GERHARD VON KUGELGEN. [Appartient à Georg Henschel, Londres; reproduit dans le *Musical Times* du 15 décembre 92, page 8]

1801. — *Dessin de G. Stainhauser,* gravé par JOHANN NEIDL. [Reproduit dans Félix Clément : *Les Musiciens célèbres,* 1878, page 267 ; — Frimmel, page 28]

1802. — *Gravure de Scheffner,* d'après STAINHAUSER. [Maison de Beethoven, à Bonn ; reproduit dans *die Musik* du 15 mars 1902, page 1145]

---

(1) L'œuvre du grand musicien *Friedrich Wilhelm Rust* (1739-1796), de Dessau, récemment découvert, grâce aux publications qu'un de ses petits-fils a faites de quelques-unes de ses sonates, est devenue indispensable à connaître, pour qui veut étudier la formation du génie musical de Beethoven. *Rust* et *Charles-Philippe-Emmanuel Bach,* comme l'a indiqué M. Vincent d'Indy, semblent avoir été les vrais précurseurs de Beethoven. — Il serait bon toutefois de faire d'abord une étude critique minutieuse des *manuscrits* de Rust, afin d'établir un texte rigoureusement exact.

Il y a aussi quelque intérêt à connaître certaines des compositions religieuses et dramatiques de *Cherubini,* dont le style a parfois servi de modèle à Beethoven.

1802. — *Miniature de Beethoven*, par Christian Hornemann. [Appartient à madame de Breuning, à Vienne; reproduit dans Frimmel, page 31]

1805. — *Portrait de Beethoven*, par W.-J. Maehler. [Appartient à Robert Heimler, Vienne; reproduit dans le *Musical Times*, page 7; Frimmel, page 34]

1808. — *Dessin de L.-F. Schnorr de Carolsfeld*, lithographié par J. Bauer. [Maison de Beethoven, à Bonn]

1812. — *Masque de Beethoven*, moulé par Franz Klein. [Voir les exemplaires de notre première édition, et ceux de nos collections complètes]

1812. — *Buste de Beethoven*, par Franz Klein, d'après le masque. [Appartient au fabricant de pianos E. Streicher, à Vienne; reproduit dans Frimmel, page 46; — *Musical Times*, page 19]

1814. — *Dessin de L. Letronne*, gravé par Blasius Hoefel. [Le plus beau portrait de Beethoven; la maison de Beethoven, à Bonn, possède l'exemplaire qu'il offrit à Wegeler; reproduit dans Frimmel, page 51; — *Musical Times*, page 21]

1815. — *Dessin de L. Letronne*, gravé par Riedel. [Reproduit dans *die Musik*, page 1147]

1815. — *Deuxième portrait de Beethoven*, par Maehler. [Appartient à Ign. von Gleichenstein. Fribourg en Brisgau. Reproduction à la maison de Beethoven, à Bonn]

1815. — *Portrait de Beethoven*, par Christian Heckel. [Appartient à J.-F. Heckel, Mannheim; reproduction à la maison de Beethoven, à Bonn]

1818. — *Gravure d'après le dessin de Beethoven*, par Aug. von Kloeber. [Reproduit dans le *Musical Times*, page 25]

1819. — *Portrait de Beethoven*, par Ferdinand Schimon. [Maison de Beethoven, à Bonn; reproduit dans *die Musik*,

page 1149 ; — Frimmel, page 63 ; — *Musical Times*, page 29]

1819. — *Portrait de Beethoven*, par K.-Joseph Stieler. [Appartient à Alex. Meyer Cohn, Berlin ; reproduit dans Frimmel, page 71]

1821. — *Buste de Beethoven*, par Anton Dietrich. [Appartient à Léopold Schroetter de Kristelli ; reproduction dans la maison de Beethoven, à Bonn]

1824-6. — *Dessins-caricatures de Beethoven se promenant*, par J.-P. Lyser. [Originaux à la *Gesellschaft der Musikfreunde*, Vienne; reproduits dans Frimmel, page 67 ; — *Musical Times*, page 15]

1823. — *Dessins-caricatures de Beethoven se promenant*, par Jos. van Boehm. [Reproduits dans Frimmel, page 70]

1823. — *Portrait de Beethoven*, par Waldmueller. [Appartient à Breitkopf *und* Haertel, Leipzig ; reproduit dans Frimmel, page 72]

1825-6. — *Dessin de Beethoven*, par Stefan Decker. [Appartient à Georg Decker, Vienne; reproductions à la maison de Beethoven, à Bonn]

1826. — *Dessin de A. Dietrich*, lithographié par Jos. Kriehuber [Reproduit dans Frimmel, page 73]

1826. — *Buste de Beethoven à l'antique*, par Schaller. [Appartient à la *philharmonische Gesellschaft* de Londres ; copie à la maison de Beethoven, à Bonn ; reproduit dans Frimmel, page 74, et le *Musical Times*]

1827. — *Esquisse de Beethoven sur son lit de mort*, par Jos. Danhauser. [Appartient à A. Artaria, Vienne ; reproduit dans l'*Allgemeine Musik-Zeitung*, du 19 avril 1901]

1827. — *Masque de Beethoven mort*, moulé par Danhauser. [Maison de Beethoven, à Bonn]

De nombreux portraits de Beethoven ont été faits depuis sa mort. L'œuvre la plus remarquable qui lui ait été consacrée est le beau monument que Max Klinger vient d'exposer à la *Kunst Ausstellung* de Vienne. *(Oesterreich's Secession,* 1902)

M. Jean Chantavoine prépare, en ce moment, une thèse de doctorat sur *Beethoven*, qui renouvellera sur plusieurs points la biographie de Beethoven, d'après des documents nouveaux, recueillis dans les bibliothèques d'Allemagne. — M. Chantavoine doit publier aussi, prochainement, une traduction des *Lettres,* et un recueil de quelques morceaux inédits de Beethoven.

La photographie du masque moulé par Franz Klein en 1812 a été reproduite à quatre cents exemplaires pour la deuxième édition, sur cliché de M. Édouard Chateau, fini d'imprimer le samedi 12 septembre 1903; ces quatre cents exemplaires ont été réservés à nos collections complètes.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour les trois mille exemplaires de cette deuxième édition le mardi 22 septembre 1903.

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

---

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN, administrateur), 9, rue du Pont. — 8019

TABLE

La photographie du masque a été reproduite en outre à cent exemplaires pour grand papier ; ces exemplaires portent reproduite par la photographie la signature de Beethoven ; ces exemplaires, collés sur feutre, se vendent cinq francs.

Fini d'imprimer trois mille exemplaires pour la deuxième édition le jeudi 24 septembre 1903

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs ;

des abonnements ordinaires à vingt francs ;

et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on peut encore avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

Le dixième cahier de cette série, Romain Rolland, *Beethoven*, était épuisé depuis plusieurs mois; nous avons procédé pendant les vacances à cette seconde édition et nous avons complété par des exemplaires de cette seconde édition les quatrièmes séries acquises par la voie de l'abonnement.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi à partir du premier janvier 1904 la quatrième série sera vendue au moins trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Nos cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet.

Une série compte normalement vingt cahiers, et nous ne sommes tenus par notre institution qu'à publier vingt cahiers. Le cahier *Edgar Quinet,* vingt-et-unième cahier de la quatrième série, et le cahier de Maurice Kahn, *courriers de Macédoine,* vingt-deuxième cahier de la quatrième série, ont donc formé deux cahiers supplémentaires. Ils ont été les derniers cahiers de la quatrième série.

La cinquième série de nos cahiers ne sera pas moins importante que les séries précédentes ; elle commencera dès le commencement de l'année scolaire.

Nous demandons à nos abonnés d'utiliser leurs déplacements de la rentrée pour nous trouver des abonnés nouveaux.

Nous avons établi pour les deux derniers cahiers, cahiers supplémentaires, de la quatrième série, et nous établirons pour tous les cahiers qui le comporteront désormais des *vient de paraître,* tirés à grand nombre, cinq mille au moins, sur deux, quatre, ou huit pages.

Nous demandons à nos abonnés de distribuer autant qu'ils pourront le faire utilement ces *vient de paraître*.

Nous leur demandons de les publier et de les faire publier autant qu'ils pourront dans les périodiques, journaux et revues ; les périodiques reçoivent plus volontiers de la copie toute faite que des indications, même circonstanciées, pour de la copie à faire ; en ce sens nos *vient de paraître* fonctionneront comme des *prières d'insérer*.

Mais ni le ton ni le texte n'en seront jamais celui qui est devenu, sauf de rares et d'honorables exceptions, le ton et le texte habituel des *prières d'insérer*. Rien n'est aussi odieux que ces boniments littéraires, politiques, démagogiques, poseurs et prétentieux, qu'un auteur publie sur soi-même, et qu'un éditeur fait faire sur l'auteur par l'auteur même afin d'être sûr qu'il sera bien servi.

Nos *vient de paraître* ne comporteront strictement que des renseignements, — citations, références, extraits, tables ou sommaires. Ainsi le *vient de paraître* que nous avons établi pour ce cahier de Romain Rolland, deuxième édition, et qui sera tiré à dix mille exemplaires, est constitué par la préface et par la *table* détaillée *des matières*.

Nous n'entendons pas que ce nouveau service remplace la propagande personnelle incessante que nous n'avons pas cessé de demander à nos abonnés. Rien ne vaut et rien ne peut remplacer la propagande personnelle. Mais nous espérons au contraire fournir à la propagande personnelle un appui, une base, un moyen, — la base économique indispensable à tout mouve-

ment d'idées, la base matérielle indispensable à tout travail intellectuel.

Ces *vient de paraître* seront publiés selon la méthode suivante, qui est celle où nous publions tous nos cahiers. Le texte en sera établi par la rédaction des cahiers, comme elle établit le texte de toutes nos publications. La distribution et le placement en seront assurés par l'administration des cahiers. Je demande personnellement à nos abonnés de se mettre en communication constante avec André Bourgeois pour que ce nouveau service de l'administration devienne comme les services précédents, — éditions, librairie, papeterie et reliure, — un service régulier.

J'insiste en particulier pour que nos abonnés publient et fassent publier nos *vient de paraître* dans la presse régionale et départementale, — annuaires, bulletins, journaux et revues ; — la presse régionale et départementale n'est pas moins importante que la presse parisienne ; personnellement je crois qu'elle est plus importante et que, toutes proportions gardées, elle représente un beaucoup plus grand nombre de lecteurs sérieux.

Pour la même raison nous demandons à nos abonnés de publier et de faire publier nos *vient de paraître* dans la presse que l'on peut nommer particulière ou spéciale, — annuaires de sociétés, d'amicales par exemple, bulletins de groupes et de compagnies, d'écoles, d'anciens élèves, journaux de syndicats, revues spéciales, — que ce soit de médecine ou que ce soit d'agronomie ; — cette presse forme pour ainsi dire des départements intellectuels ; comme la presse

départementale proprement dite, et plus encore peut-être, elle représente un grand nombre de lecteurs sérieux.

Enfin et surtout nous demandons à nos abonnés, à ceux du moins qui sont qualifiés pour le faire, de publier, d'insérer ou de faire publier non pas seulement nos *vient de paraître,* mais des comptes rendus rédigés, des notes critiques sommaires ou développées dans les revues et dans les journaux qui sont qualifiés pour les recevoir, par exemple et selon les cas dans les revues et les journaux d'histoire, d'économie, de géographie, de voyages, de politique, de *musique,* de philosophie et d'art. Nos cahiers sont devenus par un accroissement normal, — et ce cahier de Romain Rolland, parmi tant d'autres, en est un exemple probant, — un instrument indispensable aux mains de qui veut travailler. C'est ici un fait, et je dois au public de reconnaître que ce fait désormais n'est contesté par personne.

Le gérant

Charles Péguy

Samedi 12 septembre 1903

Paraîtront du même auteur dans la même collection :

Hoche
Garibaldi

Thomas Paine
Mazzini

Michel Ange
François Millet

Schiller

Sur les œuvres et les travaux de Romain Rolland publiés dans les éditions des cahiers, antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des œuvres et des travaux publiés dans la quatrième série de nos cahiers.

Les œuvres et les travaux de Romain Rolland paraissent régulièrement en cahiers.

QUATORZIÈME CAHIER DE LA QUATRIÈME SÉRIE

le temps viendra

3 Actes de Romain Rolland

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième et de la troisième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons trois francs

Ce drame met en cause, non un peuple européen, mais l'Europe. Je le dédie — *à la civilisation.*

Romain Rolland

Février 1902

Sur les œuvres et les travaux de Romain Rolland publiés dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Le drame que l'on va lire fut écrit dans le même temps que le Dingley *de Jérôme et Jean Tharaud, treizième cahier de la troisième série. Romain Rolland et les Tharaud ont travaillé séparément.*

le temps viendra

PERSONNAGES

LORD CLIFFORD, feld-maréchal, 60 ans.
SIR THOMAS MILES, chirurgien-major, 65 ans.
GRAHAM, général, 55 ans.
SIMPSON, colonel, 55 ans.
SIR LEWIS-BROWN, 50 ans.
RICHARD CARNBY, 35 ans.
LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AFRICAINE, 70 ans.
LAWRENCE, aide de camp de lord Clifford, 25 à 30 ans.
CLODDS, aide de camp de lord Clifford, 25 à 30 ans.
OWEN, soldat, 20 ans.
ALAN, soldat, 20 ans.
DEBORA ERASMUS DE WITT, 35 ans.
NOËMI DE WITT, 65 ans.
Mrs. ISABEL SIMPSON, 45 ans.
DAVID, fils de Debora, 6 ans.

SOLDATS ANGLAIS, PRISONNIERS, FEMMES, ENFANTS BOERS

La scène, en 1902, à Christburg, en Afrique

ACTE PREMIER

Grande salle aux larges fenêtres. De robustes meubles : table et chaises massives, lit de noyer. Les murs, nus. Les vitres, voilées d'épais rideaux, au travers desquels regardent anxieusement une dizaine de femmes, pressées les unes contre les autres. Debora Erasmus de Witt est entourée de ses servantes. Une d'elles porte le petit David. La vieille Noëmi, assise, le dos tourné à la fenêtre, tient la Bible ouverte sur ses genoux. Elles parlent à mi-voix, avec de brusques éclats, où l'on sent la terreur, la haine, l'exaltation religieuse. — Au dehors, des fifres et des tambours jouent une marche militaire.

LES FEMMES, regardant à la fenêtre

Voilà Sennachérib !

— Voilà les païens, les Babyloniens !

— Écoute leur diabolique musique !

— Dieu nous a abandonnés ! Dieu s'est retiré de nous !

DEBORA

Non, non ! C'est une épreuve. Le Seigneur des armées visite notre ville au milieu des foudres et des tremblements de terre. Mais la multitude ennemie disparaîtra comme une vision de nuit.

UNE DES FEMMES

Dieu nous a mis en butte à ses flèches. J'ai peur de sa colère.

LA VIEILLE NOËMI

« Ne craignez point, ô vous, Jacob mon serviteur, n'ayez point de peur, ô Israël. Car je suis avec vous ». Le miracle viendra.

Un moment de silence.

LES FEMMES, regardant

Regarde ces conquérants! Ils ont l'air de mendiants, hâves et déguenillés. A peine tiennent-ils debout.

— Et celui-là, qui est jaune, gras et tremblant, comme Agag, roi d'Amalec! Il s'appuie sur son fusil. Il grelotte de fièvre.

— Encore un qui ne reverra pas son pays.

— Crève, chien, que la peste te dévore!

LE PETIT DAVID

Je veux voir.

DEBORA, saisissant son fils des bras de la servante, et lui appuyant la figure contre la vitre

Regarde ceux qui ont tué ton père!

LA SERVANTE

Dis : qu'ils meurent!

DAVID

Mourez!

LA VIEILLE NOËMI

« Ils seront mangés des vers comme un vêtement : ils seront consumés par la pourriture, comme la laine. »

UNE FEMME

La mort les tient déjà.

DEBORA

Et c'est devant cet hôpital, ces cadavres qui se traînent, que notre peuple a fui! Pourquoi a-t-il abandonné, sans la défendre, la ville?

NOËMI

Ils n'ont pas fui. Ils les laissent s'entasser dans la fosse. Après, ils les cerneront. Ils allumeront le feu aux quatre coins de la ville, et tout sera brûlé!

DAVID

Et nous?

DEBORA

Nous aussi, s'il le faut. As-tu peur?

DAVID, *frappant du poing la vitre*

Non! *On l'éloigne de la fenêtre. Il se débat.* Je veux être brûlé!

DEBORA

Que je meure comme Samson avec les Philistins!

LES FEMMES

Que je meure aussi!

Roulement de tambour.

LES FEMMES

Que font-ils?

— Ils font cercle autour de la place.

— Ils abaissent notre drapeau! Ils vont hisser le leur.

DEBORA

Cela ne sera pas. Dieu, fais que cela ne soit pas!

NOËMI, se levant

Le miracle! Je le sens...

DEBORA

Prions. Elles s'agenouillent toutes. Nous vous attendons, Seigneur! Mon âme vous appelle dans la nuit!...

UNE FEMME

Le pauvre ne sera point trompé dans son espérance!

UNE AUTRE FEMME

C'est le Seigneur qui blesse, et c'est lui qui guérit!

DEBORA

Écrase tes ennemis! Efface-les de la terre! Frappe!...

Elles se taisent, frémissantes, les unes les mains jointes et levées, les autres couchées de tout leur corps à terre. — Debora, les bras en croix serrés sur sa poitrine, toute droite, les yeux droit devant elle, fixant Dieu.

Au milieu du silence, s'élève au dehors le *God save the king*. — Elles se regardent, les unes avec désespoir, les autres avec accablement, l'enfant avec stupéfaction. La figure de la vieille Noëmi tremble. Debora a fermé les yeux; des larmes coulent le long de ses joues.

UNE FEMME s'approche craintivement de la fenêtre et regarde

Le drapeau flotte !

LA VIEILLE NOËMI, que ses servantes aident à se relever

Ce sera pour plus tard.

Elles se relèvent avec découragement.

UNE FEMME

Qu'attends-tu donc, ô Dieu ?

DEBORA

Que nous agissions pour lui !

Elle se relève, indomptable.

UNE SERVANTE, entrant, effrayée

Leur général ! Il entre dans la cour.

DEBORA

Que je ne le voie point !

NOËMI

Emmenez-moi !

Elles disparaissent en silence.

Lord Clifford entre, suivi du docteur sir Thomas Miles et du soldat Owen.

MILES, jetant, du seuil, un regard autour de la pièce

Personne.

CLIFFORD

La porte se referme. Ils viennent de disparaître.

MILES

En traversant la cour, j'ai vu leurs silhouettes à cette fenêtre. Ils nous épiaient.

CLIFFORD

Ils nous épient toujours. En ce moment encore, derrière les murs, les portes... Il s'assied. A Owen : Demandez madame Erasmus de Witt. Dites que lord Clifford désire avoir l'honneur de lui parler.

Owen sort.

MILES, s'asseyant

Eh bien, nous y voici enfin dans cette fameuse capitale!

CLIFFORD

Belle capitale! Des fermes, des hangars. Personne dans les rues, que des chiens hargneux, des poules maigres, quelques drôles, des Juifs qui crient : « Vive l'Angleterre! » pour avoir le droit de nous voler ; et derrière les vitres, ces faces blêmes de femmes, et ces regards haineux. Personne ne résiste. Pas un soupçon de défense. Un insaisissable ennemi qui s'éloigne toujours...

MILES

Batailleur! Vous ne rêvez que plaies et bosses. A défaut d'ennemis, nous avons assez à faire avec cette nature meurtrière, et ces espaces, qui semblent reculer à mesure qu'on avance.

CLIFFORD

Heureusement! S'il n'y avait pas le plaisir de la difficulté vaincue!...

MILES

Vous n'avez pas l'air enthousiaste de votre victoire.

CLIFFORD

Je suis honteux, mon cher. Toute cette force gigantesque, pour déposséder de leurs champs quelques fermiers! Il n'y a aucun honneur à être les plus forts. Le plaisir est de vaincre un adversaire de son rang et de sa trempe. Quand cela sera-t-il fini?

MILES

Bah! c'est toujours ainsi. Si les forts ne mangeaient pas les faibles, il n'y aurait pas de civilisation.

CLIFFORD

C'est bien possible.

Il bâille.

MILES

Cette grande maison vide est lugubre. Invitons les camarades à venir pendre la crémaillère. Voulez-vous que j'aille le leur dire?

CLIFFORD

C'est cela, Miles, faites ainsi. Ce sera plus convenable.

Miles sort.

OWEN, rentrant

Maréchal, madame de Witt va venir.

CLIFFORD

Quelle mine vous avez, Owen!

OWEN

Ah! maréchal, elles étaient, toutes les femmes, debout dans la cuisine, appuyées contre les murs tout autour, et au milieu madame de Witt, avec la vieille madame, assises dans la cheminée sans feu. Elles ne bougeaient pas, elles ne parlaient pas, et elles me regardaient.

CLIFFORD

Eh bien, Owen, les femmes vous font peur maintenant?

OWEN

Ce n'est pas peur; mais cela fait mal de voir comme on est haï.

CLIFFORD

Vous n'êtes pas habitué encore à cela?

OWEN

Non, maréchal, je ne peux pas m'y faire.

CLIFFORD

Vous vous y ferez, mon garçon. Vous en verrez bien d'autres.

OWEN

Quand on n'est pas d'accord, je comprends qu'on se boxe; mais pourquoi s'en vouloir après? — S'ils croient qu'on est ici pour son plaisir!...

La porte s'ouvre. Debora paraît, avec son enfant. Elle s'arrête, immobile.

CLIFFORD, se présentant gravement

Lord Clifford, généralissime de S. M. B. Il s'incline. — Debora ne bouge point. Je tenais, madame, à m'excuser de la nécessité où je suis de prendre logement chez vous. Si pénible que ma vue doive être pour vous, j'ai voulu vous assurer moi-même de mon respect pour la veuve du gentleman, qui fut mon chevaleresque adversaire. C'est en considération de lui, que j'ai fait choix de votre maison, afin de vous marquer que je tiens à honneur d'y être reçu, et aussi pour la mieux préserver des risques toujours à craindre de la guerre. Mais je désire diminuer, autant qu'il se peut, la gêne de ma présence. Cette grande pièce et l'antichambre voisine serviront à mon usage personnel et à celui des bureaux de mon état-major. Tout le reste vous est réservé.

DEBORA

Vous disposez de ce qui ne vous appartient pas.

Cette maison est à moi; la force vous en fait maître, mais elle ne vous donne aucun droit. Je n'accepte rien d'elle.

CLIFFORD

Vous vous trompez. Je ne vous demande pas d'accepter de moi ce qui est votre bien; je vous demande de m'y accorder l'hospitalité.

DEBORA

Vous savez bien que je ne puis refuser. Passez-vous donc de ma permission.

CLIFFORD

Madame, quand je disposerais de toute la force du monde, elle ne saurait me dispenser de courtoisie. Votre ville m'appartient; mais ici je ne me regarderai jamais que comme votre hôte.

DEBORA

Je méprise les mots. Je juge les actes. Je vous hais.

CLIFFORD

Je ne vous demande pas de distinguer, en moi, l'homme, de la tâche qu'il accomplit. Ma dignité me défend de rejeter la responsabilité de mes actes. J'accepte votre haine. Le deuil dont vous êtes couverte ne vous donne que trop de raisons de me détester. Je m'incline devant votre douleur, avec

une compassion profonde pour les malheurs que j'ai malgré moi apportés.

DEBORA

Que me fait votre compassion ? Si c'était à recommencer, vous recommenceriez.

CLIFFORD

Oui. *Depuis le commencement de la scène il regarde avec attention le petit David.* Votre enfant ? *Debora fait signe que oui. — Clifford se penche vers l'enfant, qui se cache.* Restez, petit, ne vous sauvez pas.

DAVID, *sortant sa figure des jupes de sa mère*

Je ne me sauve pas.

CLIFFORD *le regarde avec attention*

Il ressemble... à mon petit garçon.

Il se passe la main sur le front.

DEBORA

Vous avez un enfant ? Dieu vous l'enlève !

CLIFFORD

Madame !... *Après un court silence.* Il ne vous a que trop écoutée.

DEBORA

Pardon. — Quel âge avait-il ?

CLIFFORD

Huit ans. — Et celui-ci ?

DEBORA

Six ans.

CLIFFORD

Il est plus fort que le mien.

DEBORA

Quand l'avez-vous perdu ?

CLIFFORD

Il y a trois semaines.

DEBORA

Ici ? *Clifford fait signe que oui.* Sa mère vit-elle encore ?

CLIFFORD

Elle est morte avec lui.

DEBORA *remue les lèvres, semble pleine de pitié, et prête à l'exprimer ; puis elle se reprend*

Dieu est juste. Dieu est juste.

CLIFFORD

Vous êtes plus cruelle que nous, madame. *Elle se tait.* Avez-vous d'autres fils ?

DEBORA

Deux autres plus âgés, de douze et quatorze ans.

CLIFFORD

Où sont-ils ?

DEBORA

Ils se battent contre vous.

DAVID

Je me battrai aussi !

CLIFFORD

Vous avez encore du bonheur.

DEBORA

Ou du deuil pour l'avenir. — Je ne me plains pas. J'ai fait le sacrifice de leur vie et de la mienne. Mais nous aurons la vôtre.

CLIFFORD

Puisque vous nous haïssez tant, pourquoi êtes-vous restées ? que n'avez-vous suivi les hommes ?

DEBORA

Nous les eussions gênés. Nous aurions dû manger leur pain. Ici, c'est le vôtre que nous mangeons. C'est pour vous que nous sommes une gêne.

CLIFFORD

Et si nous vous maltraitions ?

DEBORA

Tant mieux ! Nous vous ferons agir contre l'hu-

manité. Nous vous déshonorerons. Persécutez-nous !

Elle sort.

Clifford reste les yeux fixés sur la porte qui vient de se fermer, hausse les épaules, et soupire.

Miles rentre.

MILES

C'est convenu ; ils me suivent. — Eh bien, vous avez vu la dame ? Est-elle belle, comme on dit ? Vous a-t-elle joué la tragédie ? — Qu'est-ce que vous avez ?

CLIFFORD

Rien.

MILES

Égayez-vous, mon ami, prenez une figure moins soucieuse. Nos amis vont venir. Vous savez quelle influence ont les traits d'un chef sur tous ceux qui l'entourent.

CLIFFORD, sèchement

Je sais mon devoir, je vous remercie.

MILES

Que s'est-il donc passé depuis que je vous ai quitté ?

CLIFFORD

Voyez-vous, docteur, je ne me suis jamais leurré sur le mensonge de cette civilisation, qui s'arroge le droit de dépouiller de leurs patries les races dites

inférieures. Mais jamais ce mensonge ne s'est étalé plus grossièrement que dans cette campagne où l'adversaire est une vieille race européenne, égale ou supérieure à son vainqueur.

MILES

Oh ! supérieure, vous aimez à rire ?

CLIFFORD

Je ne plaisante pas. Quelle grandeur morale dans cette femme que je viens de voir ! Et quelle tristesse de penser que nous réduisons au désespoir des êtres que, mieux que personne, nous sommes faits pour apprécier ! Owen le disait tout à l'heure : il y a des moments où la haine des autres est insupportable.

MILES

Les autres ! Si l'on devait s'occuper de ce que pensent les autres ! Vous ne vous en souciiez guère autrefois ; vous suiviez votre idée, et vous aviez raison.

CLIFFORD

J'ai aimé la guerre, oui, je l'ai beaucoup aimée ; c'était un grand bonheur pour moi, quand j'étais plus jeune. Mais à notre époque, Miles, et à notre âge, un homme qui réfléchit ne peut pas ne pas sentir ce qu'il y a d'archaïque dans la guerre ; et on a honte un peu de s'y mêler.

MILES *qui, pendant qu'il parle, lui a pris la main et lui tâte le pouls*

Oui, tout cela, je connais : c'est le sentimentalisme du temps. Parbleu, il vaudrait mieux vivre tous en frères. — Vous savez bien ce qu'il en faut penser. Autant d'hommes, autant d'ennemis. La loi de nature est l'extermination. Je ne suis pas plus dupe que vous du mot de progrès, et je n'aime pas les mensonges de ces liseurs de Bible, qui tâchent de se faire illusion sur la besogne que nous accomplissons. Mais c'est ainsi : à quoi bon discuter ? — Vous le savez comme moi, mon vieil ami. En temps ordinaire, vous n'êtes pas plus sentimental que moi. L'individu ou le peuple où se manifestent ces tendances à la sensiblerie est simplement un individu ou un peuple qui donne des symptômes d'affaiblissement physique et moral : fièvre, phtisie, sénilité, diminution de vie. — Et pour parler franc, au fond, voulez-vous que je vous dise ce que vous avez : vous êtes fatigué, voilà tout.

CLIFFORD

Cela est vrai, je suis exténué de corps et d'âme.

MILES

Cette entérite du mois passé vous a rongé jusqu'aux moelles. Vous avez encore un peu de fièvre en ce moment.

CLIFFORD

J'ai toujours la fièvre depuis... depuis ces événements...

MILES

Oui, oui, n'y pensez pas. — Ah ! c'est un climat terrible, et vous étiez fortement atteint. Une constitution moins robuste n'y eût pas résisté. Mais nous en sommes venus à bout ; ce n'est plus qu'une affaire de jours.

CLIFFORD

Je suis bien usé. Je ne m'intéresse plus à ce que je fais. J'ai envie parfois de partir.

MILES

Partir ? Où cela ?

CLIFFORD

Pour l'Angleterre.

MILES

Vous n'y pensez pas.

CLIFFORD

J'y pense beaucoup au contraire.

MILES

Quelle folie ! — Réfléchissez...

CLIFFORD

Ne discutons pas. Je ne vous dis pas que je le

ferai ; mais si je voulais le faire, vos arguments seraient inutiles. Je me décide seul, moi-même.

MILES

Bien. — Vous donneriez votre démission ?

CLIFFORD

Peut-être.

MILES

Qui vous remplacerait ? — Ah ! Graham, naturellement.

CLIFFORD

Graham ? Il est incapable de diriger une armée.

MILES

Il vient de gagner une assez jolie bataille à Bethléem.

CLIFFORD

Une charge de cavalerie. C'est un sabreur ; il n'est pas un commandant d'armée.

MILES

Il a un fort parti pour lui.

CLIFFORD

Je sais. Il serait bien aise de me supplanter. Mais cela, jamais, jamais, Miles ! — Il ne cesse de critiquer la modération que j'essaie d'apporter aux nécessités de la guerre. Avec lui, ce serait une poli-

tique implacable. Je ne lui céderai pas la place. Je ne le puis pas, je ne le dois pas.

MILES

Bravo! On ne doit jamais laisser son poste, même si on le croit mauvais. On peut toujours y faire quelque bien, et on empêche en tout cas un autre d'y faire plus de mal.

CLIFFORD

Graham ! J'aurais travaillé pour Graham ! Et c'est vous. Miles, mon meilleur ami, c'est vous qui venez me parler de cela ! *On frappe à la porte.* Entrez ! *Entrent deux jeunes officiers.* Clodds, Lawrence, bonjour. Eh bien, vous avez parcouru la ville ?

LAWRENCE

Maréchal, nous avons vu les principaux quartiers. On ne rencontre personne. Tout est fermé ; les portes sont verrouillées ; les volets sont clos. On dirait que tout est mort. Quand on enfonce une porte, on trouve à l'intérieur des femmes, des vieillards, des enfants, assis dans l'obscurité, sans parler.

CLODDS

Ce silence est écrasant. On a envie de les faire crier.

CLIFFORD

Vous ne vous attendiez pas à ce qu'on nous fît fête ?

LAWRENCE

Non, maréchal; mais ils pourraient comprendre que nous ne sommes pas leurs ennemis, que nous venons pour leur bien.

CLIFFORD les regarde, hausse les épaules, et dit avec une froide ironie

Que voulez-vous? Il faut se faire à ce que les bonnes intentions ne soient jamais comprises. — Continuons malgré tout à faire ce que nous voulons faire, et tâchons de les rassurer. — Clodds, avez-vous rédigé cette proclamation que je vous avais dictée?

CLODDS

Oui, maréchal.

CLIFFORD

Voyons.

CLODDS, lisant

« *Proclamation aux habitants de la République S. A. — Attendu que les forces de S. M. le Roi qui sont sous mon commandement sont entrées sur le territoire de la République S. A., et que des bruits faux et malveillants sont répandus au dehors sur le traitement que les habitants peuvent attendre de S. M., moi, George Lindsey, baron Clifford de Hérat, K. P., G. C. B., G. C. S., I. G. C., L. E., V. C., commandant en chef les forces de S. M.*

dans la République S. A., par la présente fais connaître ce qui suit :

« I. — La sûreté personnelle et l'immunité de toute vexation sont garanties à la population non combattante... »

Le général Graham entre sans frapper.

MILES, se retournant

Graham...

GRAHAM

Pardon si je vous interromps. Des nouvelles graves. J'entends les derniers mots de votre lecture. L'indulgence n'est pas de mise. — Les communications sont interrompues avec la côte ; les fils télégraphiques sont coupés, les chemins de fer arrêtés. Si nous n'y veillons, ce n'est pas nous qui aurons pris la ville, c'est la ville qui nous aura pris. Nous serons bloqués ici. L'ennemi est aux environs, et instruit de tous nos mouvements. — Ce n'est pas tout : la 5e compagnie des fusiliers irlandais, installée à l'Hôtel de Ville, a trouvé dans les caves des tonneaux de poudre qui y ont été disposés avec l'intention évidente de faire sauter l'édifice. — Ce n'est pas tout...

CLIFFORD

Je ne sais comment vous faites, Graham : les mauvaises nouvelles naissent sous vos pas.

GRAHAM

C'est sans doute que je récolte ce que d'autres ont semé. — Je continue : Un gueux vient d'insulter le drapeau et a tenté d'assassiner un soldat. J'ai tout lieu de croire que c'est lui que l'ennemi avait chargé de faire sauter l'Hôtel de Ville. Voyez-le, jugez-le. Si la ville n'est pas courbée sous la terreur, la révolte éclatera de toutes parts.

CLIFFORD

Vous avez donc bien envie, monsieur, de faire des martyrs? — *Il hausse l'épaule.* Faites amener l'homme.

Entre sir Lewis-Brown.

LEWIS-BROWN

Hurrah, maréchal ! Hurrah ! messieurs !...

MILES

Qu'y a-t-il, sir Lewis? Vous n'avez donc pas de mauvaises nouvelles à nous apporter, vous?

LEWIS-BROWN

De mauvaises nouvelles? D'excellentes au contraire. — Permettez que je m'asseye. Je suis exténué ! — Tout va le mieux du monde.

MILES

Le général nous disait à l'instant qu'une conspiration...

LEWIS-BROWN

Ils peuvent faire ce qu'ils veulent maintenant. Nous sommes arrivés à temps.

CLODDS

Où cela ?

LEWIS-BROWN

Aux mines. Ah ! il s'en est fallu de peu. Quand je suis arrivé aux puits de Guld-Fontein avec le détachement que vous m'aviez confié, nous avons trouvé tout tout prêt pour la destruction de la mine. Mais grâce à Dieu, les bandits n'avaient pas osé. Ils hésitaient encore. Tout est intact ; pas une machine n'est endommagée. C'est un résultat inespéré de la marche magnifique de l'armée. Je n'osais pas le rêver. J'ai placé tout autour de l'entrée un cordon de sentinelles, et j'accours télégraphier la nouvelle à nos actionnaires. Quelle joie pour la nation ! Quelle fierté pour nous ! — Où est le télégraphe ?

CLODDS

Le télégraphe est coupé.

LEWIS-BROWN

Par Dieu ! — Il faut envoyer un exprès. — Maréchal !...

CLIFFORD, tournant le dos à Lewis-Brown

Occupez-vous de cela, Clodds.

LEWIS-BROWN, distribuant avec effusion, à droite et à gauche, des poignées de main, que les autres acceptent sans cordialité

Merci, messieurs, merci !

Il sort avec Clodds, qui revient aussitôt. — Ils se taisent, et évitent de se regarder. Clifford mâche sa moustache ; Miles a un petit rire ironique ; et Graham réprime un geste violent, en regardant la porte par où Lewis est sorti. — Ils restent un instant ainsi, humiliés et honteux.

CLIFFORD, irrité

Eh bien, ce prisonnier ?

LAWRENCE

Le voici.

Des soldats amènent un paysan, sale et déguenillé, aux vêtements déchirés, à l'air idiot. Lord Clifford le considère quelques instants.

Richard Carnby entre, après avoir frappé.

RICHARD CARNBY

Il paraît que vous allez faire fusiller ce drôle ? Je vous demande la permission d'assister à l'interrogatoire, et de prendre quelques notes.

CLIFFORD

Écrivez, monsieur, écrivez, si le cœur vous en dit. Il va vers le prisonnier. C'est vous qui avez voulu tuer un de mes soldats ? L'homme balance lourdement la tête, en le regardant, ricane et tremble. Qu'a-t-il ? — Qui êtes-vous ? Votre nom ? Même jeu. Est-ce qu'il ne comprend pas ? L'homme dit des paroles inintelligibles. Quelle langue parle-t-il ? Ce n'est pas le hollandais.

MILES

C'est un patois, mêlé de cafre et de hottentot; je n'arrive pas à y rien démêler.

GRAHAM

Il fait exprès de ne pas répondre. Qu'a-t-on besoin de ce qu'il dit? On l'a pris sur le fait.

CLIFFORD, aux soldats

Racontez ce que vous avez vu.

UN SERGENT

Nous arrivions à l'Hôtel de Ville; il était couché devant la porte, sur les marches. En nous voyant, il s'est levé et il est venu à nous; il agitait un bâton, et il chantait un psaume. Il est allé droit au fusilier Ralph et il a empoigné le drapeau. Alors Ralph lui a donné un furieux coup de la hampe dans le ventre, et nous tous nous nous sommes jetés sur lui. Le lâche s'obstinait : il a fallu l'assommer à coups de crosse pour lui arracher le drapeau; mais il l'a mis en pièces.

GRAHAM

C'est clair.

CLIFFORD, haussant les épaules

Un stupide fanatique.

GRAHAM

Que vous faut-il de plus?

CLIFFORD

Ils n'ont laissé ici que les infirmes et les idiots.

GRAHAM

Celui-là est resté pour faire sauter l'Hôtel de Ville : il n'y a aucun doute là-dessus. *Le paysan continue à se balancer, suivant des yeux les officiers qui parlent; il semble approuver Graham.* Voyez, il en convient, le bandit.

CLIFFORD

Il ne comprend pas. Il est fou.

GRAHAM

Ce serait trop facile de s'en tirer avec cette excuse.

CLIFFORD, *interrogeant Miles du regard*

Docteur...

MILES, *examinant négligemment l'homme*

Peuh! il va comme vous et moi. C'est un exalté. A ce compte, nous serions tous fous. Et nous savons bien, à vrai dire, que chacun est fou plus ou moins. Celui-là est normal. Bon pour ce que vous en voulez faire.

CLIFFORD

C'est ridicule. Ce sont les condamnations de ce genre qui alimentent le fanatisme.

GRAHAM

Tant mieux! Je préfère un franc incendie à un feu qui couve.

CLIFFORD

Belle politique, et humaine!

GRAHAM

La meilleure politique, et la façon la plus humaine de faire la guerre est de la faire impitoyable : on en finit plus vite.

CLIFFORD, aux autres officiers

C'est votre avis?

MILES

C'est mon avis.

Les autres approuvent.

CLIFFORD

Soit. — Fusillez-le.

Les soldats emmènent le prisonnier. Celui-ci, qui n'a cessé de suivre des yeux les gestes et les mouvements des lèvres de ceux qui parlent, tâchant de deviner leurs paroles, ricanant nerveusement, et tremblant, regarde les soldats qui le prennent par le bras pour le faire sortir. Il semble alors comprendre; il avance vers Clifford son visage aux traits subitement décomposés. On l'emmène à reculons. Il ne résiste pas, il ne parle pas, il profère quelques sons inarticulés; il tremble et ne quitte pas des yeux Clifford jusqu'à ce que la porte se referme sur lui.

RICHARD CARNBY

Damnée brute! Rien à en tirer. — Avez-vous remarqué que les moutons aussi, quand on va leur

couper la gorge, tremblent, comme s'ils se doutaient de la chose ?

LEWIS-BROWN, rentrant

Voilà qui est fait. Ils auront la nouvelle demain pour l'ouverture de la Bourse. On illuminera dans la Cité. — Et vous avez condamné un homme, à ce qu'on dit ? C'est cet individu avec qui je me suis croisé ?

CLODDS, à Clifford

Maréchal, dois-je continuer la lecture de la proclamation ?

CLIFFORD

Elle n'a plus de sens. Elle parlait d'amnistie. Les faits la démentent déjà.

LEWIS-BROWN

Raison de plus pour la publier ! — Vous me pardonnez, maréchal, de dire mon humble mot en passant ? — Il faut pallier par des discours l'impression produite par les actes de rigueur auxquels nous sommes obligés. A Graham. Ne croyez-vous pas, général ?

GRAHAM

Nous gardons toujours trop de ménagements avec ces rebelles. On n'en peut venir à bout qu'en les brisant. Mais je ne nie pas l'utilité de la persuasion, quand la force la devance ; et je ne vois aucun

inconvénient à ce qu'on parle d'indulgence, pourvu qu'on ne l'applique pas.

CLIFFORD

Vous moquez-vous, monsieur? Croyez-vous que j'engagerais mon nom à des promesses que je serais résolu à ne pas tenir?

GRAHAM

Vous ne faites de promesses à l'ennemi, que sous certaines conditions. S'il viole ces conditions, — et nous sommes sûrs d'avance que ces conditions seront violées, — vous êtes délié de vos promesses.

LEWIS-BROWN

C'est évident. Il n'y a qu'à introduire dans le texte quelques formules simples, qui nous laissent la liberté d'agir à notre gré. — Voyons la proclamation. Vous permettez, maréchal? Il la prend des mains de Clodds, et lit. Fort bien. C'est du meilleur effet. « ... *garantissons la sûreté personnelle,... l'immunité de toute vexation...* » Voilà qui est digne de l'armée de Sa Majesté et de son illustre chef. — Il me semble seulement... (C'est parfait... Je vous présente mes modestes observations... Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.) ... Il me semble qu'il faudrait mettre davantage en lumière la noblesse de notre attitude. Car nous sommes vainqueurs ; il nous serait loisible d'user de notre victoire sans

aucun ménagement. Nous ne le faisons pas; au moins faut-il qu'on le sache. Si nous ne nous vantons pas nous-mêmes, personne ne le fera pour nous. Ils sont tous là en Europe à calomnier jalousement nos actes, quand nos actes sont un modèle pour tous. « Je ne crois pas que dans l'histoire du monde on ait conduit une guerre avec autant d'humanité. » (1) Y a-t-il rien de plus beau que les sacrifices que nous faisons, pour ouvrir à la civilisation ces terres qui lui étaient fermées par la stupidité de leurs possesseurs, pour y faire entrer de force le commerce, l'industrie et la religion, pour mettre en valeur enfin les richesses inestimables que Dieu y avait placées en dépôt, et qu'il y a une sorte d'impiété à ne pas faire fructifier!

RICHARD CARNBY

Voilà une belle conception, Lewis! L'Angleterre, banquier de Dieu!

LEWIS-BROWN

Elle en est bien le soldat. Le fer et l'argent vont ensemble. — Au reste, je ne tiens pas à mes expressions. Mais n'êtes-vous pas d'accord qu'il y a lieu de souligner, au début de cette prise de possession, nos intentions humanitaires?

---

(1) Discours de M. Balfour, 20 juin 1901.

CLODDS

Cela me paraît légitime.

GRAHAM

C'est politique.

LAWRENCE

Et c'est la vérité même.

RICHARD CARNBY, faisant la grimace

Pour moi, je n'en suis pas.

LEWIS-BROWN

Maréchal, qu'en pensez-vous?

CLIFFORD

Allez, messieurs, allez. Je serai curieux de voir votre projet. Je vous répondrai ensuite.

LEWIS-BROWN

Écrivez donc, Clodds : « *Considérant que... la civilisation... l'humanité...* » enfin, le plus éloquent que vous pourrez. Vous arrangerez cela de votre mieux.

CLODDS, écrivant

Je sais, j'ai déjà écrit cela vingt fois. — « ... *que nous sommes venus défendre les droits de l'humanité et la justice violés.* »

LEWIS-BROWN

Parfait. Il parcourt la proclamation. La suite est excellente... « ... *garantissons la sûreté et l'immunité de toute vexation... respectons toute propriété privée...* »

GRAHAM

Attention! « *Autant que cela est compatible avec les opérations de la guerre.* »

LEWIS-BROWN

Naturellement. Écrivez, Clodds.

GRAHAM

« *Et pourvu que les habitants, de leur côté, s'abstiennent de tout dommage malveillant à la propriété.* »

MILES, ironique

Quelle propriété? La leur?

LEWIS-BROWN

La nôtre. Enfin celle de l'État. Vous comprenez bien.

GRAHAM

Cet article vise les destructions de chemins de fer, de télégraphes, tout ce qui est de nature à entraver le service public, et la marche des troupes.

MILES, de même

Il ne s'agit que de s'entendre. Enfin nous leur défendons de se défendre.

LEWIS-BROWN

Sans doute. Et c'est ici qu'il s'agit de leur inspirer une crainte salutaire.

GRAHAM, dictant

« Si toutefois des dommages malveillants sont causés à la propriété, les coupables immédiats de ces actes, et tout individu y impliqué... »

LEWIS-BROWN

« ... directement ou indirectement... »

GRAHAM

« ... directement ou indirectement, seront passibles des peines les plus sévères, dans leurs personnes et dans leurs biens. »

LEWIS-BROWN

Ceci n'atteint que ceux qui peuvent être convaincus de complicité plus ou moins directe dans ces actes de vandalisme. Il est quelquefois difficile d'établir cette complicité. En réalité, les populations entières sont complices ; elles savent, et laissent faire. Il faut les intéresser à la répression des forfaits.

GRAHAM

C'était mon intention. Mettez, Clodds : « *Non seulement les coupables immédiats de ces actes, etc., etc., mais encore toutes les personnes, munies d'autorité ou non, qui auront permis...* »

LEWIS-BROWN

« *...ou qui n'auront pas fait leur possible pour prévenir ces dommages malveillants...* »

GRAHAM

« *...seront passibles de la confiscation ou de la destruction de tous leurs biens.* »

CLODDS

Il faudrait être armé aussi contre cette population de femmes, qui reste dans les villes pour nous nuire. Il y a là tout un système d'espionnage organisé, dont nous avons les preuves.

LEWIS-BROWN

Attention, messieurs, attention ! Ici il faut de la délicatesse ; de la délicatesse, je vous en supplie ! Dès qu'il s'agit de femmes, on risque de mettre contre soi toute l'opinion publique.

RICHARD CARNBY

Des femmes, allons donc ! Des femelles.

LEWIS-BROWN, avec dignité

Une femme est toujours une femme. Le roi Louis XIV se découvrait, dit-on, même devant une servante. — Au reste, messieurs, comprenez-moi : il ne s'agit pas d'être dupes de notre galanterie; il ne faut jamais être dupe. C'est une question de tact. Avec du tact, on peut tout faire.

CLODDS

On ne tient pas à leur faire du mal. On tient à ce qu'elles ne fassent point de mal.

GRAHAM

Il suffit de les parquer en tels lieux, où la surveillance soit aisée. Nous en avons déjà parlé souvent. Le maréchal y répugnait. Après les nouvelles preuves que nous avons des informations incessamment transmises à l'ennemi par l'espionnage féminin, il est impossible de ne pas adopter ces mesures nécessaires. L'intérêt de l'armée l'exige.

LEWIS-BROWN

L'intérêt même de ces femmes et de leurs enfants. Ne seront-ils pas beaucoup mieux dans nos camps que dans leurs maisons? Voyons, docteur.

MILES

Beaucoup mieux? il ne faut rien exagérer. Pas beaucoup plus mal, peut-être. Laissés dans leurs

maisons, ils mourront de faim en moins d'un mois. Dans ces villes à deux pas de l'ennemi, et qui, d'un moment à l'autre, peuvent être attaquées, les provisions sont constamment arrêtées. Il est très difficile de les nourrir.

GRAHAM

Absolument impossible.

MILES

Il est vrai que ces agglomérations dans les camps ne peuvent manquer de produire de fortes épidémies.

LEWIS-BROWN

Ceci dépend de Dieu ; ceci ne dépend pas de nous. Et nous pouvons du moins leur donner des secours plus efficaces, les ayant près de nous, que disséminés au loin, dans la campagne. N'est-il pas vrai, docteur ? Miles hoche la tête d'un air de doute. Enfin, tout nous commande, n'est-ce pas, notre intérêt, comme le leur, de les mettre en lieu sûr ?

MILES, indifférent

Si vous voulez.

LEWIS-BROWN

Voilà justement ce qu'il faut dire : « *Vu la façon irrégulière, et contraire aux lois de la guerre, dont l'ennemi conduit les hostilités en arrêtant les pro-*

visions destinées aux habitants paisibles, nous n'avons pas d'autre recours et nous sommes obligés de prendre à contre-cœur la mesure d'envoyer les femmes et les enfants dans des camps protégés, loin du terrain de la guerre. Nous avons la plus sincère sympathie pour les souffrances de ces pauvres gens, dont la responsabilité retombe sur les révoltés et leur conduite inqualifiable, et nous tâcherons de notre mieux d'atténuer ces malheurs. » (1)

LAWRENCE

Bravo, sir Lewis! C'est juste, énergique et plein de cœur.

MILES

On dirait que vous avez fait la guerre toute votre vie. Vous avez le style de ces proclamations.

LEWIS-BROWN

Rien de plus facile à attraper. J'ai appris cela dans les grèves, que nous avons à combattre. — La première chose en pareil cas, c'est de retourner l'opinion publique contre les grévistes, au nom de l'intérêt des grévistes eux-mêmes et de l'humanité. C'est là un jeu d'enfant.

GRAHAM

Avec cela, je crois qu'ils comprendront.

---

(1) Lord Kitchener à Botha, 16 avril 1901.

LEWIS-BROWN

Ainsi, toute la portée humaine de notre œuvre est mise en pleine lumière, sans que nous soyons victimes toutefois d'un sentimentalisme exagéré.

MILES, légèrement ironique

Assurément. La première partie de la proclamation est faite pour nous gagner les sympathies, et la seconde pour ne leur permettre pas de se reprendre.

LEWIS-BROWN

Voyez-vous, on peut tout dire à demi-mot; c'est une question de nuance. En tout, il faut du doigté. — Et maintenant, qu'en pensez-vous, maréchal ?

CLIFFORD, se levant et allant vers Clodds

Ce que j'en pense ? — Vous permettez, messieurs ? Il prend la proclamation des mains de Clodds et la déchire. — A Clodds : Écrivez :

« 1° *Tous ceux qui causeront quelque dommage aux télégraphes et chemins de fer, tous ceux qui par quelques moyens que ce soit, directs ou indirects, tenteront de s'opposer aux communications, aux subsistances, à la marche de l'armée, seront fusillés, et leurs biens confisqués.*

« 2° *Les villages et fermes situés à cinq lieues à la ronde de l'endroit où auront été commis les attentats précités, seront tenus pour responsables;*

les notables emmenés prisonniers, leurs maisons brûlées, leurs biens confisqués.

« *3° Les familles, femmes et enfants, demeurées dans les villes, villages et fermes des révoltés qui n'auront pas effectué leur soumission, dans un délai de dix jours, seront internées dans des camps, sous la surveillance militaire, jusqu'à la fin des hostilités.*

« *Dieu sauve le Roi.*

« *Sous ma signature et mon sceau, à Christburg d'Afrique, ce 31 mai.*

« CLIFFORD,

« *Field marshal, commandant en chef.* »

Lewis-Brown et les officiers se regardent et regardent lord Clifford avec stupéfaction, mais ils ne répliquent pas.

LEWIS-BROWN, bas à Miles

Il est terrible.

MILES

Il passe d'un extrême à l'autre.

LEWIS-BROWN, bas à Lawrence

Et c'est lui qui soutient d'ordinaire les mesures de douceur !

LAWRENCE, bas à Lewis-Brown

Au fond, il est plus impitoyable que qui que ce soit.

GRAHAM, à part

Il exagère, mais j'aime mieux cela.

RICHARD CARNBY, allant à Clifford et lui serrant la main

Voilà un viril langage. A la bonne heure ! Il semble qu'aujourd'hui on ait honte d'être forts et de ployer les faibles sous sa force. Pourquoi ne pas rougir alors d'être plus beaux et meilleurs ? Point de fausse modestie. La guerre est bonne, et la victoire meilleure. (1) C'est la loi du progrès, et la parure du monde. Tous les bruits de la nature, du bourdonnement de l'insecte au fracas du tonnerre, célèbrent des victoires ou des défaites dans le superbe combat de la vie. Vos paroles, maréchal, sonnent comme une fanfare dans ce concert héroïque. Je vous félicite. Cela est beau.

Les officiers haussent légèrement les épaules.

---

(1) « La guerre est l'éclair de Dieu », prêche un chapelain militaire, à Toronto, en 1899. « C'est Dieu disant : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis ton marchepied. » — « La guerre est nécessaire à l'esprit de Dieu », dit Carmichael, protestant d'Irlande, et il le prouve ainsi : « Jésus ne dit jamais un mot contre la guerre. Jean-Baptiste donne des conseils aux soldats, saint Paul emploie souvent avec jouissance des phrases militaires. » — L'archevêque de Armagh chante la guerre dans des vers : « Les nations se forment noblement sous la pluie rouge de la guerre. Celui qui fit le tremblement de terre et l'ouragan a fait aussi les batailles. De même que le flamboiement du soleil couchant est de la poussière colorée, la poussière des batailles est l'auréole de Dieu. » — Charles Kingsley avait dit avec plus de précision : « Jésus est le prince de la guerre. » (Pour l'étude de ce christianisme sanguinaire, voir le courageux livre de J.-A. Hobson : *The Psychology of Jingoism*, 1901.)

CLIFFORD, dédaigneux

Vous trouvez cela beau, monsieur ? Vous vous y connaissez sans doute. Pour moi, je ne suis pas assez artiste pour trouver de la beauté à ce que je fais. Je le trouve ignoble au contraire. J'y suis forcé : je le fais. Le devoir nous oblige parfois à de répugnantes besognes. Il faut les accomplir, il est inutile de les admirer. Pour ceux qui, sans les faire, les admirent, et, sans y être forcés, s'y mêlent par plaisir, ils parlent beaucoup de beauté : mais c'est ce qu'ils connaissent le moins.

LAWRENCE, regardant par la fenêtre

Voici le commandant et Mrs. Simpson.

CLIFFORD

Bien. Laissons les affaires. En voilà assez pour aujourd'hui. Je suis fatigué.

Entrent Simpson et Mrs. Simpson.

MRS. SIMPSON

Ah ! maréchal, nous sommes confus de notre retard. Il y avait si longtemps que l'on n'avait trouvé une installation confortable. — Ah ! que c'est ravissant ici !

CLIFFORD, à Owen

Faites le thé.

MRS. SIMPSON

Laissez, je vous prie, je le préparerai moi-même.

LAWRENCE

Eh bien, mrs. Simpson, comment trouvez-vous le pays ?

MRS. SIMPSON

Délicieux, oh ! vraiment délicieux ! Nous sommes ravis, Georgie et moi. Ces petites maisons, ces jardins, ces fleurs, ces poules !... Mais comme c'est joli chez vous, maréchal ! Je suis passionnée pour ces grandes fenêtres. Chez nous, nous avons de la glycine qui monte autour des croisées, et, dans le jardin, un amour de puits enguirlandé de campanules. Georgie, savez-vous, demain, je veux en faire un tableau.

SIMPSON

Faites cela, ma chère, c'est une magnifique idée.

CLODDS

Et les gens du pays, comment les trouvez-vous ?

MRS. SIMPSON

Oh ! ils sont si gentils !

LEWIS-BROWN

Vos hôtes vous ont bien accueillis ?

MRS. SIMPSON

Admirablement.

MILES

Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

MRS. SIMPSON

Oh ! ils n'ont rien dit ; ils ne sont pas très causeurs. Mais ils se sont retirés dès que nous sommes arrivés, pour ne pas nous gêner. Ils sont très convenables.

MILES

Et dans la rue, avez-vous rencontré quelqu'un ?

MRS. SIMPSON

Oui. Ils ont l'air, tous, de si bonnes gens ; ils semblent contents de nous voir.

MILES

Vraiment ?

LEWIS-BROWN

Vous leur avez parlé ?

MRS. SIMPSON

Non. — C'est-à-dire, j'ai voulu parler à une jeune femme, qui était sur sa porte. Elle avait des yeux comme des fleurs. Je lui ai demandé si elle permettait que je fisse son portrait. Mais elle ne m'a pas comprise. Elle est rentrée, et elle a fermé la porte. Ils sont un peu sauvages. Je les aime beaucoup.

LAWRENCE

Et miss Simpson, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de la voir ?

MRS. SIMPSON

Oh! à peine arrivée, elle est allée à l'hôpital. Elle aime tant à soigner ces pauvres gens ! C'est sa passion. Je crois qu'elle voudrait que nous fussions tous malades, afin de nous soigner.

En parlant, elle sert le thé, aidée par Lawrence.

RICHARD CARNBY

Peuh ! quelle idée de soigner les blessés !

MRS. SIMPSON

Fi, quelle horreur dites-vous là !

GRAHAM

Ma foi, si vous parlez des blessés ennemis, vous n'avez pas grand tort. C'est là de ces gentillesses, qui éternisent la guerre. A peine l'ennemi à terre, on n'a plus qu'un souci : le guérir, pour qu'il recommence. Je comprends qu'on épargne un adversaire blessé ; mais il est ridicule de le traiter comme un frère. Le meilleur des ressources de l'armée est absorbé par eux. Ils ont le meilleur lait, de bons lits, des abris confortables, et les caresses des dames par dessus le marché. C'est se moquer du monde.

RICHARD CARNBY

Autrefois, on était logique : on exterminait tout. Vous protestez ? Faites-vous la guerre, ou non ? J'admets les Doukhobors, les Quakers, les ennemis de toute guerre. Ils sont fous, mais logiques. Mais quand on croit à la guerre, pourquoi se dérober à ses conséquences ? Vous imaginez-vous que vous allez battre un peuple, lui enlever sa patrie, et qu'il sera ensuite votre ami ? Il ne songera plus qu'à se venger. La seule conquête durable est celle où une race se substitue entièrement à une autre, l'efface de la terre. Point de blessés ! — Et soyons francs : nous perdons trop de temps et d'argent à soigner nos propres malades. Nous nous empêtrons d'hôpitaux et d'ambulances. On brise l'élan de la guerre ; et ce n'est même pas un service que vous rendez à ces malheureux : un homme estropié n'est plus un homme ; mieux vaudrait pour lui être mort.

MRS. SIMPSON

Ah ! quel vilain paradoxeur vous faites toujours ! Tenez, buvez, pour vous empêcher de parler.

La porte s'est entr'ouverte. Le petit David a paru sur le seuil, le doigt dans la bouche, regardant la société. Seul Clifford, assis à part des autres, et indifférent à la conversation, l'a remarqué ; il lui fait signe, l'appelle, l'attire en lui montrant un morceau de sucre. Le petit, hésitant, vient lentement, sans perdre son air sauvage, ni sortir son doigt de sa bouche. Clifford le prend entre ses jambes, lui donne du sucre, le caresse, le regarde.

LEWIS-BROWN

Eh! voyez donc, mrs. Simpson.

MRS. SIMPSON

Ah! l'amour, qu'il est joli! quels beaux cheveux! Donnez-le moi.

Tous s'empressent autour de l'enfant, qui se débat.

DAVID

Non! — pas vous!

SIMPSON, à Clifford

Vous êtes son favori.

MILES

Parbleu! il lui donne des bonbons.

LEWIS-BROWN

Ah! l'intrigant!

MRS. SIMPSON

Tenez, mon petit ange.

Ils bourrent l'enfant de gâteaux.

SIMPSON

Comment vous appelez-vous?

DAVID

David.

MRS. SIMPSON

Ah! c'est un beau nom, un beau nom. Savez-vous qui était David ? L'enfant fait signe que oui. Oui ? — C'est bien, vous êtes un joli enfant. — Dites un peu qui était David. Non ? vous ne voulez pas ? — Je pense que vous ne savez pas qui était David.

DAVID

Si, je sais.

MRS. SIMPSON

Récitez alors.

DAVID

« ... David dit au Philistin : Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier ; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des troupes d'Israël, auxquelles tu as insulté aujourd'hui. Le Seigneur te livrera entre mes mains, je te tuerai, et je te couperai la tête, et je donnerai aujourd'hui les corps morts des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu dans Israël. »

L'enfant récite d'un ton ânonnant et convaincu, avec des yeux méchants ; et à la fin, il frappe du poing. Le silence s'est fait. Clifford a desserré les genoux, et l'a laissé partir. Les autres froncent le sourcil. Seule, Mrs. Simpson, toujours béate, crie : « Bravo ! » et applaudit ; mais elle s'aperçoit du silence des autres, se tait, comprend vaguement, mais ne veut pas comprendre.

CLIFFORD

Va-t-en !

L'enfant s'en va à reculons, puis se sauve.

GRAHAM

Vermine !

MRS. SIMPSON

Il est charmant, ce petit. Elle ne trouve pas d'écho. Détournant la conversation. Oh ! je me réjouis d'être venue ici. Nous allons faire tant de bien !

SIMPSON

Nous en faisons déjà.

MRS. SIMPSON

Nous avons tant de choses à leur apprendre !

LAWRENCE

Ce n'est pas le choix qui manque. Ils sont ignorants en diable.

MRS. SIMPSON

Tant mieux. C'est délicieux d'apporter à de pauvres peuples arriérés la culture, la morale, la parole de Dieu.

MILES

Oh ! je crois que pour la Bible, ils la savent assez bien.

MRS. SIMPSON

Oui, mais ils ne la comprennent pas.

LEWIS-BROWN

Nous la leur expliquerons.

MRS. SIMPSON

Nous leur apprendrons à regarder tous les hommes comme des frères. N'est-ce pas indigne de voir comme ils traitent les pauvres nègres? Les officiers semblent faire des réserves sur la justesse de cette critique. N'êtes-vous pas de mon avis? Sir Lewis...

LEWIS-BROWN

Sans doute, sans doute. C'est pour cela que nous sommes venus.

CARNBY

Apprenez-leur d'abord la propreté; ils en ont bien besoin.

MILES

Nous surtout.

SIMPSON

Et le confort.

MRS. SIMPSON

Et la beauté! — Nous ferons des écoles. Nous répandrons partout à flots la lumière. Oh! je suis enivrée de tout le bien que nous allons faire. —

Comme on est heureux de se sentir au service d'une grande cause ! N'est-ce pas ? comme on sent que « l'Angleterre est l'Israël moderne, chargée d'une mission spéciale par le Seigneur ! » (1)

LEWIS-BROWN

Il est vrai que « nulle nation n'a autant d'occasions d'enseigner la vérité aux autres pays ». (2)

SIMPSON

Ils sont souvent bien ingrats pour nous.

CLODDS

On se heurte à leur fanatisme stupide.

MRS. SIMPSON

N'importe. Il faut faire son devoir. Nous avons avec nous la conscience du Christ.

LEWIS-BROWN, se levant, son verre de liqueur à la main

A sa victoire !

CARNBY

A la nôtre !

Ils lèvent leurs verres.

MRS. SIMPSON

Oh ! voyez ! un piano ! — Lawrence, vous qui

---

(1) Discours du docteur Watson, du culte évangélique écossais.
(2) Discours de l'archevêque de Canterbury.

jouez d'une façon si ravissante, faites-nous entendre quelque chose, voulez-vous, pour célébrer cette grande journée ?

LAWRENCE

Avec plaisir. Mais vous chanterez.

MRS. SIMPSON

Oh ! non, pas aujourd'hui. Je suis affreusement enrouée.

Lawrence s'assied au piano, et commence.

MRS. SIMPSON, battant des mains

Du Haendel ! — Oh ! c'est si émouvant ! — Du Haendel ici ! c'est comme... comme la colonne de feu, qui marchait devant le peuple d'Israël, et éclairait sa route dans le désert.

SIMPSON

Au triomphe de la lumière !

LEWIS-BROWN

A la civilisation !

Au loin, feu de peloton. On fusille le condamné.

MRS. SIMPSON

Qu'est-ce que ce bruit ?

CLIFFORD

C'est l'écho.

LEWIS-BROWN, à Carnby

Ah ! c'est ce...

MRS. SIMPSON

Quoi donc ?

MILES

Rien.

MRS. SIMPSON, offrant le thé

Une autre tasse, maréchal ?

CLIFFORD

Merci.

Il se lève, et va à la fenêtre.

GRAHAM

A la patrie !

LEWIS-BROWN

A l'Empire !

RICHARD CARNBY

A la conquête de la terre !

CLIFFORD, à par

La terre — six pieds de terre.

ACTE II

Aux avant-postes. — Au loin, l'immense plaine sablonneuse, parsemée d'arbustes rabougris, qui se gonfle et se creuse de grandes vagues de terre et de hautes herbes, comme la Campagne romaine. Le lieu de la scène est la crête d'une de ces vagues, d'un *kopje*, formé par l'amoncellement de quartiers de minerai de fer entre lesquels poussent de rares fougères, et des chardons argentés. De là, des sentinelles dominent, au fond, un vallonnement invisible au public, où est le camp des femmes et des prisonniers. — A l'horizon, des collines qui ondulent, comme des dunes. — Un poste de soldats à droite. Owen et le jeune soldat Alan, au premier plan, causent en mangeant leur pain. Des officiers et des reporters viennent, au sommet du *kopje*, regarder avec leurs jumelles. Des soldats poussent une troupe de prisonniers par le sentier qui descend du *kopje* au camp.

SOLDATS, poussant les prisonniers

Allons, dépêchons-nous ! Rien ne peut les faire marcher plus vite, ces stupides bestiaux.

OWEN

Encore des prisonniers. Où les menez-vous, camarades ?

SOLDATS

Au camp de la famine, naturellement.

OWEN

Il est plus que rempli.

SOLDATS

Il se produit chaque jour autant de vides que d'entrées.

ALAN

D'où viennent-ils, ceux-là ?

SOLDATS

Des fermes au nord de la ville. On a échenillé les environs. Ces gredines tenaient l'ennemi au courant de tout ; elles le ravitaillaient. Sans compter qu'on trouvait toujours aux alentours les rails du chemin de fer déboulonnés. Jusqu'à ce crapaud, que j'ai surpris, grimpé sur un poteau du télégraphe, en train de scier un fil. On a brûlé les fermes. Ils se tiendront tranquilles maintenant.

ALAN

C'est ça qu'on voit flamber là-bas ?

UN SOLDAT DU POSTE

Pourquoi ne les fusille-t-on pas ? Ça serait plus tôt fait.

SOLDATS, poussant les femmes prisonnières

Avance !

UNE FEMME, tenant un enfant, et lui montrant les soldats

Souviens-toi !

UN ENFANT DE DIX ANS

Un fusil, et je vous abattrai !

ALAN, pris d'un brusque sursaut de compassion, s'avance vers une femme, et lui met dans la main le pain qu'il mangeait.

S'il vous plaît, voulez-vous prendre, madame.

LA FEMME, jetant haineusement par terre le morceau de pain

Je ne veux pas de ton pain !

UN SOLDAT, à Alan

Es-tu fou ? Donner ton pain à ces gueuses !

OWEN

Ce n'est pas défendu. S'il n'a pas faim ?

LE SOLDAT

S'il n'a pas d'appétit, qu'il me le donne, je le mangerai. Faut être imbécile pour donner son pain à l'ennemi, au lieu de penser aux camarades. On se serre assez le ventre déjà. La moitié de la mangeaille s'en va aux prisonniers. Bon Dieu ! si c'était moi, je me chargerais de les nourrir !

ALAN, à Owen

J'ai pensé, en la voyant, à ma pauvre vieille

maman. Elle n'a peut-être pas non plus de quoi manger, aujourd'hui.

OWEN

Comme elles sont enragées contre nous !

ALAN

Je ne lui faisais pourtant pas de mal.

LE SOLDAT, qui a ramassé le pain

Tu ne le manges pas ?

ALAN

Non.

LE SOLDAT

Merci.

Il l'essuie et le mange voracement.

Lawrence et Clodds sont venus regarder, du sommet du *kopje*.

LAWRENCE

Ils sont hors d'eux. Tout le pays est soulevé, depuis les proclamations.

CLODDS, montrant le camp, en bas

Ils s'apaiseront là-dedans.

LAWRENCE

Quel silence ! que font-ils ?

CLODDS

Ils prient, ils dorment, ils meurent.

LAWRENCE

Ils meurent beaucoup ?

CLODDS

Demandez au médecin.

MILES, arrivant

Hum ! — La nourriture est insuffisante, l'hygiène déplorable, les abris rudimentaires ; la pluie glacée ruisselle, et s'amasse dans ce creux. Comment ne serait-ce pas un nid d'épidémies ?

LAWRENCE

N'avait-on pas pensé à tout cela ?

MILES

Ce devait être provisoire. Les prisonniers ne devaient rester ici qu'un jour ou deux, avant d'être transportés dans une ville plus éloignée du centre des opérations. Mais on nous a fait savoir que les prisons et que les hôpitaux regorgent. Puis, les routes ne sont pas sûres ; elles sont battues par la cavalerie ennemie. Il faut attendre.

LAWRENCE

On pouvait les laisser quelques jours encore dans leurs maisons.

CLODDS

Dès qu'on a le dos tourné, ils communiquent avec l'ennemi.

LAWRENCE

Je sais ; mais en les surveillant?

CLODDS

Il faudrait surveiller tout le pays. Avec les distances qui séparent leurs fermes, l'armée serait dispersée sur un secteur de plusieurs lieues. L'ennemi aurait beau jeu pour nous surprendre.

LAWRENCE

C'est juste.

MILES

Je fais de mon mieux. Je viens d'y passer mon après-midi. On les nourrit comme on peut, et on les soigne, comme si c'étaient les nôtres. — Seulement on manque de tout.

SIMPSON, arrivant

Laissez donc. Ils sont beaucoup mieux que chez eux. (1) Savez-vous bien, Lawrence, que chacun de ces drôles nous coûte 10 shillings par semaine? En six mois, nous avons dépensé 480.000 livres pour

---

(1) Miss Phelpes, infirmière. Réponse à miss Hobhouse (*Times*, 27 septembre 1901.)

40.000 femmes et enfants, répartis entre les divers camps, pourvus de tout : nourriture, logement, vêtements, couvertures, médecins. Jusqu'à des écoles ! Mrs. Simpson a déjà commencé, ce matin, à leur faire un cours d'anglais. — Et ils se plaignent ! — Ce sont de misérables menteurs. Nous nous épuisons à leur venir en aide. Nous dépensons plus pour les femmes et les enfants de nos ennemis, que pour les bons loyalistes Anglais. Ces drôles se gobergent à nos dépens.

CLODDS

Le fait est que l'Angleterre est le premier peuple qui ait nourri les femmes et les enfants de ses ennemis. On n'a jamais vu cela dans l'histoire.

SIMPSON

« Nous sommes trop modérés. Tout le monde nous trouve trop modérés. Notre bonté nous rend ridicules. » (1)

LAWRENCE

Vous avez raison. Pourtant, c'est par centaines qu'ils meurent.

SIMPSON

Oh ! vous exagérez !... — D'ailleurs la mortalité a toujours été très forte chez eux. Ils sont si sales !

(1) Chamberlain. Discours du 24 août 1899.

Les mendiants de nos bouges européens sont des gentlemen auprès d'eux. Les enfants pourrissent dans l'ordure. Il faudrait les baigner de force comme des chiens.

MILES

L'hygiène à coups de canon.

CLODDS

C'est la guerre après tout. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à faire la paix : nous ne demandons pas mieux. C'est le moyen d'en finir.

MILES, voyant venir Carnby

A moins de recourir au principe de notre ami Carnby : l'extermination en masse.

RICHARD CARNBY, arrivant avec un autre reporter

Assurément ; c'est très biblique : tuer les hommes, violer les femmes.

MILES

Ma foi, pour une prochaine guerre, on pourra organiser un régiment de poètes. Il n'y a plus qu'eux aujourd'hui pour renouveler les exploits d'Attila.

RICHARD CARNBY

Je viens de passer deux heures dans le camp. On dirait l'Enfer de Dante. Voyez donc. Avec Flag, nous avons pris quelques instantanés.

MILES

Vous envoyez cela à votre journal ?

FLAG

Je crois bien ! c'est une fortune. Regardant et comparant les clichés. Celui-là est superbe.

LAWRENCE, dégoûté

Allons-nous-en, Clodds. Je ne sais comment ils font pour trouver du plaisir à ces ordures. Ils me font l'effet de corbeaux qui se posent sur les charognes.

CLODDS

Ce petit chauve rachitique, voûté, myope, névrosé, qui parle de viols et de massacres !

LAWRENCE

Ce serait monstrueux, si ce n'était ridicule.

CLODDS

Dites, Lawrence, pour se secouer, si l'on faisait un temps de galop à travers le veld?

LAWRENCE

Défendu.

CLODDS

Je sais bien. N'importe. Savez-vous, nous devons organiser un *rallie-paper*.

LAWRENCE

Nos chevaux ne tiennent plus sur leurs jambes.

CLODDS

Bah ! Voulez-vous parier...?

LAWRENCE

Bon. Arrangeons cela avec ces dames.

CLODDS

A propos. Vous savez que le pauvre Parker ne se remettra pas de sa blessure.

LAWRENCE

Vous l'avez vu ?

CLODDS

Non, je n'ai pas le temps. Mais Miles m'a dit qu'il était perdu.

LAWRENCE

Qui sera nommé à sa place ?

CLODDS

Je ne sais. — Ah ! si l'on pouvait se battre enfin !

SIMPSON, mystérieusement

Patience, jeunes gens. Vous serez bientôt satisfaits.

CLODDS

Du nouveau, colonel ?

SIMPSON, de même

Le maréchal leur prépare un plat de sa façon, un bon petit traquenard.

LAWRENCE

Peut-on savoir ?

SIMPSON

Vous verrez, vous verrez.

CLODDS

Voilà une bonne nouvelle !

Ils se serrent la main tous trois.

Cris au dehors.

LAWRENCE, regardant le camp

Voyez donc, Clodds. Tous ces morts qui revivent, ces fantômes qui se dressent. Que regardent-ils ?

CLODDS, venu près de Lawrence, et regardant

C'est le maréchal qui vient. Il traverse le camp.

Tempête de voix au dehors.

VOIX DU CAMP

Hérode ! Hérode !...

LAWRENCE

Ils l'invectivent.

SIMPSON, mécontent

Il n'aurait pas dû se montrer là.

CLODDS

Il marche à petits pas au milieu des mains menaçantes, et des hurlements.

LAWRENCE

Il est inaccessible à la pitié.

SIMPSON, mécontent

Ce n'est pas convenable. Ce n'était pas là sa place.

MILES

Elles vont le déchirer.

RICHARD CARNBY

Ah! la gueuse! avez-vous vu? Elle lui a jeté de la boue!

SOLDATS

Gredine!

Un des soldats met son fusil en joue.

RICHARD CARNBY

Tire donc!

Au milieu des vociférations, Clifford paraît au fond de la scène, montant la pente du *kopje*. Il relève de sa canne le bout du fusil braqué. Impassible, il s'essuie la figure et les bras maculés de boue. Les soldats présentent les armes. Il salue.

CLIFFORD, allant à Miles

Vous avez visité le camp, docteur. Qu'y a-t-il à faire ?

MILES

Il y aurait trop à faire.

CLIFFORD

Le plus pressé.

MILES

Tout est pressé.

CLIFFORD, à Lawrence

Faites creuser des rigoles pour canaliser l'eau qui entre sous les tentes. Vous réquisitionnerez tous les bras valides parmi les prisonniers.

SIMPSON

Jamais ils ne consentiront à travailler, même pour leur bien. Ils mettent leur point d'honneur à souffrir.

CLIFFORD

En ce cas, vous prendrez une équipe de soldats. Vous entendez. Signes de mécontentement parmi les soldats. Quant aux rations, elles sont insuffisantes ; je vous ai déjà dit d'acheter de mon argent tout ce que vous pourrez trouver.

SOLDATS, *mécontents*

Tout pour eux.

MILES

Le pire est l'entassement de cette multitude.

CLIFFORD

Toujours l'application absurdement outrée des ordres que je donne. — Qui a fait amener ce nouveau convoi de femmes et d'enfants?

SIMPSON

Le général Graham.

CLIFFORD, *fait un geste de colère, qu'il réprime*

J'ai dit de n'enfermer que ceux qui ont ouvertement agi contre nous.

SIMPSON

Tous nous sont hostiles. Ils ne se cachent même plus. Ils s'ingénient à nous provoquer, depuis la proclamation.

CLIFFORD

Oui, ils se sacrifient tous à me rendre odieux. Les misérables! Je l'avais prévu. — Soit. Que m'importe? *Une nouvelle troupe de prisonniers passe sur la scène.* D'autres encore. *Il hausse les épaules, et regarde les prisonniers qui le dévisagent insolemment.* Ceux-ci ne sont

pas du pays. *A un jeune homme, très brun, à la figure fine, imberbe, aux yeux intelligents et ardents.* Qui êtes-vous ?

LE PRISONNIER

Italien. De la légion de Ricciotti.

CLIFFORD

Que venez-vous faire ici ? Que ne restez-vous chez vous ?

LE PRISONNIER, *impertinent*

Et vous ?

CLIFFORD

De quoi vous mêlez-vous ? L'Italie n'est pas ennemie de l'Angleterre.

LE PRISONNIER

Tout ce qui est injuste est mon ennemi.

CLIFFORD

Vous avez assez à faire chez vous.

LE PRISONNIER

J'ai combattu aussi chez moi. Proscrit par mon pays, je le sers en défendant pour lui les opprimés. Ma patrie est partout où la liberté est violée.

CLIFFORD

D'où êtes-vous ?

LE PRISONNIER

Sicilien. De Caltanisetta.

CLIFFORD

Je connais votre pays. — J'étais là, il y a bien des années, avec votre Garibaldi.

LE PRISONNIER

Vous? — Vous étiez des nôtres? — Et maintenant!...

CLIFFORD

Les temps sont passés. C'était une folie d'espérance en la régénération du monde. Le monde ne change pas et ne changera jamais. Vous retardez d'un demi-siècle. Maintenant les nations se disputent l'univers. Malheur à qui désarme, et qui cède un instant au sentimentalisme !

LE PRISONNIER

Que me font vos nations ! Je suis citoyen du monde. Guerre à votre Europe sanglante et caduque ! Et mort à la civilisation, plutôt que d'en supporter les crimes !

CLIFFORD

On n'arrête pas une si lourde machine en se jetant sous les roues.

LE PRISONNIER

Qu'elle m'écrase! Mais on ne me verra pas, renégat comme vous, porter un jour les armes contre ma foi.

CLIFFORD

Parlez plus posément. Vous êtes un enfant. La tâche vous est facile. Vous n'avez aucun lien, vous ne reconnaissez aucune loi. Vous ne vous embarrassez pas de savoir les conséquences de vos actes, ni si vos équipées sont de quelque utilité à la cause que vous servez. J'ai été comme vous jadis. Vous serez un jour comme moi.

LE PRISONNIER

Jamais!

CLIFFORD

Le temps égalise tout. Le temps plie, use, efface tout. — Donnez-moi votre parole que vous ne vous échapperez pas. Vous êtes libre.

LE PRISONNIER

Je vous donne ma parole que je chercherai tous les moyens de m'échapper.

CLIFFORD

Vous serez donc conduit au Cap, où l'on disposera de vous. Il le salue.

On emmène le prisonnier.

SIMPSON

Qu'est-ce que ces étrangers viennent faire en Afrique ? C'est incroyable, cette manie de se mêler des affaires des autres !

CLIFFORD, à Miles

Il est heureux. J'ai été ainsi, Miles. Peu m'importait d'être d'accord avec l'intérêt du pays, ou avec la raison. Je n'écoutais que mon instinct. Il est bien facile d'obéir à son cœur. Mais le difficile, c'est d'agir sans aucune passion. Comment haïr sans jeunesse ? Et comment combattre sans haine ?

MILES

C'est un métier.

CLIFFORD

Il faut être né bureaucrate.

Debora et son enfant se présentent devant le maréchal.

CLIFFORD

Que venez-vous faire ici, madame ?

DEBORA

Je viens demander ma place parmi mon peuple ; je demande à être enfermée dans le camp, avec les autres.

CLIFFORD

Je n'ai aucune raison d'accéder à votre désir.

DEBORA

J'ai droit à être traitée comme les autres.

CLIFFORD

A Dieu ne plaise! Je suis votre hôte. Je vous protégerai, autant qu'il me sera possible, des injures de la guerre.

DEBORA

Je ne veux pas de privilège. C'est un déshonneur d'être à l'abri, quand les autres souffrent.

CLIFFORD

Ce serait un déshonneur pour moi, de consentir à votre requête. Vous ne savez pas ce que vous demandez. Ètes-vous désireuse d'exposer la vie de votre enfant?

DEBORA

Vous avouez donc que vous avez envoyé ces innocents à une mort certaine?

CLIFFORD

Je n'ai pas à vous expliquer ma conduite. Faveur ou défaveur, je veux, cela suffit. La volonté du vainqueur est la loi du vaincu.

DEBORA

Que cette loi d'airain se retourne un jour contre vous!

CLIFFORD

Nous sommes toujours prêts à subir les vicissitudes de la fortune. Puisque vous ne pouvez changer le destin, résignez-vous.

DEBORA

Jamais nous ne supporterons l'odieuse force qui détruit nos droits.

CLIFFORD

N'avez-vous jamais abusé vous-mêmes de la force? Cette terre est-elle à vous? Quand vous y êtes venus, n'appartenait-elle pas à d'autres? Avez-vous été plus respectueux des droits de ses possesseurs?

DEBORA

Quels possesseurs?

CLIFFORD

Ces nègres, que vous avez asservis ou écrasés.

DEBORA

Et que me font ces esclaves? Quel rapport entre eux et nous?

CLIFFORD

Ce sont aussi des hommes.

DEBORA, haussant les épaules

Quelle sottise!

CLIFFORD

Ils ont souffert aussi.

DEBORA

Il ne s'agit pas de ce que souffrent les autres. Il s'agit de ce que nous souffrons.

CLIFFORD

Tout vient de Dieu. Inclinez-vous.

DEBORA

C'est en Dieu que j'espère, c'est lui qui nous vengera.

CLIFFORD

C'est lui qui vous a frappés.

DEBORA

Jamais! Dieu est avec nous.

CLIFFORD

Il est avec nous aussi. Son nom est inscrit sur nos drapeaux.

DEBORA

Ce n'est pas notre Dieu. Le vôtre n'est pas Dieu. Dieu est persécuté par vous. Mais il sera le plus fort, il vous écrasera sous lui, comme les pailles sous la roue d'un chariot.

CLIFFORD

Et si votre foi se trompe? Si Dieu vous a abandonnés?

DEBORA

Cela ne se peut. Il n'y aurait pas de Dieu.

CLIFFORD

Qui sait?

DEBORA

Alors, il resterait nous. Bombardez nos villes, ravagez notre terre, exterminez, si vous pouvez, tous les mâles de notre race, violez les femmes et les filles. Leurs enfants, vos enfants exécuteront contre vous la vengeance. (1)

CLIFFORD

Madame, ne mêlez pas, de grâce, à notre haine ces êtres innocents. Gardez leurs cœurs à l'abri de nos maux : ils ne les connaîtront que trop tôt.

Il se baisse vers l'enfant, qui, familiarisé avec lui, le regarde, et joue avec la dragonne de son sabre.

---

(1) « Vous pouvez bombarder nos villes et détruire nos villages, massacrer les jeunes gens, les vieillards et les enfants. Vous pacifierez l'Afrique comme il y a trois siècles Cromwell a pacifié l'Irlande. Ce sera le silence, mais ce ne sera pas la paix. Exterminez, si vous le pouvez, toute la population mâle. Pourvu qu'il reste cinq mille femmes africaines enceintes, elles reconstitueront un peuple semblable à celui que vous croirez avoir détruit. » — OLIVE SCHREINER.

DEBORA

Ne le touchez pas. Vous avez tué son père.

CLIFFORD

Ne soyez pas si dure : c'est un malheureux qui embrasse un malheureux.

Il s'est assis sur un talus, et prend l'enfant sur ses genoux. La conversation a lieu à l'écart des autres.

DEBORA, après un silence, d'une voix plus basse

De quoi votre enfant est-il mort ?

CLIFFORD

De la diphtérie.

DEBORA

Votre femme aussi ? Clifford fait signe que oui. Elle est morte avant lui ?

CLIFFORD

Elle a vécu après.

DEBORA

Pauvre femme ! Clifford embrasse l'enfant. Monsieur, vous avez connu la souffrance ; comment pouvez-vous avoir la cruauté de la causer autour de vous ?

CLIFFORD

Nous ne faisons pas ce que nous voulons. On nous attribue nos actions, parce que nous sommes

les chefs. Plus haut nous sommes dans le commandement, plus nous devons servir.

DEBORA

Je n'admets point ces tristes excuses. Chacun est responsable de ce qu'il fait. Vous l'avez dit vous-même. J'aime mieux vous haïr que vous mépriser.

CLIFFORD

J'accepte la responsabilité de mes actes; mais l'ordre ne vient pas de moi, il vient de la patrie. Je suis soldat, j'obéis.

DEBORA

Avez-vous renoncé à vos droits d'homme, en devenant soldat? On me l'avait dit : telles sont vos armées. La volonté du chef, voilà leur seule loi. Qu'il lui plaise de faire massacrer leurs frères, les soldats d'Europe n'hésitent point, dit-on. Et c'est vous qui prétendez nous apporter la civilisation? Nous sommes plus libres que vous. Nous ne reconnaissons qu'un maître : notre conscience.

CLIFFORD

Le monde est moins simple que vous ne croyez. Votre vue est bornée à ces espaces déserts, où l'individu règne, sans que rien contrôle son action, que Dieu. Vous ne connaissez pas ces fourmilières

humaines, ces grands États d'Europe, où l'homme disparaît au milieu des hommes. Au dessus des lois de l'individu, il y a les lois de la nation ; et c'est en vain qu'il tenterait de résister. Il serait broyé, et d'autres assumeraient sa tâche. Si je n'étais point là, un autre aurait ma place, et en userait peut-être plus impitoyablement que moi.

DEBORA

On autorise toutes les lâchetés, sous ce prétexte qu'on empêche un peu de mal, qu'on fait un peu de bien. Cette médiocre bonté est le pire des vices ; car elle corrompt les faibles. Tout ou rien ! Ennemis ou amis ! Il y a des degrés dans le crime ; mais le moindre est le crime.

CLIFFORD

Adieu, madame.

Il la congédie froidement.

DEBORA

Non, ce n'est pas possible. Vous valez mieux que vos actes. Vous vous forcez à être dur. Au nom de Dieu ! vous n'accomplirez pas cette tâche abominable, vous ne détruirez pas un peuple juste. Songez qu'il dépend de vous de réduire au silence les dernières voix qui crient pour la justice, de tuer la dernière armée libre.

CLIFFORD

Pensez-vous que ce soit moi qui anime ces masses en mouvement? Je les dirige, mais elles m'entraînent. Quand j'aurais la déraison de penser comme vous, il n'y aurait qu'un soldat de changé dans mon armée.

DEBORA

Au moins, si vous ne pouvéz empêcher ce crime, ne l'exécutez pas, vous!

CLIFFORD

Assez, madame, nous ne pouvons nous comprendre.

DEBORA

Si, vous comprenez, vous comprenez... Elle lui prend la main. Ils se regardent en silence. Au nom de vos morts!

Clifford se détourne sans parler.

DEBORA, saisissant son enfant, et approchant sa figure de celle de Clifford

Regarde-le, regarde l'assassin des tiens! Regarde-le bien, afin de te souvenir de lui, quand tu seras mort, et de crier contre lui et contre son enfant auprès du Seigneur, avec les milliers d'innocents exterminés comme toi!

CLIFFORD, à Clodds

Reconduisez-les.

DEBORA

Laissez-moi aller avec mes frères.

Clifford, assis, muet, fait signe à Clodds.

DEBORA

Prenez garde : il vaudrait mieux pour vous que je fusse prisonnière dans ce camp. Enfermez-moi !

Clifford regarde d'un autre côté. Des soldats s'approchent de Debora.

DEBORA

A la volonté de Dieu !

On l'emmène avec l'enfant.

Un silence.

LEWIS-BROWN, arrivant tout affairé

Où est le maréchal ? Il faut que je lui parle. — Ah !... Il voit Clifford et va à lui. Maréchal...

CLIFFORD, se levant brusquement et regardant Lewis-Brown avec une froide colère

Ah ! vous voilà, vous ! Qu'est-ce que vous voulez ?

LEWIS-BROWN, sans prendre garde au ton de Clifford

Maréchal, il y a urgence. L'eau envahit les puits. Guld-Fontein est menacé. Il me faut une centaine d'hommes pour combattre l'inondation. Veuillez donner des ordres.

CLIFFORD, les lèvres serrées

Je ne donnerai aucun ordre.

LEWIS-BROWN, stupéfait

Je pense que vous ne m'avez pas bien compris...

CLIFFORD

Je pense que vous, vous m'avez compris. Je ne donnerai aucun ordre.

LEWIS-BROWN, consterné

Mais pourquoi ?

CLIFFORD

Parce que mes soldats sont harassés, et que je réserve leurs forces pour d'autres tâches.

LEWIS-BROWN, irrité

Maréchal !... Je vois que je me suis mal expliqué. Je ne demande pas, j'exige.

CLIFFORD, éclatant

Vous exigez !... Êtes-vous le maître ? Est-ce à vous que l'armée obéit ? Ah ! ça, croyez-vous que c'est pour l'amour de vous et de votre or que mes soldats se font tuer, que je compromets mon honneur, — je ne parle pas de ma vie. C'est bien assez que le monde le croie. C'est bien assez que vous ayez engagé le pays dans cette guerre néfaste, en l'abu-

sant par vos mensonges, que vous ayez volontairement confondu la patrie avec vos spéculations, que vous ayez sciemment envoyé à la mort des milliers d'êtres, en ordonnant des victoires à date fixe. C'est bien assez que vous deviez exploiter la terre engraissée de notre sang. Que la terre et l'or vous appartiennent : notre sang ne vous appartient pas. Nous mourons pour effacer la tache imprimée à l'honneur de la nation par la clique des spéculateurs de Bourse.

LEWIS-BROWN

Maréchal... ces paroles... je ne tolérerai pas...

CLIFFORD

Vous tolérerez. Ce qui est dit, est dit.

LEWIS-BROWN

Mais c'est la ruine !... Considérez, je vous prie,... froidement,... ne vous fâchez pas... Les mines inondées... Si l'on n'agit de suite, il faudra une année avant de pouvoir reprendre les travaux... Comment voulez-vous que je fasse ?

CLIFFORD

Que m'importe ?

LEWIS-BROWN

Cela n'est pas admissible ! Vous oubliez que les intérêts de la Compagnie que je représente ne

sont pas distincts de ceux du gouvernement... L'or aussi est une partie de la grandeur du pays... C'est agir en séditieux... Prenez garde. Je me plaindrai...

CLIFFORD

Le télégraphe est là. Écrivez au gouvernement. Répétez mes paroles. Dites que tant que je commanderai ici, j'y commanderai seul, et que la première fois qu'un général de la Bourse s'avisera de me donner des ordres, je le ferai reconduire sous escorte à la côte; — et s'ils ne sont pas contents, voilà ma démission!

LEWIS-BROWN, atterré

Maréchal...

Les assistants écoutent, stupéfaits. Le docteur fait signe à Lewis-Brown de se taire, et aux autres de s'écarter. — Silence écrasant. — Lewis-Brown, à qui le docteur parle bas, s'éloigne, furieux et troublé.

MILES, s'approche de Clifford, dont la surexcitation tombe tout d'un coup, après le départ de Lewis-Brown

Je vois bien que le mal augmente, mon pauvre ami. Que s'est-il donc passé? Je ne vous ai jamais vu ainsi. Vous, si maître de vous! Il y a bien des années que nous vivons ensemble; et nous avons passé par des moments difficiles. En Inde, en Afghanistan, en Égypte, nous avons eu de mauvais jours. Rien n'atteignait pourtant votre impassibilité. Et c'est ce malheureux Lewis, qui a le privilège de

vous mettre hors de vous ! Que vous a fait cet imbécile ? Prenez garde, mon ami.

CLIFFORD

Oui, je le sens, c'est ridicule. On ne devrait pas faire à ces canailles l'honneur de s'émouvoir de leurs paroles. Mais j'étouffais ; je ne peux plus me contraindre. En voilà assez, Miles, en voilà assez.

MILES

Qu'y a-t-il de nouveau ? Rien n'est changé. Tout est aujourd'hui ce qu'il était hier.

CLIFFORD

Oui, c'est justement cela.

MILES

Voyez-vous, Clifford, le mal vient, pour une bonne part, de la manie que vous avez depuis quelque temps de vouloir vous analyser, analyser tout ce que vous faites, comprendre les gens et les choses. Je vous observais tout à l'heure. Vous allez interroger un prisonnier, une femme, vous discutez avec eux. C'est mauvais pour l'action, mauvais pour la santé de l'esprit. Il ne faut jamais chercher à entrer dans la pensée des autres. Bon pour un littérateur, qui parle toujours et qui ne fait rien, comme ce pauvre Carnby. Mais nous qui avons à travailler, à quoi cela nous sert-il ? Nous perdons

notre temps ; et quand on n'a pas déjà la tête trop solide, comme vous en ce moment, — vous me pardonnez, Clifford ? — c'est dangereux. Est-ce qu'il y a du bon sens à chercher les raisons d'agir de son adversaire ? Parbleu ! on sait bien que tout a des raisons. Si l'on voulait en tenir compte, on finirait par ne plus pouvoir remuer le bout du doigt. Je ne connais qu'un remède pour vous : ne pas penser.

CLIFFORD

Ne pas penser, cela vous est aisé à dire ! — Mais non, mon cher, vous vous trompez ; ce ne sont pas leurs raisons qui me troublent. Toutes les raisons se valent, les nôtres et les leurs : elles ne valent pas cher. C'est *autre chose* que je ne puis supporter. Le reste, vous l'avez vu, je puis passer par dessus, — si déplaisant qu'il soit de faire une guerre à laquelle on ne croit pas. Mais *cela*, c'est trop.

MILES

Qu'y a-t-il donc, mon ami ?

CLIFFORD

Rien. C'est quelque chose qui s'est passé tout à l'heure.

MILES

Tout à l'heure ? — Est-ce que ce serait ?... — Voyons, — j'en avais eu le soupçon l'autre jour ; je

ne pensais pourtant pas... Est-ce que cette femme vous aurait tourné la tête?

CLIFFORD

Quelle femme?

MILES

Belle question. Celle qui était là.

CLIFFORD, après avoir cherché un instant

Vous êtes stupide, Miles. — Non, non, c'est fini de tout cela. A Dieu ne plaise que j'oublie ma pauvre Maud, endormie dans cette terre! Fi, comment avez-vous pu croire?

MILES

Peuh! ni la mort, ni la piété, ni aucune raison n'ont jamais fait obstacle à ce genre de folie. Qu'y a-t-il d'impossible? Elle a bien un sentiment pour vous, elle.

CLIFFORD

Vous êtes fou. Elle dont j'ai fait mourir le mari, elle qui m'invective de ses menaces haineuses!

MILES

Oui, oui, ce sont leurs façons. Les paroles d'une femme ne veulent rien dire. Croyez-moi, je m'y connais. Je l'ai bien regardée. Elle met trop de passion à sa haine.

CLIFFORD, sèchement

Tant pis pour elle. Et que m'importe? — Non, j'ai pitié d'elle, voilà tout, j'ai pitié d'elle ; et ce n'est même pas pour elle.

MILES

Pour qui donc?

CLIFFORD

Vous avez vu cet enfant?

MILES

Ce petit qu'elle traîne partout avec elle?

CLIFFORD

Avez-vous remarqué?...

MILES

Remarqué quoi ?

CLIFFORD

En voilà assez ! Je ne puis le supporter.

MILES

Quoi ? cet enfant ? Je ne comprends pas.

CLIFFORD

Tout le reste, voyez-vous, tout le reste, mais pas cela ! — Assez là-dessus. J'ai trop lutté contre moi-même. Je m'arrête enfin.

MILES

C'est-à-dire que vous voulez?...

CLIFFORD

Me démettre du commandement, oui.

MILES

Attendez encore.

CLIFFORD

Attendre, toujours attendre. De jour en jour, je suis entraîné par ce mot. J'ai passé ma vie à remettre au lendemain, pour vivre.

MILES

Nous sommes à la veille du dénouement.

CLIFFORD

Non, je vois mieux que vous combien cette guerre exigera encore de souffrances et de sang. Et quand ce serait la fin, j'en cède l'honneur à d'autres.

MILES

Il faut que vous soyez bien hors de votre état normal, pour ne pas aller jusqu'au bout du chemin, où vous avez accepté d'entrer.

CLIFFORD

Eh bien, oui, je suis malade, Miles, en vérité. Vous le savez bien. Qu'un autre prenne ma place.

Suis-je indispensable à l'armée ? Ne peut-on me suppléer ?

MILES

Assurément. Le successeur est tout désigné : Graham.

CLIFFORD

Lui ou un autre. L'Angleterre ne manque pas de bons officiers.

MILES

En attendant son choix, c'est lui qui achèvera votre œuvre.

CLIFFORD

Qu'il ait donc la triste gloire d'y attacher son nom !

UN AIDE DE CAMP, apportant un message

Maréchal...

CLIFFORD lit. — Triomphant

Je les tiens ! — Simpson ! Lawrence ! — Eh bien, je l'avais parié. Ils s'enferrent d'eux-mêmes.

MILES

Qu'avez-vous encore inventé ?

CLIFFORD, de même

Voyez-vous, il ne sert de rien, quand on veut vaincre, de chercher à imposer ses plans à l'ennemi. Il faut feindre d'entrer dans les siens, lui servir

l'appât dont il use avec vous, et retourner ses propres armes contre lui. Eh! docteur, il est bon parfois, quoi que vous en disiez, d'avoir la manie de chercher à lire dans l'esprit d'autrui.

Il écrit sur son genou des ordres qu'il donne à Lawrence.

GRAHAM, arrivant

L'ennemi vient.

CLIFFORD, très froid

Je sais.

GRAHAM

Il a fait brusquement volte-face, et marche sur la division de Harcourt. Je pensais bien que c'était là le point faible, et qu'il était dangereux de le dégarnir, en lançant la cavalerie à la poursuite des fuyards.

CLIFFORD

C'est bien. Laissez-les faire.

GRAHAM

Harcourt demande des renforts.

CLIFFORD

Qu'il se replie.

GRAHAM

Ils seront maîtres du passage.

CLIFFORD

Qu'ils passent.

GRAHAM

Il faut qu'ils aient des espions partout. Qui a pu les prévenir aussi vite que la route était libre ?

CLIFFORD

Moi.

GRAHAM

Vous ? — Ah ! c'est différent.

CLIFFORD

Ils veulent forcer le passage. A leur aise. Je le veux aussi. — Qu'ils y entrent. Mais ils y resteront.

GRAHAM

Leur retraite...

CLIFFORD

...est coupée. Je savais qu'ils seraient ici cette nuit. La cavalerie de Harcourt, après une feinte poursuite, a l'ordre de se replier derrière eux à marches forcées. Vous-même, Graham, vous allez à l'instant, par Utrecht et Nazareth, vous rabattre sur le passage, où vous vous engagerez à leur suite. Les crêtes des collines sont occupées. Pour nous, nous n'avons qu'à attendre, à l'affût. Le gibier vient de lui-même.

LES OFFICIERS

Hurrah ! — Ils n'en réchapperont pas cette fois.

SIMPSON

Le président, dit-on, est avec eux.

LAWRENCE

C'est le coup de grâce pour ce misérable petit peuple.

CLODDS

Ils ne se rendront jamais.

SIMPSON

C'est l'extermination.

GRAHAM, dépité

Je vois avec plaisir que vous savez, quand il faut, user des grands moyens. — Mes compliments.

CLIFFORD

Au travail !

Il frissonne.

MILES

Vous claquez des dents. Prenez un manteau. La pluie est glacée. Ce maudit pays souffle la fièvre.

GRAHAM

Vous semblez souffrant. Ne craignez-vous pas d'aggraver votre mal ?

CLIFFORD

Je vais bien, monsieur, je vais bien. — Allons!

Ils sortent.

MILES, les suivant

Donner sa démission ? — Serment d'ivrogne ou de chasseur. Qui a bu boira. Qui a tué tuera. On plaint le gibier ; mais il ne s'en porte pas mieux.

Il sort.

Les soldats du poste restent seuls. La nuit vient. Owen et Alan sont assis près d'un feu. — Un silence.

ALAN

Quand cela sera-t-il fini ?

OWEN

Je vois bien qu'on va leur faire encore quelque vilain coup, cette nuit, à ces pauvres diables.

ALAN

Pourvu seulement que ce soit vite fini ! Puisqu'il faut les tuer, qu'on se dépêche.

OWEN

Bien sûr. Quand on tue une bête, il ne faut pas la faire souffrir.

Un silence.

ALAN

Comme le maréchal était irrité !

OWEN

Depuis que nous avons perdu madame et le petit garçon, il est tout changé. Encore, dans la journée, on ne s'en aperçoit pas trop ; il s'occupe, il ne pense pas. Mais le soir, seul, chez lui, il reste absorbé des heures, sans bouger; ou il parle tout seul. Il ne dort pas. Lui qui est si poli et si doux d'habitude, il se met en colère contre moi, pour la moindre chose. Je l'ai écouté l'autre nuit. Il parlait de son petit.

ALAN

Pauvre homme ! Pourquoi le bon Dieu permet-il qu'on ait des enfants, si c'est pour les reprendre tout de suite ?

OWEN

Ah ! c'est toujours bon de les avoir eus à soi, quelques années, ces petits êtres.

ALAN

Cela fait trop de peine après, quand ils s'en vont.

OWEN

On sait bien que tout finit par de la peine. Il faut prendre le monde comme il est.

ALAN

S'il n'y avait que sa peine à soi ! mais on les fait souffrir, eux aussi.

OWEN

Il vaut mieux souffrir et avoir été, — pas vrai ?

ALAN

Peut-être bien. Mais je ne sais pas pourquoi.

OWEN

Moi non plus. Mais je sens ça.

ALAN

Comme tout est difficile à comprendre, tout !

Il montre machinalement le ciel et la plaine.
Un silence.

OWEN

Il ne faut pas laisser éteindre le feu. *Il remue le brasier.* On est trempé par la pluie, tout le jour. Et quand le soleil vient de se coucher, il vous tombe une glace sur les épaules.

ALAN

Regarde là-bas, Owen.

OWEN

Des feux sur les collines. C'est l'ennemi.

ALAN

Des feux comme chez nous. Ils se faisaient signe, de montagne en montagne.

OWEN

Et les cornemuses se répondaient dans la nuit.

ALAN

Et les cloches des vaches, tu te rappelles, Owen ?

OWEN

On croyait les entendre passer autour de soi. Elles sortaient des lacs et des herbes de la prairie.

ALAN

Les lacs ! Les étoiles fourmillaient dedans. C'était comme des poissons.

OWEN

Comme on est loin, Alan ! — Et pourquoi est-on venu ?

ALAN

Pourquoi ?

UN SOUS-OFFICIER, appelant

Alan ! Alan se lève sans répondre.

OWEN

Tu t'en vas ?

ALAN

C'est mon tour de faction.

OWEN

Allons! — Heureusement, voilà la pluie qui a cessé.

ALAN

Je ne sais pas ce que j'ai. Je suis triste.

OWEN

Moi aussi. Cela n'est pas gai.

ALAN

Enfin!...

Il s'éloigne.

OWEN

Aie l'œil ouvert. L'ennemi est loin. Mais on n'est jamais sûr.

Alan rejoint une patrouille qui s'éloigne. D'autres soldats reviennent de faction, et s'approchent du feu. Ils se chauffent, mangent et fument.

SOLDATS

Je suis glacé jusqu'aux os. — Chien de temps!

— Regarde-moi ça. Il montre ses souliers. Des semelles trouées. Plus rien ne tient.

— Et le soir, pour se refaire, voilà ce qu'on a à manger! Juste de quoi ne pas crever!

— Et après, on ira se coucher dans la boue et dans l'eau!

— Malheur! il vaudrait mieux être morts.

— Vous êtes bien délicats. Vous avez été gâtés. Si vous aviez pris l'habitude, comme moi, depuis votre enfance de faire votre lit dans la boue de Londres, vous trouveriez que celle d'ici sent bon. On n'a pas assez à manger? On a tout de même quelque chose. On peut se chauffer; et on n'a à se préoccuper de rien. On n'a à penser à rien. Je ne trouve pas ça si malheureux. Qu'il fasse beau ou mauvais, qu'on fasse ceci ou cela, je m'en fiche. Au bout du compte, on est toujours des héros.

— Jolis héros! Si seulement on se battait! Mais il n'y a pas moyen. Dès qu'on arrive, ils décampent. On va devant, ils passent derrière. On va derrière, ils passent devant. On ne les voit jamais, même quand ils sont là; on se promène tranquillement, on reçoit un coup de fusil; impossible de dire d'où ça vient. Ils filent dans l'herbe comme des serpents. Ce n'est pas des hommes. C'est des fantômes.

— Il paraît qu'on les tient, cette fois.

— Oui, oui, je connais la chanson. Ça fait la vingtième fois.

— C'est peut-être la bonne.

Ebenezzer. — Ah! si c'était!... Ah! les cochons! nous ont-ils fait assez souffrir! Bon Dieu! Si on les tient cette fois, ça fera du bien de se venger, de leur casser les reins, de leur piler la cervelle. Chameaux!

— Peuh! je ne les hais pas tant que ça, moi.

— Oui, je te connais, tu n'en épargneras pas un.

— Bien sûr. Mais c'est sans rancune.

— Oui, comme la cuisinière qui ne hait pas le poulet, mais qui lui tord le cou.

Ebenezzer. — Eh bien, moi, c'est avec rancune, et je ne le cache pas, bon Dieu! — Ne laisse donc pas le feu s'éteindre! — Si je pouvais les faire rôtir tout vivants, leur enfoncer la broche dans le cul!... Canailles, qui osent éterniser la guerre, avec leur diabolique entêtement! — Il faut être fous, fous furieux, pires que des chiens enragés! Résister, résister à l'Angleterre! Gredins!

— Dis donc, c'est pourtant assez naturel, ce qu'ils font là.

Ebenezzer. — Quoi! quoi! c'est naturel?

— Dame! un peuple qu'on attaque!

Ebenezzer. — Ce n'est pas un peuple. Ce sont des rebelles. Pour être un peuple, il faut être nombreux. Mais une poignée, des bandes en guenilles!

— Ils n'ont même pas d'uniforme. Ce n'est pas une armée.

— Ce sont des sauvages anthropophages. Est-ce que tu ne sais pas qu'un jour ce vieux monstre de Paul Krüger a fait mettre une demoiselle toute nue entre deux morceaux de bois, et l'a fait scier vivante, parce qu'elle ne voulait pas lui livrer un secret?

— Allons donc!

— C'est le révérend Alsopp qui l'a dit. (1)

— Ah! le scélérat! si je le tenais!

— Ouat! Il a filé, le drôle, avec tout son magot.

— Moi, ce qui me révolte le plus, c'est leur hypocrisie à tous ces cafards-là, qui tiennent leur Bible d'une main, et leur mauser de l'autre.

— Sapristi!

— Qu'est-ce que tu cherches?

— J'ai perdu mon Nouveau Testament!

— Je te prêterai le mien.

— Non, c'est le mien que je veux.

— Tu n'as qu'à en demander un autre à Mrs. Simpson. Ils en ont des paquets.

— J'irai demain.

— C'est crânement beau, ces histoires.

— Pour ça, c'est bien écrit.

— Moi, ce que j'aime le mieux, c'est la préface de lord Wolseley.

— Et l'Union-Jack qui est gravé dessus. (2)

EBENEZZER, entêté dans son idée. — De quel droit est-ce qu'ils se défendent? C'est indigne. Il faut les tuer avec aussi peu de pitié, que des rats empestés!

---

(1) Rév. John Alsopp. (J.-A. Hobson : *The Psychology of Jingoism)*

(2) Les soldats anglais, partant pour l'Afrique, reçurent chacun un exemplaire du *Nouveau Testament*, décoré de l'*Union-Jack*, et précédé d'une préface de lord Wolseley *(Hobson : ibidem)*

Écoute un peu pourtant, si on venait chez nous aussi...

Ebenezzer. — Je n'écoute rien. Il faut être un damné coquin pour résister aux soldats du Roi. Quand l'Angleterre demande à un pays de se soumettre, il doit être trop honoré qu'on l'ait choisi pour faire partie de l'Empire le plus glorieux du monde.

— Tout de même, il peut ne pas bien comprendre. Il faudrait lui expliquer...

Ebenezzer. — On se tue à leur expliquer. Ils font exprès de ne pas comprendre. Ils sont entêtés comme des bourriques. — Et puis, il ne faut pas tant d'explications. L'Angleterre a droit à l'empire de la terre. Si elle permet à quelques autres nations d'exister, c'est par modération pure. Mais je vois bien qu'il faudra en venir à tout prendre, pour la gloire de Dieu, et parce que les plus forts doivent commander aux plus faibles : c'est la morale.

Un grand silence.

Un soldat, à mi-voix, montrant l'espace autour d'eux. — Comme c'est grand, tout ça!... On est perdu...

Silence.

OWEN, gravement

Les plus forts, camarade?... Qui est le plus fort?...

Il ne faut pas dire ça. On est toujours plus faible pour quelque chose...

Silence. Ils se taisent tous, en regardant le feu.

Au loin, la sentinelle crie : « Qui vive? » deux fois. On entend une poursuite. Puis un double coup de feu. Une voix appelle au secours. Au premier cri, les hommes se sont jetés sur leurs fusils, et courent, sans parler, avec des jurons. Au dehors, une voix crie : « Par là, camarades! » — Ils reviennent, rapportant Alan, blessé.

SOLDATS

Ah! nom de Dieu!

ALAN, faiblement

Il est blessé aussi. Je l'ai vu tomber.

Quelques soldats retournent sur leurs pas, et reviennent avec le jeune prisonnier italien, blessé.

— Il vit encore.

EBENEZZER

Salaud!

Il veut l'assommer d'un coup de crosse.

ALAN

Non!

OWEN

Laisse!...

Il arrête le bras d'Ebenezzer. — On met les deux blessés près du feu.

LE JEUNE ITALIEN, insolent

Un peu de patience, donc. Je m'en vas. Le temps de prendre congé. Je ne file pas à l'anglaise, moi.

— C'est ce petit Italien qui causait avec le maréchal.

— Il voulait s'évader.

Les soldats ne s'occupent que d'Alan.

ALAN, à Owen

Tu vois, tu vois, je le pressentais ! Ah ! mon Dieu !

SOLDATS

Où est-il blessé ?

— Portons-le à l'ambulance.

ALAN

Ah ! ne me remuez pas, au nom du Christ !

UN SOLDAT

On ne peut pas. Il mourrait en route.

OWEN, au soldat qui vient de parler

Tais-toi donc ! pas si fort !

ALAN

Non, pas à l'hôpital ! ne m'abandonnez pas !

OWEN

Oui, tu resteras. Ne t'agite pas. Ce n'est rien.

ALAN

Non, je sens bien que c'est fini.

OWEN

Mais non.

ALAN, pleure. — Après un moment

Et lui ?

L'ITALIEN

Moi aussi. Attends-moi, nous ferons route ensemble.

ALAN

Où est-il blessé ?

L'ITALIEN

Ah ! c'est bien le pire de tout. Au dos. C'est une fatalité. Cette guigne s'acharne à me jouer des tours. Mais celui-là, c'est le plus sale de tous. Pas de chance ! Enfin, c'est fini. — Je m'en moque. Quand le destin nous persécute, il faut rire de lui ; cela le vexe. On a beau être vaincu, on lui est supérieur. Alan gémit. Tu as mal ?

ALAN

Oui. — Et toi ?

L'ITALIEN

Naturellement.

ALAN

Pourquoi est-ce que tu m'as tué ?

L'ITALIEN

Tu es bon, toi. Pourquoi as-tu tiré d'abord ? Je n'ai fait que me défendre. Je voulais me sauver. Est-ce que tu ne pouvais pas me laisser vivre ?

ALAN

Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Il m'ont obligé ! — J'ai froid ! — Owen, où est le pays ? Mets-moi la figure du côté où il est. — Ah ! ce ciel, ces étoiles. je ne reconnais rien. Rien. Ce n'est pas mon ciel. Je suis perdu. Vous allez partir, vous allez me laisser seul, dans cette terre.

L'ITALIEN

Nous nous tiendrons compagnie. Moi aussi, je suis de la vieille Europe. Va, nous ne serons pas les seuls. Des milliers de camarades resteront avec nous. Peut-être bien vous aussi, eh ? Pendant des années encore, nous entendrons sonner sur cette terre le pas de nos frères Européens.

ALAN

Comment vivais-tu là-bas ? as-tu des parents qui t'attendent ?

L'ITALIEN

J'ai une vieille maman, à Caltanisetta ; mais elle ne m'attend pas. J'ai aussi une ribambelle de frères et de sœurs, des petits et des grands ; ça court, Dieu

sait où. Ce n'était pas facile de vivre. La maman nous a dit : « Mes petits, tirez-vous d'affaire, si vous pouvez ; vivez tant que vous pourrez : la vie est une bonne chose, malgré tout. Quand vous ne pourrez plus vivre, tâchez de choisir votre mort ; la mort n'est pas mauvaise non plus, quand on ne peut plus faire autrement. » J'ai fait comme elle a dit. Je ne pouvais vivre heureux, j'ai choisi de mourir de la meilleure façon : je ne suis pas mécontent. Cela fait du bien de mourir en ayant raison.

ALAN

Ah ! pourquoi suis-je venu ? pour quoi faire ? pour quoi faire ?

L'ITALIEN

C'est vrai, ça ; ce n'est pas beau, ce que vous avez fait, camarades, de venir prendre le pays des autres.

LES SOLDATS, prenant part peu à peu à la conversation

Ça n'est pas notre faute. C'est la fatalité.

L'ITALIEN

Des bêtises. Il n'y a pas de fatalité. Il n'y a que nous. Vous êtes des enfants. Vous croyez à un maître ? Il n'y a pas de maître. Il n'y a rien, il n'y a rien que nous. Faisons ce que nous devons, et tout ira bien.

OWEN

Non, le monde est mauvais, tout est mauvais.

L'ITALIEN

Si le monde est mauvais, c'est que nous le faisons mauvais.

OWEN

Ah ! tout est trop difficile à comprendre !

L'ITALIEN

Qu'est-ce qu'il y a de difficile ? — Si vous nous aviez vus dans notre camp, comme tout était simple chez nous ! Il y en a là des centaines qui sont comme moi, venus de partout : il y en a de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Amérique ; il y en a qui se sont battus les uns contre les autres ; on n'a ni la même race, ni la même religion ; il y en a des riches et des pauvres, des gueux et des aristos ; à vrai dire, on ne s'entend guère, et ceux que nous sommes venus défendre n'ont rien de bien attrayant ; ils nous traitent plutôt en ennemis qu'en amis. Mais ils ont tort, et voilà tout : et cela ne prouve pas que nous n'ayons pas raison de les défendre, quand ils souffrent pour la justice. — Cela fait tant de bien ! On sent qu'on est tous frères, et qu'il n'y a pas de races, pas de reli-

gions, pas de couleur de peau ou de pensée, qu'il n'y a que des hommes qui s'aident et qui s'aiment : et c'est le paradis sur terre.

OWEN

Mais, frère, vous faites aussi du mal : vous nous tuez.

L'ITALIEN

On n'arrive pas du premier coup à réformer le monde. Notre petite Europe est forcée de se défendre. Patience. Tout s'arrangera.

ALAN

Ah ! j'ai fait le mal, j'ai fait le mal !

EBENEZZER, éclatant

Ah ! les cochons, les cochons de banquiers, de ministres, de généraux, de salauds, qui font tuer et damner les pauvres gens pour leur ambition et pour leur or !

ALAN

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que Dieu me pardonnera ?

L'ITALIEN

Laisse donc Dieu tranquille, et pardonne-toi toi-même. Ce n'est pas ta faute, va. Pauvre diable, tu

as fait pour le mieux, bien sûr, en faisant le plus mal.

Alan pleure silencieusement.

OWEN

Tu souffres ? Alan ne répond pas.

ALAN, à voix presque basse

Craigie, est-ce que tu voudrais jouer une dernière fois : « *Auld lang syne.* »

Sans dire un mot, un des soldats écossais prend sa cornemuse, et commence à jouer un chant plaintif. Tous se mettent peu à peu à chanter d'une voix assourdie l'air lent et mélancolique, qui gagne de proche en proche. Ils sont assis autour des feux, et fument. immobiles, les yeux fixés sur la flamme. Alan fait effort pour se soulever.

OWEN, se penchant vers lui, et le soutenant

Qu'est-ce que tu veux ?

Alan, sans répondre, tend péniblement la main vers l'Italien.

L'Italien, ému, se soulève, sans parler, d'un brusque effort, se penche vers lui, et l'embrasse. — Ils meurent.

Un roulement de tambour bat la retraite au loin. Les voix s'arrêtent brusquement au milieu du chant; la cornemuse gémit sur une note, sans terminer sa phrase.

EBENEZZER, regardant les deux morts

Fini.

Il veut les séparer.

OWEN

Laisse-les ensemble.

Les soldats restent encore assis en silence, songeurs, avec leur pipe allumée. — La lune brille sur la plaine.

Un sous-officier arrive.

LE SOUS-OFFICIER

Rassemblement !

Ils se lèvent tous passivement, sauf Owen.

UN SOLDAT

Du nouveau, sergent ?

LE SOUS-OFFICIER

Il vient.

Les soldats se préparent sans hâte, sans parole. Owen reste assis, réfléchit. Un camarade lui touche l'épaule.

OWEN

Où allons-nous ?

UN SOLDAT

Qui sait où ? Où ils veulent, ces diables. Nous battre probablement.

OWEN

Encore ?

LE SOLDAT

Que faire ? Il faut obéir.

Owen se lève.

Les soldats se mettent à leurs rangs. Au moment de partir, dans le silence général, Ebenezzer montre furieusement le poing on ne sait à qui, et crie :

EBENEZZER

Canailles ! canailles !

LE SOUS-OFFICIER, sévèrement

A qui en as-tu ? — Silence. Marche !

Ils se mettent en marche. Owen s'arrête brusquement, se détache des rangs, revient sur ses pas, dépose tranquillement son fusil, et se rassied près des deux morts, devant le feu.

LE SOUS-OFFICIER

Eh bien, toi, tu es malade ?

Owen secoue la tête négativement.

LE SOUS-OFFICIER

Alors, debout !

OWEN

Je n'assassine plus.

ACTE III

La nuit. Grand clair de lune. — Dans la cour d'une ferme, devant la maison de Debora. Une citerne au milieu. De grands eucalyptus forment un rideau, au fond, au-dessus des hauts murs. A droite, une porte cochère ; des officiers entrent et sortent à tout moment. A gauche, la maison ; on monte, par quelques marches, à une large véranda, où lord Clifford est debout près d'une petite table, éclairée par une lanterne, et chargée de papiers, de cartes, de verres et de flacons de liqueur. Lawrence et Clodds, assis sur des pliants, écrivent. Dans la cour, au-dessous de la véranda, une autre petite table, et des chaises de jardin. Des soldats sont en faction à l'entrée de la grande porte. — Quelques jeunes aides de camp causent entre eux, debout, dans la cour, au bas de l'escalier, attendant que le maréchal leur fasse donner des ordres.

LES JEUNES OFFICIERS

Ils y sont bien, cette fois. Ils ont mordu à l'hameçon.

— Ils sont entrés dans le sac.

— Graham tient une issue, nous l'autre. Simpson et l'artillerie occupent les hauteurs. D'un coup de filet, nous les ramassons tous.

Montrant Clifford. — Qu'attend-il pour en finir ?

— Je ne sais. Soyez tranquille. Il agira au bon moment.

Un officier descend l'escalier, et donne un ordre écrit à un des jeunes aides de camp, qui part aussitôt.

— Est-ce l'ordre enfin ?

Clifford descend dans la cour. Deux ou trois officiers supérieurs l'entourent et le félicitent bruyamment. Il a une expression dure et fermée ; mais ses gestes sont saccadés et violents ; — tantôt il rit avec bruit, tantôt il coupe brusquement la conversation par des ordres secs, — tour à tour familier et cassant.

LES OFFICIERS, entre eux

C'est un coup de maître. Le maréchal couronne sa carrière.

CLIFFORD

Eh ! messieurs, ne m'enterrez pas si vite ! Ce n'est pas mon dernier mot.

L'OFFICIER, qui vient de parler

Oh ! je n'ai jamais voulu dire... Mais si ce n'est pas votre dernier mot, c'est en tout cas le leur, à ces brigands. Voilà la guerre finie.

CLIFFORD

« Et le combat finit faute de combattants. »... C'est cela qui vous inquiète ? Soyez tranquille. La guerre ne finit jamais. Quand elle cesse d'un côté, elle reprend de l'autre. On ne chôme pas dans notre métier. Il est arrivé près de la petite table, au bas de la véranda, et, sans s'asseoir, se fait porter des liqueurs, verse à boire aux autres, et boit. — Un métier qui spécule sur la haine,

sur la bestialité, sur toutes les mauvaises passions, est bien sûr de durer autant que l'humanité ! Ils ont commencé par rire, puis continuent de façon forcée, et se taisent un peu gênés.

UN OFFICIER

Quand en finissons-nous avec eux ?

CLIFFORD

Patience.

UN AUTRE

Tout est prêt ?

CLIFFORD

Tout est prêt.

UN AUTRE

Qu'attendons-nous ?

CLIFFORD, sèchement

Qu'il me plaise.

UN OFFICIER

Le curieux, c'est que l'ennemi aussi sait qu'il est pris, et qu'il attend. Si on écoutait bien, on entendrait battre le cœur des deux armées.

CLIFFORD rit, — puis sèchement

A vos postes, messieurs.

LES OFFICIERS, entre eux

Il est comme un chat, qui joue avec une souris.

— Quel silence ! qui croirait qu'on est si près d'une bataille ?

Ils sortent.

CLIFFORD, à lui-même

Silence. Silence. Beauté de la nuit, la pluie apaisée, les oiseaux dans les arbres... Et dans quelques minutes, la guerre va aboyer !...

UN OFFICIER, s'approchant

Maréchal, le fusilier Owen refuse d'obéir. Il faisait des discours contre la guerre. On l'a arrêté.

CLIFFORD, frappe sur la table, avec colère

Le misérable ! — Comme si ce n'était pas assez d'avoir à combattre ces enragés ! Il faut qu'on ait à fusiller ses propres soldats ! — Il se permet de discuter les ordres de la patrie ! C'est bien assez des chefs ! Si les soldats s'en mêlent ! — Amenez-le !

L'officier sort.

Clifford boit.

On entend passer des troupes derrière le mur de la maison. Le docteur arrive.

CLIFFORD, un peu excité

Ah ! vous voilà, docteur ! Vous attendez votre heure, pour achever ce que nous aurons commencé ?

MILES

Quand commencez-vous ?

CLIFFORD

Vous êtes bien pressés, tous.

MILES

On dirait que vous vous plaisez à prolonger l'attente.

CLIFFORD

Je l'avoue, il y a une jouissance à sentir la destruction suspendue dans l'air, à penser qu'il suffit d'un signe pour la déchaîner.

MILES

Le vieil homme de guerre se réveille.

CLIFFORD

C'est le meilleur moment de la bataille, quand la bataille est gagnée, avant d'être livrée.

MILES

Alors, ils sont bien pris, cette fois ?

CLIFFORD

Ils sont dans ma main. Je n'ai qu'à vouloir. — Il rit. C'est curieux, dites donc, Miles, que je pourrais ne pas vouloir... Buvez donc.

Il lui verse et se verse à boire.

MILES, lui mettant doucement la main sur le bras

Non, mon ami, assez. Laissez cela. Vous êtes déjà un peu plus nerveux qu'il ne faut.

CLIFFORD, laisse son verre et continue son raisonnement

Je pourrais... Non, je ne puis rien. Ils sont pris. Mais moi aussi. Je ne suis plus libre.

MILES

Tant mieux. C'est un grand bien de n'être pas trop libre.

Un aide de camp apporte un message. Clifford le lit. Miles veut s'éloigner.

CLIFFORD

Attendez, Miles, je voudrais vous dire...

Il achève de lire, écrit quelques mots sur le verso du papier, et le rend à l'aide de camp qui repart.

CLIFFORD

Écoutez, Miles. Vous êtes mon ami, mon vieux et fidèle ami. Vous me rappeliez aujourd'hui que nous avions traversé ensemble bien des moments difficiles. Vous vous souvenez? Dans un combat contre les Afghans, il nous fallait passer à tout prix, sans ramasser nos blessés ; nous savions les tortures qui les attendaient. Nous nous étions promis, si l'un de nous deux tombait, que l'autre l'achèverait. Vous vous souvenez ?

MILES

Et par Dieu, je l'aurais fait.

CLIFFORD

Je pense bien. Moi aussi. Nous avions promis. — Eh bien, Miles, c'est à peu près la même chose aujourd'hui. C'est-à-dire, ce n'est pas l'ennemi que je crains ; c'est bien pis ; — enfin, — en un mot,... prenez ceci.

Il lui tend un revolver.

MILES

Quoi ?

CLIFFORD

Vous tenez à mon honneur, n'est-ce pas ?

MILES

Comme au mien.

CLIFFORD

Eh bien, s'il était nécessaire pour le garder, usez de ceci, et ne me manquez pas.

MILES

Mon pauvre ami, en est-ce là vraiment ?

CLIFFORD, dans un état de surexcitation anormale qui augmente à mesure qu'il parle, avec de brusques alternatives d'emportement et d'affaissement.

Ne craignez rien. J'accomplirai mon devoir, mon devoir de soldat. Mais c'est une chose honteuse,

honteuse, Miles. Vous le savez bien. Nous n'osons pas nous le dire. — Vous me demanderez alors pourquoi je le fais ? C'est là le plus terrible. A côté de ma conscience, j'entends une autre voix qui me crie : « Marche ! qu'importe ce que tu penses ? » Je suis un champ de bataille entre deux volontés ennemies. Dans mon état normal, j'eusse fait et exécuté mon choix, quel qu'il fût, sans permettre à ma pensée de le discuter. Mais je suis affaibli d'une façon ridicule ; je me fais honte. Vous avez eu tort de m'empêcher de me retirer, Miles. Il y a un mois, je le pouvais. A présent, il est trop tard. Revenir sur ses pas, ou simplement s'arrêter, ne serait pas seulement la perte de ce pays, mais de la suprématie anglaise, de l'Empire tout entier. — Me tuer ? — Cela ne résout rien. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne me suis pas arrêté un instant à cette lâcheté. — Obéir à ma conscience ? Je ne le puis sans trahir. — Obéir à mon pays ? Il le faut bien. Mais mon être se cabre. — Je ferai ce que j'ai dit, et j'irai jusqu'au bout. Ai-je tort ? Je ne veux pas y penser. Mais j'y pense malgré moi, et j'ai la tête si étrangement malade, que je ne sais jamais bien ce qui arrivera de moi, la minute d'après. Voilà pourquoi, Miles, je vous ai demandé ; il faut me promettre. Surveillez-moi ; et si ma volonté fléchissait une minute, rendez-moi ce service, brûlez-moi la cervelle. Vous m'avez compris ?

MILES

Oui.

CLIFFORD

Vous promettez ?

MILES, après un court silence

Parfaitement.

Ils se serrent la main.

Nous n'en viendrons pas là.

CLIFFORD

J'espère bien. Mais je veux montrer à cette gueuse de pensée, qu'elle ne me dominera pas, que je l'écraserai. Ah! c'est une chose grotesque que cette raison, quand une fois on l'a laissée contrôler le devoir... Il faut la tenir en bride... — Je me sens si las, Miles. Vous ne pouvez savoir quelle fatigue. Je ne dors pas. Et j'ai des troubles. Je pense,... vous savez,... à mon petit. Cette nuit, j'ai rêvé qu'il me reprochait de le faire mourir encore une fois.

MILES

Ne parlons plus de cela, Clifford.

CLIFFORD

Oui. — Quelle brute ridicule je fais! L'absurde machine que la nôtre! cela tient à un fil. — Dites-moi, Miles, je compte bien ne pas vous donner cette peine. Mais enfin, au cas où arriverait

cette sottise, je veux vous écrire un papier, pour que vous puissiez attester que c'est par ma volonté que vous aurez agi.

MILES

Oui, je pense, ce sera plus correct.

CLIFFORD

Merci, vieux camarade. — Poignée de mains. — Je me sens plus calme déjà.

MILES

Vous le serez tout à fait, quand la bataille sera engagée, et que vous n'aurez plus le temps de revenir sur vos décisions.

CLIFFORD

Oui, c'est bon de n'avoir plus à vouloir. Que les choses veuillent pour nous. J'envie ceux qui ne pensent jamais, comme cette canaille. Il montre les soldats en sentinelle à l'entrée de la porte. — Deux soldats amènent Owen. Miles s'éloigne. — Clifford se verse machinalement à boire. Te voilà, imbécile! Qu'est-ce qui t'a pris? Tu fais le rebelle? Crois-tu que j'aie le loisir de m'occuper de toi? Es-tu ivre, fou, malade, ou quoi? Il boit.

OWEN

Non, maréchal, je vous demande pardon. Je suis dans mon bon sens, et je ne veux plus me battre.

CLIFFORD

Tu ne veux plus? Tu as peur?

OWEN

Si j'avais peur, je risquerais moins à me battre qu'à faire ce que je fais.

CLIFFORD

Alors, quoi?

OWEN

On souffre trop, on fait trop souffrir. Je ne peux plus continuer.

CLIFFORD

Qu'y veux-tu faire? Tuer, ou être tué.

OWEN

J'aime mieux être tué. Si je suis tué, je ne souffrirai plus. Si je tue, je fais souffrir, et je souffre.

CLIFFORD

Où as-tu été pêcher cela? Voilà trois mois que tu te bats sans protester. As-tu reçu une inspiration du ciel?

OWEN

Il n'y a qu'à réfléchir. C'est pour comprendre ce qu'on fait maintenant, qu'il faudrait une autre

intelligence que la mienne. Moi, je n'y parviens pas.

CLIFFORD

Tu n'as pas besoin de comprendre. Obéis. Tes chefs sont là pour penser à ta place.

OWEN

Je sais bien que vous pensez beaucoup mieux que moi. Si vous disiez ce que vous pensez !...

CLIFFORD

Comment ! gredin ! ce que je pense... J'essaie de te sauver, et tu fais l'insolent !

OWEN

Non, je ne voulais pas dire... mais j'ai bien vu, des fois, que vous n'êtes pas très heureux non plus... Pardon.

CLIFFORD, brusquement apaisé

Que veux-tu, mon pauvre garçon ? La vie n'est pas gaie. Cela ne sert à rien de se révolter. Ce n'est pas nous qui avons fait le monde. Il ne vaut pas cher.

OWEN

Vous êtes bon ; mes camarades sont de braves gens ; je ne suis pas méchant non plus. Et pourtant, nous faisons tant de mal.

CLIFFORD

Si les meilleurs se retiraient comme toi, le monde serait aux pires.

OWEN

Si les meilleurs font le mal, ils sont pires que les méchants; car ils savent ce qu'ils font.

CLIFFORD

Vas-tu raisonner longtemps? Je ne discute pas avec toi. — Tu refuses d'obéir : c'est la mort. — Mon garçon, tu n'y penses pas. Tu es de mon comté, de ma maison. Nous sommes solidaires. Tu ne vas pas nous déshonorer? On dira que tu es un lâche.

OWEN

Vous ne le direz pas, maréchal.

CLIFFORD

Si, par Dieu.

OWEN

Non.

CLIFFORD

Je te dis que je te tiens pour un misérable, si tu...

OWEN

Vous ne le pensez pas.

CLIFFORD

Tête de mulet! — Tu ne vas pourtant pas

m'obliger à te faire fusiller, voyons, Owen, mon filleul!

OWEN

Ne m'en veuillez pas, milord. Je ne peux pas faire autrement.

Clifford frappe du pied, tourne le dos, hésite. — La fusillade éclate au dehors.

UN OFFICIER, *accourant*

Maréchal... ils se décident enfin... ils attaquent. Ils veulent forcer le passage.

CLIFFORD, *monte à cheval. — A Owen*

Tu seras fusillé.

Il part au galop, avec ses officiers.
Owen reste avec les deux soldats qui le gardent.

L'UN DES SOLDATS, *après qu'ils se sont parlé tout bas, s'approche de Owen, et lui dit à mi-voix*

Owen... On ne fait pas attention à toi... File.

OWEN, *ébranlé*

Tu crois que je puis?

LE SOLDAT, *sans le regarder, sans avoir l'air de lui parler*

On ferme les yeux. Dépêche.

Owen fait un mouvement pour gagner la clôture du jardin. Puis il revient.

OWEN

Non. C'est mieux que je reste.

LE SOLDAT

Mais, malheureux, tu n'y couperas pas.

OWEN

Je sais bien. Mais si je fuyais, on dirait que j'ai fait cela par lâcheté, comme le maréchal disait.

LE SOLDAT

Qu'est-ce que ça te fout? Tu ne tiens donc pas à vivre?

OWEN

Si, beaucoup, surtout maintenant.

LE SOLDAT

Qu'est-ce que ça te coûterait de fiche un coup de fusil ou deux à ces sauvages?

L'AUTRE SOLDAT

Pas même besoin de viser. On tire en l'air.

Owen secoue la tête.

LE PREMIER SOLDAT

Sacrée bourrique! — il faudra donc te fusiller! tu n'as pas honte?

Le bruit de la bataille redouble.

L'AUTRE SOLDAT

Entends-tu?

LE PREMIER SOLDAT

Bon Dieu ! être cloué ici, juste au moment où la danse commence !

L'AUTRE SOLDAT

Ils les tiennent. Ils vont y passer jusqu'au dernier. — Avoir été à toutes les peines, et n'être pas au plaisir : c'est bien ma guigne.

LE PREMIER SOLDAT

Je n'y tiens plus. J'y vas.

OWEN

William, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas aller tuer, toi aussi ?

LE PREMIER SOLDAT

Et pourquoi est-ce que je m'en priverais ? — La seule occasion qu'on ait dans sa vie de faire cet amusement ! Et c'est glorieux, par dessus le marché !

Il sort en courant.

OWEN, à l'autre soldat

Jamie, tu es un père de famille, toi, tu n'iras pas, voyons ?

L'AUTRE SOLDAT

C'est pour voir seulement.

Il se sauve.

OWEN, seul

L'odeur du sang : cela rend ivre. Deux bonnes gens pourtant. Il n'y a plus moyen de les tenir. C'est comme des chiens à la curée.

Il s'assied dans un coin obscur, sur une marche de l'escalier.

Au bruit du combat, les fenêtres de la maison s'ouvrent. Des figures de femmes paraissent. Debora, Noëmi, l'enfant, les servantes, se pressent sur la véranda, écoutent anxieusement, descendent l'escalier, viennent dans la cour. Mrs. Simpson se montre ensuite. Elle se tient sur la véranda, quand les autres femmes sont descendues dans le jardin.

LES FEMMES

Mon Dieu ! — C'est près d'ici ! ils se battent à la porte d'Utrecht.

UNE D'ELLES, *regardant Owen, qu'elle a heurté en descendant les marches*

Qu'est-ce que celui-là ?

UNE AUTRE

C'est un lâche, qui refuse de se battre.

MRS. SIMPSON, *causant avec un officier*

Ah ! comme c'est émouvant, ces cris dans le lointain, ce clair de lune ! C'est si poétique !

DEBORA

Chacun de ces coups tue un des nôtres. Dieu ! pourquoi les as-tu laissé envelopper par l'ennemi ?

NOËMI

Ne doute pas ! Il sait ce qu'il veut. Prions-le, obligeons-le par nos prières à nous sauver ! Si tu doutes un instant, tout est perdu. Il faut vouloir.

DEBORA, et les femmes

Oui, oui, je veux ! Je veux que tu nous fasses vaincre, que tu écrases ces bandits !

MRS. SIMPSON, du haut de la véranda, s'adressant irritée à Debora et à Noëmi, dans la cour

Taisez-vous, s'il vous plaît, madame. Ne fatiguez pas Dieu de vos prières blasphématoires. C'est lui qui vous frappe. Tâchez d'être humbles et de profiter de la leçon.

DEBORA

Ce n'est pas Dieu qui frappe, c'est le démon qui est avec toi !

MRS. SIMPSON, suffoquée

Comment osez-vous parler ainsi, misérables pécheresses ? C'est une fausseté. Rappelez-vous ce qui est écrit : « Pourquoi dites-vous : nous sommes sages, et nous sommes les dépositaires de la loi du Seigneur ? La plume des docteurs de la loi est vraiment une plume d'erreur, et elle n'a écrit que le mensonge. »

NOËMI

C'est toi qui mens, chienne! Ne parle pas de Dieu, tu n'en as pas le droit.

MRS. SIMPSON

Dieu est avec la force et avec la vertu.

DEBORA

Dieu est avec ceux qui souffrent pour la justice.

MRS. SIMPSON

Dieu est avec nous.

NOËMI

Dieu est à nous !

MRS. SIMPSON

Mon Dieu ! — à *moi,* à *moi !*

DEBORA ET LES FEMMES

A *moi,* à *moi,* — *mon* Dieu !

MRS. SIMPSON

Broie-les ! broie leur orgueil !

DEBORA

Venge-nous ! Brûle-les dans ta flamme éternelle.

NOËMI, inspirée

« Qu'ils soient aussi forts et aussi nombreux qu'ils voudront, ils tomberont comme les cheveux

sous le rasoir, et ils disparaîtront ! — J'entends déjà les fouets qui retentissent au loin, les roues qui se précipitent, les chevaux qui hennissent !... L'épée vous exterminera, le feu vous consumera, comme un nuage de hannetons !... »

MRS. SIMPSON, inspirée, — hors d'elle

Dieu a dit, Dieu a dit : « Marchez contre Amalec, détruisez tout ce qui est à lui, ne lui pardonnez point. Tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants, jusqu'à ceux qui sont encore à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux et aux ânes ! »

DEBORA

Fais le miracle !

MRS. SIMPSON

Le miracle !

DEBORA

Tu peux tout. Quand il le faudrait, ne peux-tu bouleverser l'univers, pour faire triompher tes élus ?

LES FEMMES, Debora, Noëmi, Mrs. Simpson, tendant les mains au ciel

A nous ! A nous !

Lawrence accourt, entouré d'autres officiers.

Ils sont pris! Le président est pris! tous leurs chefs! Ils sont pris!

Les femmes s'affaissent, en poussant des cris, et se tordant les mains. Mrs. Simpson exulte et déclame un « Te Deum ».

LES OFFICIERS, dans une confusion joyeuse

Ils ont voulu forcer le passage. Le cheval du président s'est abattu. Le vieux a roulé dans la boue. On l'a ramassé tout étourdi, avec une épaule démise. Les siens voulaient le reprendre. On s'est battu autour, comme des guerriers d'Homère. Enfin, nous avons arraché le morceau. Nous l'avons, lui, et quelques-uns de sa bande.

— Et les autres?

— Ils se défendent encore. Mais la mitraille les balaie. Ils tombent comme des mouches. — Où est le maréchal? — Voici qu'on les amène.

On pousse tout sanglants et couverts de boue, déchirés, salis, le président, grand vieillard barbu, à face simiesque, en redingote, nu-tête, — et plusieurs autres prisonniers, de seize à soixante ans, — en redingotes, en vestons mal boutonnés, en bras de chemise, — nu-tête ou avec des chapeaux mous, ou des chapeaux melons défoncés. — Les officiers s'esclaffent.

LES OFFICIERS

Ah! bon Dieu! laissez voir! — ha! ha! comme ils sont faits! — Voilà une tenue! — Et c'est ça qui nous tenait tête! N'est-il pas humiliant de forcer

des gentlemen à se battre avec cette espèce ! Sont-ils sales ! — Et le vieux, c'est un singe ! — Ah ! vieux drôle, tu voulais résister à l'Angleterre ! — Il faut le mettre en cage !

Les femmes, abattues, se sont relevées, avec des cris de désespoir, en voyant les prisonniers. Elles tendent les bras vers eux : « Père, père ! — mon homme ! — mon pauvre petit gars ! » — Les soldats anglais les repoussent. Les prisonniers, très froids, se taisent, l'air indifférent.

MRS. SIMPSON, exultant, montre les prisonniers aux femmes

Eh bien, le voilà, le miracle ! Êtes-vous satisfaites ?

NOËMI, se frappant la tête contre la terre

« J'ai regardé la terre, et je n'ai trouvé que néant. J'ai considéré les cieux, et ils étaient sans lumière. »

DEBORA, se levant, et montrant le poing au ciel

Ah ! c'est trop, à la fin ! c'est trop ! tu es donc sourd ? tu nous trahis ! tu n'existes pas ! tu ne fais rien ! tu ne peux rien ! Imbécile ! Brigand ! Nous te prions sottement ! Il n'y a que nous, que nous sur qui compter. Ce miracle, c'est de nous seuls qu'il peut venir ! David ! David ! quand te lèveras-tu ? Quand frapperas-tu Goliath ?

Le petit David, debout auprès de sa mère, tressaille, regarde autour de lui, d'un air sombre et buté.

Au milieu des huées des officiers anglais, qui rient au nez des prisonniers, le maréchal paraît. Un grand silence se fait. Le maréchal se découvre, va au président, et lui tend la main.

CLIFFORD

Monsieur, votre héroïsme a retardé, autant qu'il était possible, un dénouement que l'inégalité des forces rendait inévitable. Je vous souhaite la bienvenue, et je me réjouis de recevoir un aussi noble adversaire.

Le président regarde de ses gros yeux mornes le maréchal, et la main qu'il lui présente ; il fourre ses mains dans ses poches et lui tourne le dos.

CLIFFORD, blessé, fronce le sourcil, — puis après un moment, d'un air hautain et un peu dépité, il s'adresse à Clodds

Clodds, demandez-lui, je vous prie, s'il ne lui plairait pas de faire momentanément trêve à ses ressentiments, et de s'entretenir avec moi.

Clodds s'approche du président, qui continue à tourner le dos.

LE PRÉSIDENT, entre ses dents, comme s'il parlait à un autre

Je ne le connais pas.

CLIFFORD

Je suis lord George Lindsey, baron Clifford, généralissime de l'armée de S. M. B.

LE PRÉSIDENT, parlant de côté, tournant à peine la tête

Eh bien, que faites-vous ici? Allez-vous-en.

CLIFFORD

Monsieur, il ne sert de rien de nier les faits. Vous êtes nos prisonniers. Votre cause est vaincue. Votre

défaite vous honore, mais il serait vain de ne la point reconnaître. Pour moi, je n'ai qu'un désir, c'est d'en diminuer la tristesse pour vous. Je suis fâché de prolonger un combat qui ne peut qu'élargir la fosse où votre peuple tombe. Mettez fin à cette lutte inégale. Ordonnez qu'ils se rendent : je suis prêt à vous accorder une capitulation aussi honorable que le permettent les instructions de mon gouvernement.

LE PRÉSIDENT

Qui croyez-vous donc que je sois, pour donner cet ordre à ces garçons ? Pensez-vous qu'ils se battent pour moi, comme vos troupes domestiquées d'Europe ? Ils se battent pour leur conscience, et ils se battront tant qu'il leur plaira, tant qu'il plaira à Dieu, jusqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils vous aient battu.

CLIFFORD

Les laisserez-vous massacrer ?

LE PRÉSIDENT

Je n'ai plus part à l'action. J'attends.

CLIFFORD

Quoi ?

LE PRÉSIDENT

La victoire de Dieu.

CLIFFORD

Vous n'avez plus deux milliers d'hommes.

LE PRÉSIDENT

« Le Seigneur dit à Gédéon : Ce peuple est encore en trop grand nombre. C'est par les trois cents hommes qui auront pris l'eau avec la langue, sans mettre les genoux en terre, que je vous délivrerai. »

CLIFFORD, haussant l'épaule

Vos généraux sont pris. Votre peuple n'a plus de chefs.

LE PRÉSIDENT

Le chef ne peut être pris. Le chef est Dieu.

CLIFFORD

Dieu a parlé.

LE PRÉSIDENT

« Après nous avoir affligé six fois, le mal ne nous touchera pas une septième. »

CLIFFORD

La septième fois, votre peuple ne sera plus.

LE PRÉSIDENT

On ne tue pas un peuple qui ne veut pas mourir.

CLIFFORD

Vous savez bien que l'Angleterre ne cède jamais.

LE PRÉSIDENT

Vous ne pouvez rien.

CLIFFORD

Vous voulez me pousser à bout?

LE PRÉSIDENT

Vous ne pouvez rien. S'il plaît à Dieu, vous nous tuerez. S'il ne lui plaît point, vous vous démenez en vain. Nous sommes en sa main. Peut-être a-t-il disposé de vous déjà. J'attends.

CLIFFORD, hors de lui, à ses officiers

Finissons-en ! C'est trop de patience enfin. Sonnez la charge ! Écrasez ces fous ! que leur sang retombe sur eux ! Je suis vainqueur. Je suis... Coup de feu. Clifford, surpris, porte la main à sa poitrine. Je suis mort... Il tombe.

Pendant la conversation du maréchal avec le président, le petit David, inaperçu de tous, s'est approché de la table, où le docteur a laissé le revolver que Clifford lui a donné. Il l'a pris furtivement ; il le tâtonne, comme sans but, — puis, brusquement, sans qu'on ait pu s'y attendre, il tire sur le maréchal. — Il reste, l'arme tombée à ses pieds, stupéfait et atterré de ce qu'il a fait. — Stupeur générale, suivie de clameurs confuses. Tous les yeux se portent vers le maréchal. Seule Debora regarde l'enfant, glacée d'effroi, sans pouvoir parler ni bouger.

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS

On a tiré.

— Le maréchal est blessé !

LE PRÉSIDENT, criant

« L'épée du Seigneur et de Gédéon ! »

LES PRISONNIERS, se découvrant, et répétant

L'épée du Seigneur !

LES OFFICIERS

Damnation ! qui a tiré ?

— Regardez ce petit !

— Vipère !

Les officiers se retournent contre l'enfant, en vociférant. Une grande brute, le sabre levé, se jette sur lui. Un camarade lui arrête le bras.

— Non, Dick, pas cela !

— Laisse-moi ! tonnerre ! que je lui brise la tête !

— Ah ! je l'avais bien dit, qu'il fallait la broyer sous notre botte, cette engeance !

DEBORA, se jetant devant l'enfant, qui est resté comme pétrifié

Vous ne le toucherez pas !

LES OFFICIERS, hors d'eux

Le voilà, l'assassin ! C'est elle qui l'a poussé au meurtre ! Laisse-moi ! Il n'y a plus ni femmes, ni enfants. Il faut tuer la bête et ses petits.

CLIFFORD, se soulevant, avec effort

Je défends... On s'arrête. Il continue d'une voix plus faible.

Je défends qu'on touche à cette femme et à cet enfant.

Les officiers reculent, frémissants. Le tumulte se change en un murmure violent. — Debora, raidie et crispée comme une bête qui défend son petit, se détend brusquement, et regarde l'enfant avec effroi.

DEBORA

Qu'as-tu fait !

DAVID, épouvanté, regardant ses mains

Je ne sais pas.

MRS. SIMPSON

Ah ! infâme, c'est vous, avec vos provocations, c'est vous qui avez fait de cet innocent un assassin !

DEBORA

Un assassin ! ô mon petit David !

Elle l'embrasse en pleurant.

LE PRÉSIDENT ET LES PRISONNIERS

« Bel a été rompu. Nabo a été brisé. »

CLODDS

Misérables, taisez-vous ! Osez-vous vous vanter de ce lâche assassinat ?

LE PRÉSIDENT

Le meurtre est méprisable, quand le meurtre vient des hommes. Mais celui-ci vient de Dieu. Cet être sans raison ne fut que son instrument.

Le docteur, Mrs. Simpson, et quelques autres, s'empressent autour de Clifford.

DEBORA

J'ai tué ! Mon enfant a tué. Le crime est entré, par moi, dans le cœur de mon enfant !...

LES OFFICIERS

Comment l'a-t-on laissé approcher ?

— Le maréchal avait donné l'ordre de le laisser venir à toute heure.

Debora se lève brusquement, et veut s'approcher de Clifford blessé.

MRS. SIMPSON, la repoussant

Allez-vous-en ! Êtes-vous sans pudeur ?

DEBORA, joignant les mains

Oh ! je vous en prie, je voulais, ... je voudrais le soigner...

MILES

Il est bien temps !

CLIFFORD

Laissez-la.

MILES

De la toile.

DEBORA

Je vais en chercher.

Elle court dans la maison.

CLIFFORD

Apportez-moi l'enfant.

On apporte le petit David, qui a peur, se débat, et pleure.

DAVID

Non !

CLIFFORD

Ne pleure pas : ce n'est pas ta faute. — Docteur, je vous le recommande. Vous veillerez sur lui. Je veux, vous entendez. — Mon petit garçon !... Regarde-moi... Tu t'es vengé. Je t'ai fait mourir. Pauvre martyr de nos ambitions et de nos haines, tu es venu ici souffrir et mourir...

LES OFFICIERS, entre eux

Il délire...

CLIFFORD

Je t'ai fait souffrir dans tous les petits enfants de ce peuple, que j'ai persécuté. Je voulais l'empêcher. Je n'en ai pas eu la force. Pardon, innocentes victimes ! Nous sommes tous victimes. Il fallait être plus grand que nous pour résister. Je n'étais pas un héros. Debora est revenue, et panse la blessure de Clifford. Merci. Vous ne me haïssez donc plus ? Debora fait signe farouchement que si. Ne haïssez plus. Ceux qui font le mal sont assez malheureux.

DEBORA

Que nous resterait-il, si nous n'avions plus la force de haïr nos oppresseurs?

MILES, à Debora

Imbécile! — Vous avez frappé celui qui vous protégeait.

CLIFFORD

Elle a bien fait. Le plus coupable de tous, est celui qui fait le mal par faiblesse, sachant qu'il le fait, et en ayant le regret.

Owen s'est agenouillé devant Clifford, et lui baise la main. Clifford lui donne une petite tape amicale sur la tête.

UN OFFICIER, accourant

Ils se rendent! — Vainqueurs!

CLIFFORD

Il n'y a pas de vainqueurs, il n'y a que des vaincus.

Il meurt. — On se presse autour de lui. — Debora se lève, regarde autour d'elle, avec une expression de folie désespérée, puis court vers la citerne, repoussant ceux qui sont sur son passage.

LES OFFICIERS

Qu'a-t-elle?

DEBORA, avec désespoir

Je ne peux plus,... je ne peux plus haïr!

Elle se jette dans la citerne.

LE PRÉSIDENT ET LES PRISONNIERS, impassibles au milieu du tumulte

« Criez et hurlez, vaisseaux de la mer!... Elle sera détruite, Tyr, reine des villes, dont les marchands

étaient des princes, dont les vendeurs étaient les maîtres éclatants de la terre!... Criez et hurlez, vaisseaux de la mer, car toute votre force sera détruite! »

GRAHAM arrive avec un groupe d'officiers, couverts de poussière et de sang. Il va droit à Clifford mort, se découvre, le regarde, un instant très bref, se retourne vers les autres officiers, et montre les prisonniers.

Sur un rang. On aligne les prisonniers, — à l'exception du président. — Graham les compte, en désigne un par cinq. — Aux officiers. Fusillez.

UN DES PRISONNIERS DÉSIGNÉS, se jette à terre, et la baise

Ma terre! on ne me séparera pas de toi!

GRAHAM

Arrêtez ces femmes, ces enfants. Tous sont complices. Brûlez les fermes. Cette canaille partira demain sous escorte pour la côte. Ce peuple veut être exterminé. Il le sera.

On emmène la foule des prisonniers.

LE PRÉSIDENT, tranquille

« Tout finira bien. » (1)

GRAHAM, regardant Owen

Et celui-là, qui est-il?

---

(1) *Alles zal rech kom!* (Président Krüger)

CLODDS

Il refuse de se battre.

GRAHAM, indiquant le groupe des condamnés

Avec les autres !

Il monte l'escalier de la maison, suivi de ses officiers. — On emporte le corps de Clifford. — Les prisonniers s'éloignent, chantant un psaume. — Owen se dirige à leur suite, poussé par deux soldats. — Il est calme et serein.

OWEN

« Le temps viendra, quand tous les hommes sauront la vérité, quand ils fondront les piques pour des faux, les sabres pour des herses, et quand le lion s'étendra près de l'agneau. — Le temps viendra. »

Paris, 1902

ROMAIN ROLLAND

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce quatorzième cahier le jeudi 12 mars 1903

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

J'ai engagé plusieurs fois nos abonnés à compléter leurs collections autant qu'ils peuvent, c'est-à-dire autant que les prix des cahiers qui leur manquent leur sont restés abordables. Je me permets d'insister en particulier pour qu'ils nous demandent les œuvres de Rolland qu'ils n'ont pas. La plupart de ces œuvres s'épuisent rapidement. A la date d'aujourd'hui mardi 10 mars, il ne nous reste plus que

*28 exemplaires d'*Aërt ;
17 — du Triomphe de la Raison ;
73 — de Danton, *sixième cahier de la deuxième série ;*
279 — du 14 Juillet, *onzième cahier de la troisième série ;*
355 — de Beethoven, *dixième cahier de la quatrième série,*

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce quatorzième cahier le mardi 10 mars 1903.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 7262

Les œuvres de Romain Rolland paraissent régulièrement en cahiers

POUR LE PREMIER AVRIL DE LA QUATRIÈME SÉRIE

PIERRE BAUDOUIN

LA CHANSON DU ROI Dagobert

PREMIÈRE CHANSONNÉE

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième et de la troisième série.*



Sur les œuvres et les propos de Pierre Baudouin publiés dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Orsay en Hurepoix, Ile de France, inclus aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise, pour les élections dans la deuxième ou dans la troisième circonscription de Versailles, à moins que ce ne soit dans la quatrième, s'il y en a une quatrième,

le dixième jour avant les calendes d'avril de l'an mil neuf cent trois,

Mon cher Péguy,

Voici le premier traité où je mets mon système du monde. Les vingt premiers couplets sont les couplets traditionnels, que nous chantons le soir pour endormir nos enfants. Je me suis permis de faire les couplets suivants. Je ne suis pas celui qui fait la leçon à nos anciens auteurs. Je suis tout comme celui qui fit ou ceux qui firent les couplets traditionnels.

Ces couplets nouveaux se meuvent entre le rythme des couplets traditionnels et deux bases qui sont la

prose et l'alexandrin ; les couplets traditionnels et les couplets nouveaux construits sur le rythme traditionnel se chanteront sur l'air traditionnel ; des deux bases, la prose est à dire, et l'alexandrin se déclame ; les airs des autres couplets nouveaux se meuvent entre cet axe et les deux bases.

Il fallait arrêter les airs nouveaux dérivés de l'air ancien, les airs seconds dérivés de l'air premier. En ce sens, il fallait écrire la musique de cette chanson. J'ai demandé à Romain Rolland de vouloir bien l'écrire. Il m'a fait l'amitié d'accepter.

Pierre Baudouin

la chanson du roi Dagobert

A la mémoire de ma grand mère,
paysanne,
qui ne savait pas lire,
et qui première m'enseigna
le langage français,

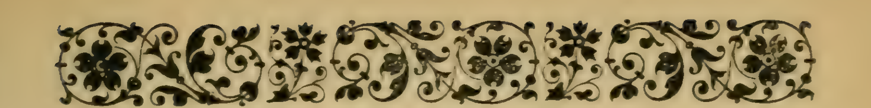
Pierre Baudouin

PREMIÈRE CHANSONNÉE

Le roi faisait des vers
Mais il les faisait de travers;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Laissez aux oisons
Faire des chansons ;

— C'est vrai, lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi.



LA CHANSON DU ROI DAGOBERT

Première chansonnée

1

Le bon roi Dagobert
A mis sa culotte à l'envers;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Est mal culottée:
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit.

2

Comme il la remettait,
Un peu trop il se découvrait;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vous avez la peau
Plus noir' qu'un corbeau;
— C'est vrai, lui dit le roi,
La rein' l'a bien plus noir' que moi.

3

Le bon roi Dagobert,
Ses bas étaient mangés des vers:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Les tiens sont bons, donne-les moi.

4

Le bon roi Dagobert
Portait manteau court en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Est tout écourtée;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Fais-moi rallonger de deux doigts.

5

Le bon roi Dagobert
Avait un beau justaucorps vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre habit paré
Au coude est percé;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Le tien est bon, prête-le moi.

6

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Il faut du savon
Pour votre menton;
— C'est vrai, lui dit le roi,
As-tu deux sous? prête-les moi.

7

Le bon roi Dagobert,
Sa perruque était de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre perruquier
Vous a mal coiffé;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je prends ta tignasse pour moi.

8

Le bon roi Dagobert,
Son chapeau le coiffait en cerf;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
La corne au milieu
Vous siérait bien mieux;
— C'est vrai, lui dit le roi,
J'avais pris modèle sur toi.

9

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Se fera noyer;
— C'est vrai, lui dit le roi,
On pourra crier : *le roi boit*.

10

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Est tout essoufflée;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi.

11

Le roi faisait des vers
Mais il les faisait de travers:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Laissez aux oisons
Faire des chansons;
— C'est vrai, lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi.

12

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse au pivert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais tirer, prends garde à toi.

13

Le bon roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Voyager si loin
Donne du tintouin;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Il vaut mieux demeurer chez moi.

14

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort à travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Se fera tuer;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Mets-toi bien vite devant moi.

15

Le bon roi Dagobert
Avait un grand sabre de fer;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Pourrait se blesser;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Qu'on me donne un sabre de bois.

16

Le roi faisait la guerre
Mais il la faisait en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Se fera geler;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je m'en vais retourner chez moi.

17

Le bon roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vous êtes gourmand,
Ne mangez pas tant;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je ne le suis pas tant que toi.

18

Le bon roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil de fer;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre vieux fauteuil
M'a donné dans l'œil;

— C'est vrai, lui dit le roi,
Fais-le vite emporter chez toi.

19

Le bon roi Dagobert
Ayant bu, allait de travers;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Va tout de côté;

— C'est vrai, lui dit le roi,
Quand t'es gris, marches-tu plus droit.

20

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut:

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Satan va passer,
Faut vous confesser;

— Hélas, dit le bon roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi.

21

Le bon roi Dagobert
Avait mis son bel habit vert;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Semble un perroquet;

— Nous semblons, dit le roi,
Les perroquets du coin du quai.

22

Le bon roi Dagobert
Semblait un beau perroquet vert;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vous voulez parler
Du quai aux oiseaux,
Face à la cité
Lez les grandes eaux;

— Nous semblons, dit le roi,
Les perroquets du coin du quai.

23

Le bon roi Dagobert
Sautillait en perroquet vert;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Marche en perroquet;

— Siégerons, dit le roi :
Perchoir en cage au coin du quai.

24

Le bon roi Dagobert
Jacassait en perroquet vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Jase en perroquet;
— Parlerons, dit le roi :
Parloir en cage au coin du quai.

25

Le bon roi Dagobert
Semble académicien vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Veut se présenter?
— Je serai, dit le roi,
Nommé par les quarante voix.

26

D'avance Dagobert
Vêtit habit brodé de vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Est mal culottée;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais me remettre à l'endroit.

27

Le bon roi Dagobert
A mis bas son bel habit vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Veut se désister?
De sa candidature.
— Ils sont trop verts pour moi,
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. (1)

(1) Fit-il pas mieux que de se plaindre?

28

Le bon roi Dagobert
Avait semé des blés d'hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Blés qu'avez semés
Ne moissonnerez,
Ne seront comblés
Nos greniers à blés;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Gelés sont morts transis de froid.
Transis trempés tremblants gelés sont morts de froid.

29

N'avait pas Dagobert
Gant de velours et main de fer;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Juste fermeté,
Suprême bonté;
— Je sais, dit Dagobert,
Main de velours et gant de fer.

30

Ayons, dit Dagobert,
Main de velours et gant de fer;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vous errez tous jours,

Demain comme hier,
Et comme aujourd'hui;

Vos esprits sont lourds
A toute altitude,
A tout niveau d'air;

Entendements sourds
De décrépitude,

Et vos sens balourds,
Et vos pensers gourds
De béatitude
Été comme hiver;

Bafouillez tous jours,
De jour et de nuit,
Me baillez ennui;

— C'est vrai, lui dit le roi,
Sauf le respect que tu me dois.

31

Voire, dit Dagobert,
Gants de velours coûteront cher;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Les velours
Sont lourds
Pour en faire gants,
Le fer
N'est pas cher
Pour mains en fer blanc;
— J'aurai donc, dit le roi,
Main de fer dessous gant de soie.

32

Le bon roi Dagobert
Avait un bois de chêne-vert;
Le grand chauve Éloi
Lui dit ô mon roi,
Poils de ces forêts
Ne tombent jamais;
— Ne serons, dit le roi,
Verts aussi longtemps que nos bois.

33

Relisait Dagobert
Les voyages de Gulliver;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
N'a pu voir des hommes
Hauts comme trois pommes;

— Trois pommes? dit le roi,
En a vus hauts comme trois noix.

Parlé

Trois pommes et un calot. disait ma grand mère.

34

Le bon roi Dagobert
Dit : Je ne connais pas Abner;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
C'est un général
Gouvernemental;

— C'est vrai, lui dit le roi,
Nous le ferons nommer grand croix.

35

Le vieux roi Dagobert
Avait taillis de chêne-vert;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Bois qu'avez planté
Ne menuiserez;

— Serons, lui dit le roi,
Menuisés devant que nos bois.

36

Le bon roi Dagobert
Adorait le soleil d'hiver;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Veuillez n'adorer
Que le Créateur,
Et tout rapporter
Au premier auteur;

Si Dieu l'eût voulu froid,
Soleil vous glacerait d'effroi.

37

Le bon roi Dagobert
Fit battre monnaie : à l'avers
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Nous mettrons emblème
— Sous diadème
On fera mon portrait,
Rien n'est beau comme un roi bien fait.

38

Le bon roi Dagobert
Fit battre monnaie ; au revers
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Nous mettrons devise
Et non balourdise ;
— Nous mettrons, dit le roi,
Que ça vaut deux livres tournois.

39

Le bon roi Dagobert
Connaît parfaitement Fabert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Ce fut un féal
Du grand Cardinal,
Et sous le grand roi
Devint maréchal;
— Faber? lui dit le roi,
C'est un crayon numéro trois.

40

Le bon roi Dagobert
Méconnaissait Martin Luther;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Fut moine augustin___

Le roi, chantonnant :

Qui se couchait tard
Et se levait matin;

Ne m'en conte pas tant :
Ce fut un pasteur protestant.

41

Le bon roi Dagobert
Voulait se battre à Champaubert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Bataille donnée
Jà nonante années;
— Dommage, dit le roi,
J'eusse été brave cette fois.

42

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse à Ouzouer;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
N'est pas invitée;
— C'est vrai, lui dit le roi,
Ils nous ont robé nos grands bois.

43

Le bon roi Dagobert
Demanda que c'est que *liber ;*

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Voyez dans la tige
Entre écorce et bois---
— Je sais, lui dit le roi,

C'est où, dans un litige,
Il ne faut pas mettre le doigt.

44

Le bon roi Dagobert
Fit tailler tapis de drap vert ;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
C'est pour ambassade
Et parler maussade ;

— Sauras-tu, dit le roi,
Jouer au billard avec moi ?

45

Chantonnait Dagobert
La chanson du roi *galant vert;*

Vive Henri quatre;
Vive ce roi vaillant;

Ce diable à quatre
A le triple talent

De boire et de se battre,
Et d'être un vert galant;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
C'était un Bourbon,
Hobereau gascon;

— C'est vrai, lui dit le roi,
Ce n'était pas même un Valois.

Parlé

Moi, au moins, je suis un Mérovingien.

46

Malbrough s'en va-t-en guerre
Alla chez le roi Dagobert;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
C'est un conquérant,
Ne tremblez pas tant;

— Je tremble, dit le roi,
De tout mon corps, mais c'est de froid.

47

Le bon roi Dagobert
Connaissait le bonhomme Hiver;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
C'est un personnage
Feint par image;

— Je l'ai vu, dit le roi,
Barbe blanche et manteau de froid.

48

Récitait Dagobert
L'apologue du pot de fer ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Serons-nous toujours
Casseurs ou cassés ;
Sans aucun recours
Voleurs ou volés ;
Sans aucun secours
Tueurs ou tués ;
N'est-il pas un tiers
Acheminement ;
— Je ferai, dit le roi,
L'apologue du pot de bois.

49

Le bon roi Dagobert
Émit emprunt, ne fut couvert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
N'est pas argentée ;
— Je devais, dit le roi,
Bâtir un monument bourgeois.

50

Le bon roi Dagobert
Ne mit jamais sur tapis vert:

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Ces petits chevaux
Ont dans leurs sabots
Plus d'un héritage;

— Ne mettons, dit le roi,
Jamais que sur chevaux de bois.

51

Le bon roi Dagobert
Voulait prêcher dans le désert
Comme le Baptiste;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Parlez à Paris
Emprès Saint-Denis;

C'est le plus grand désert
Qu'ayons au royaume de France.

52

Le bon roi Dagobert
Avait aux *cahiers* compte ouvert;

Le sage Bourgeois
Lui dit ô mon roi,
Ne confondons pas
L'*avoir* et le *doit;*

— L'*avoir*, c'est ce qui tombe,
Et ce qui monte, c'est le *doit*.

53

J'ai vu, dit Dagobert,
L'enterrement de Canrobert;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Fut un général
Obsidional;

— Tout va bien, dit le roi,
C'est un maréchal qui signoit.

54

Dit le roi Dagobert :
Ne faut manger son bled en vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Tant de Mazarins
Nous ont fait chanter,
Tant de mandarins
Se sont fait ganter,
Que le grand peuple roi
Couchera sur planche de bois.

55

Dit le roi Dagobert :
Il faudrait un nouveau Colbert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Finance
De France
Est mal en balance;
— Bouffon du peuple roi,
Colbert ne tiendrait pas six mois.

56

Arrachait Dagobert
Un surgeon de cognassier vert:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Je n'ai pas besoin
De cet arbre à coing,
J'ai moi-même en bosse
Ouvragé ma crosse;
— Crosse d'or, dit le roi :
Evêque d'or, crosse de bois.

57

Dit le roi Dagobert :
On ne me prend jamais sans vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Quand viendra le temps,
En moins d'un instant,
Je connais pourtant
Qui vous y prendra;
— J'affirme, dit le roi,
Qu'on ne me prend jamais sans bois.

58

Dit le roi Dagobert :
Qui sais-tu qui me prend sans vert ?
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Quand viendra le temps,
En moins d'un instant,
Je connais pour tant
De savoir constant
Qui vous y tiendra ;
— J'affirme, dit le roi,
Que nul ne me tiendra sans bois.

59

Dit le roi Dagobert :
Tu connais qui me tient sans vert ;
O grand saint Éloi
Ni prince ni roi
Le chaud ni le froid
L'audace ou l'effroi
Pris ne m'y tiendra ;
J'affirme, dit le roi,
Que nul ne me tiendra sans bois.

60

Dit le roi Dagobert :
Tu sais qui me tiendra sans vert :

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
La mort capitale,
A tout corps fatale,
Aux vivants vitale,

Un jour vous prendra ;

La mort prévôtale,
Expérimentale,
Fondamentale,

Tous jours vous tiendra ;

La monumentale
Mort vous aura ;

Notre mort dotale
Noces fera ;

Mort sacerdotale
  Messe dira ;

Au doigt, digitale,
Anneau passera ;

Cette mort frontale
Au front touchera ;

Mort pariétale
Au crâne luira ;

Cette mort dentale
Aux dents claquera ;

La mort palatale
Amère sera ;

Mort congénitale
Avec nous naîtra ;

Mort vraiment natale
  Naître fera ;

Non pas mort totale
Ame arrachera ;

Non pas mort mentale
Esprit sauvera ;

Non sentimentale
Amour parfera ;

Quand l'horizontale
  Te couchera ;

  Mort décrétale
Disciplinera ;

Transcontinentale
  Par tout s'en va ;

Est-occidentale
Ici passera ;

Ouest-orien
tale y reviendra ;

Cette mort brutale
Adonc vous prendra ;

Vous prendra sans vert
Sans vert et sans bois ;

— Nulle mort, dit le roi,
Ne nous vient que Dieu ne l'envoie.

61

Le bon roi Dagobert
Aimait le bois sec en hiver;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,

Joyeuse flambée
Est la joie
Des yeux;

Verbeuse assemblée
Est la joie
Des vieux;

— Rien ne vaut feu de bois,
O mon beau feu de bois,
Feu plus cher que grégeois,

Rien ne vaut feu de bois
Pour chauffer mon vieux corps de roi.

62

Le bon roi Dagobert
Aimait le vin sec en hiver;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,

Bouteille jolie
Est la joie
Des yeux,

Bouteille ma mie
Est la joie
Des vieux:

Lippeuse lampée
Est la joie
Des dieux;

— Rien ne vaut le Blésois,
Le petit vin de Blois,
Vin de sable et de bois,

Rien ne vaut le Blésois
Pour chauffer mon vieux cœur de roi.

63

Le bon roi Dagobert
Voulait aller courre le cerf ;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,

Une hérédité
De férocité
Vous remonte au cœur ;

Vous irez en chœur
Sur bête seulée ;

Vous serez traqueur
De bête affolée ;

Vous serez claqueur
Et maître piqueur
De meute gueulée ;

Finirez vainqueur
De bête essoufflée,
De biche aux abois ;

Vilement moqueur
De bête acculée:

Facile dagueur,
Sanglant disséqueur
De biche pâmée;

— Que veux-tu, dit le roi,
J'aime le son du cor le soir au fond des bois.

64

Tous les ans Dagobert
Se payait un *Mathieu Laensberg;*

Le grand saint Éloi
Disait toutes fois :
Livres qu'achetez
Sont fort mal portés;
Ne tenez auteurs
Que des colporteurs;
Livres qu'achetez
Seront mal notés;

— C'est vrai, disait le roi;
Mais le lisait en tapinois.

65

Le bon roi Dagobert
Vit un ballon monter dans l'air :

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
C'est quelque savant
Qui va s'élevant ;

— Non, c'est un *numéro ;*

Montrant l'affiche :

Fête annuelle à Palaiseau.

66

Tous les jours Dagobert
Consultait son *Mathieu Laensberg* :

Le grand saint Éloi
Lui dit cette fois :
Lisez nos savants
Météorologues
Et non décevants
Larrons astrologues ;

— Rien ne vaut, dit le roi,
Véritable triple Liégeois.

67

Le bon roi Dagobert
Eut à monter en chemin d'fer ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Sera brouettée ;
— Mieux aimais-je l'arroi
De mon vieux carrosse de bois.

68

Le bon roi Dagobert
Avait un pardessus d'hiver ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Les bourgeois cossus
Ont des pardessus ;
— Quant les bourgeois sont rois,
Tant vaut que les rois soient bourgeois.

69

Le bon roi Dagobert
Voulait monter dans le tender :

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Le tender n'est bon
Que pour le charbon ;

— Je vaux bien, dit le roi,
Deux cents kilos de charleroi.

70

Le bon roi Dagobert
Pleura le vieux Scheurer-Kestner ;

Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Il est mort à temps,
Ne pleurez pas tant :

N'a pas vu toutes fois
Ses amis parjurer leur foi.

71

Le bon roi Dagobert
Votait pour monsieur Paul Doumer:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
C'est un député
Plein d'activité;
— C'est le grand vice-roi,
Soleil levant des Tonkinois.

72

Dit le roi Dagobert :
J'ai connu beaucoup les Humbert:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Fûtes-vous ministre
Ou bandit sinistre?
— Eh non, lui dit le roi,
Je parle de ceux qui sont rois.

Parlé

Umberto, re d'Italia : tu ne t'es donc jamais fait refuser une pièce de quarante sous aux guichets de mes fermiers généraux.

73

Le bon roi Dagobert
Fut nommé préfet de Quimper:
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vos administrés
Ne sont pas lettrés;
— Vaillant soldat du roi
Ne doit signer que par sa croix.

74

Le bon roi Dagobert
Bafouillait à tort à travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté
Sera député;
— Je resterai donc roi;
Le roi est mort : vive le roi!

75

Le bon roi Dagobert
A tout venant disait *mon cher;*
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vous serrez les mains
De tous ces vilains?
— Ils votent, dit le roi,
Neuf mille trois cent vingt-sept voix.

76

Le bon roi Dagobert
A tout venant dit : *Bonjour, cher:*
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Courez tant d'amis
Que semble fourmis;
— Ami suis, dit le roi,
Non de leur cœur, mais de leurs voix.

77

Le bon roi Dagobert
Devint ainsi parlementaire ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté,
Daignez m'écouter ;
— Je suis sourd, dit le roi ;
Il pleut sur ma profession d'foi.

78

Le bon roi Dagobert
Devint alors autoritaire ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Votre Majesté,
Veuillez regarder ;
— Aveugle, dit le roi,
Je fais, défais, refais la loi.

Imitant un aveugle :

Ayez pitié d'un pauvre aveugle !

Imitant un camelot, puis un ouvrier :

Demandez le repasseur, le rapetasseur, le rafis-

toleur, le rapetisseur, le rapapilloteur, le raccommodeur, le rétameur de lois ; avez-vous des ciseaux, des couteaux à repasser ? voilà le repasseur, voilà le rémouleur.

79

Le bon roi Dagobert
Descendait place Walhubert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Vous pouvez rouler
Jusqu'au quai d'Orsay ;
— J'ai peur, lui dit le roi,
D'étouffer dessous tous ces quais.

80

Pour un temps Dagobert
Ici brisa la rime en *ert ;*
Le grand saint Éloi
Lui dit ô mon roi,
Tant avons chanté
Que faut déchanter ;
— Ne pouvons, dit le roi,
Battre tant longtemps que beffroi.

ÉDITIONS D'ART
ÉDOUARD PELLETAN, 125, boulevard Saint-Germain, Paris

En préparation

ANATOLE FRANCE
De l'Académie Française

LA ROTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

En préparation

ANATOLE FRANCE
De l'Académie Française

A LA LUMIÈRE

ODE

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce quinzième cahier le jeudi 26 mars 1903

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

L'affaire Crainquebille, *d'Anatole France, a été publiée pour la première fois en entier dans les éditions d'art de M. Édouard Pelletan : elle a été publiée pour la deuxième et pour la dernière fois en entier, — sous sa forme de conte, — dans les* Cahiers de la Quinzaine, *où elle fait le premier cahier de la quatrième série.*

Ce cahier, marqué un franc, a été retiré du commerce et réservé par les cahiers *pour le service de leur abonnement. Il faut donc, pour avoir un texte entier de* **l'affaire Crainquebille**, *s'abonner à la quatrième série des cahiers. — S'adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.*

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce quinzième cahier le mardi 24 mars 1903.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 7312



CAHIER DE PAQUES DE LA QUATRIÈME SÉRIE

GABRIEL TRARIEUX

LES VAINCUS

Joseph d'Arimathée

TROIS ACTES

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Du même auteur, en vente à la librairie des cahiers :

Les Vaincus, trilogie :

Joseph d'Arimathée,	un volume
Hypatie / *Savonarole*	un volume
Sur la foi des Étoiles, drame,	un volume
La Chanson du Prodigue, poèmes,	un volume
La Coupe de Thulé, poèmes,	un volume
Pygmalion et Daphné, un acte,	une plaquette
La Lanterne de Diogène, essais,	un volume

Pour paraître :

La Guerre au Village, trois actes.

Les Petites Provinciales, essais.

A monsieur Édouard Schuré

Monsieur,

Je vous prie d'accueillir ce drame, dont l'idée, en ce soir d'hiver où je vous l'avais exposée, vous avait plu, je me le rappelle, car j'en ai été fortifié. Incertain de ce que le sort lui réserve, en ces jours où les mots de poème et de drame sont rarement associés l'un à l'autre, et ceux d'Art et de Religion plus rarement encore, je vous le dédie sachant bien que ces raisons de défaveur ne compteront pour rien à vos yeux. Maintes pages de vos beaux livres en témoignent avec assez de force. Et je serai heureux si vous jugez, malgré la défaite de l'effort devant l'Idéal implacable, que j'ai bien mérité de ces deux grandes causes, où l'on n'en devrait voir qu'une seule, du Drame et de la Poésie.

Mais surtout je vous le dédie, parce que la pensée qui l'anime sera reconnue sans surprise par l'auteur des Grands Initiés. J'espère n'avoir mis dans ces lignes rien qui puisse heurter et blesser, même si elles n'expriment

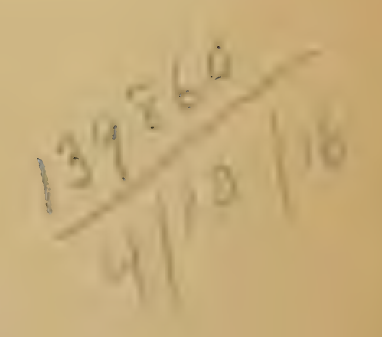
pas leur croyance, les âmes vraiment religieuses. Et cependant je crains pour elles je ne sais quel malentendu. Je crains que la poussière amassée par l'adoration des siècles sur une Figure divine ne fasse juger sacrilège celui qui, même d'un cœur sincère, s'efforce de la restaurer dans sa primitive splendeur. Mon espoir est en ceux qui, comme vous, croient la vérité toute pure plus tragique et aussi plus sublime que les plus saintes fictions. Nous ne pouvons nous laisser détourner de prier à notre manière ni par ceux qui confisquent Jésus dans une gloire surnaturelle, ni par ceux qui le tenant pour un homme pensent le dépouiller de ses rayons. Nous sommes quelques-uns de la sorte, et demain nous serons plus nombreux, à qui les prophéties nouvelles et les croyances anciennes semblent sacrées au même titre, et qui se sentent le cœur assez large pour embrasser dans sa plénitude le patrimoine de l'humanité.

Gabriel Trarieux

O vraiment tu es un Dieu caché,
Dieu d'Israël qui sauves !

Cantique hébreu

Joseph d'Arimathée



PERSONNAGES

JOSEPH D'ARIMATHÉE, Pharisien ami de Jésus.
NICODÈME, Pharisien ami de Jésus.
CÉPHAS, jeune Pharisien. (Le jeune homme riche)
HANAN, Sadducéen, beau-père de Caïphe.
CAIPHE, grand-prêtre, chef du Sanhédrin.
PONCE PILATE, procurateur de Judée.
PIERRE, disciple de Jésus, apôtre.
JEAN, disciple de Jésus, apôtre.
JUDAS DE KERIOTH, disciple de Jésus, apôtre.

MARIE DE MAGDALA.
LA MÈRE DES ZÉBÉDÉES.
MARIE, mère de Jacques.
JEANNE, femme de Chuza.
} Les Saintes Femmes.

PHARISIENS ET SADDUCÉENS, membres du Sanhédrin.
DISCIPLES DE JÉSUS.
LES PÈLERINS D'EMMAUS.
SOLDATS ROMAINS.
UN SERVITEUR DE PONCE PILATE.
UN ESSÉNIEN.
UN ESCLAVE.

Le drame se passe à Jérusalem, les 14, 15 et 16 de Nisan, il y a dix-huit siècles.

La pièce que l'on va lire a été lue à la Bodinière, par M. Coquelin aîné, les 15 et 20 avril 1897 et jouée au théâtre Antoine le 8 avril 1898.

JOSEPH D'ARIMATHÉE	MM. Antoine
NICODÈME	Daltour
CÉPHAS	De Max
HANAN	Desfontaines
CAÏPHE	Marsay
PONCE PILATE	Gémier
PIERRE	Arquillière
JEAN	Grandjean
JUDAS DE KERIOTH	Gémier
MARIE DE MAGDALA	Mmes Mellot
LA MÈRE DES ZÉBÉDÉES	Dorsy
MARIE, MÈRE DE JACQUES	Dornay
JEANNE, FEMME DE CHUZA	Reynold
UN PHARISIEN	MM. Carpentier
UN ESSÉNIEN	D'Avançon
UN ESCLAVE	Verse

ACTE PREMIER

Une vaste salle dans le palais du Procurateur, ouverte au fond par une triple baie à colonnes, d'où l'on aperçoit Jérusalem éclairée au soleil levant. A gauche, une porte donnant sur l'intérieur du palais. Au fond, à droite de la baie, une seconde porte précédée de quelques degrés, ouvrant sur le prétoire. Des Pharisiens et des Sadducéens vont et viennent par groupes, et s'entretiennent avec des gestes. A l'arrière-plan, Hanan assis et Caïphe debout sont entourés de nombreux prêtres. Au premier plan à droite, Joseph d'Arimathée, isolé, songe. C'est un homme près de la vieillesse, légèrement contrefait de la jambe droite. — On entend par moments, venant du prétoire, les voix d'une foule.

UN PHARISIEN

Le soleil éclaire la ville... Le Procurateur est lent à venir !

UN SADDUCÉEN

Lorsque c'est nous qui attendons, il ne s'émeut guère...

DEUXIÈME PHARISIEN

Le peuple murmure... écoutez les voix !

PREMIER PHARISIEN

Oui, oui, les rues sont encore désertes, mais le prétoire est déjà plein. Si l'on ne se hâte point d'en finir, craignons les troubles...

LE SADDUCÉEN

Rien à craindre de ce côté. Ils sont tous de Jérusalem, ils n'aiment pas le Nazaréen. Les pèlerins de Galilée couchent épars dans la campagne, à Béthesda ou Bethphagé, faute de place dans les murs... Quand ils monteront vers le temple, il sera trop tard !

PREMIER PHARISIEN

Amen ! — Pour une nuit, la besogne est belle...

LE SADDUCÉEN, regardant du côté de Hanan

Celui-là s'entend aux affaires...

DEUXIÈME PHARISIEN

Certes ! Il a su trouver cet apôtre infidèle, ce mécontent aux mains avides, qui trouvait les promesses trop lentes et s'est vengé de ses mécomptes... Était-il desséché par la haine ! Comment se nomme-t-il ?

LE SADDUCÉEN

Judas.

DEUXIÈME PHARISIEN

Nous n'aurions pu agir de sitôt, sans lui...

LE SADDUCÉEN

Maintenant, à nous la victoire...

PREMIER PHARISIEN

Nous ne verrons plus de l'aube au soir, dans la cour du Temple, le prophète avec ses douze rustres, traînant à ses talons cette assemblée de gueux ! Nous aurons enfin passage libre !

DEUXIÈME PHARISIEN

Il est temps... il était grand temps !

LE SADDUCÉEN, indiquant Joseph d'Arimathée

Regardez cet autre qui songe, debout, je crois, sur une seule jambe, comme un corbeau méditatif, et ne semble même pas nous entendre... Ne dit-on point qu'il est à Jésus ? Il porte, pourtant, votre robe...

PREMIER PHARISIEN

Il desserre rarement ses lèvres, nul ne sait ce qu'il aime ou déteste. Je crois bien qu'il n'est à personne.

DEUXIÈME PHARISIEN

Il n'est pas à redouter, quel qu'il soit... De sa vie il n'a fait un seul geste ! C'est un sage, qui vit retiré.

LE SADDUCÉEN

Sage qui boite !... face de jeûne !

Ils passent vers le fond à gauche et se joignent à d'autres. Nicodème entre par la porte de droite, regarde, un instant, les groupes, et va rapidement, descendant les marches, à Joseph d'Arimathée.

NICODÈME

Joseph d'Arimathée !... Je te découvre, enfin ! Toi seul, tu peux me dire ce que mes yeux ne veulent pas croire... Lui, là, comme un brigand, vêtu d'un haillon dérisoire, et ceint d'épines !... C'est un insensé coup de force, et tout ne peut être fini ! Je te prie, ami, parle vite...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

D'où viens-tu ? il est tard déjà... Que veux-tu savoir ?

NICODÈME

J'arrive de Béthanie, où je passe les nuits dans ma ferme pour veiller aux moissons prochaines. A l'aube, cet apôtre des douze, le fils de Jona, est venu tout en larmes. Il m'a dit l'embûche d'hier soir, à Gethsémani, l'Iscariote menant les torches, la fuite des autres... J'ignore le reste.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

L'Iscariote ?... c'était donc bien lui.

NICODÈME

Oui, lui, Judas ! Comment croire aux hommes ? Celui-là était un apôtre... Misérable ! il semblait l'aimer...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

La haine est quelquefois de l'amour qui souffre... C'était un ardent taciturne... et qui sait la force du mal ?

NICODÈME

Chez Caïphe, que s'est-il passé ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

C'est chez Hanan qu'ils l'ont conduit, au sortir du val de Cédron. Je n'y étais point, prévenu parmi les derniers, et non par hasard, je suppose, mais ils s'y trouvaient réunis vingt-trois ensemble, et tu sais que cela suffit... Ils l'ont condamné pour blasphème... Ce matin, dans la salle de pierre, à la douzième heure, plus des trois quarts du Sanhédrin ont ratifié...

NICODÈME

O honte, honte à nous !... Mais ils ne l'auront pas cette fois encore ! — N'y a-t-il pas une semaine qu'il entrait par la porte orientale, et le peuple jetait à ses pieds vêtements et rameaux ? Et depuis, chaque jour, dans le temple, une victoire nouvelle...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

C'était là le danger. Trop de gens l'ont trouvé sur leur route. Hérodiens et prêtres, et les nôtres même, depuis ces mouvements du peuple, sont unis en secret. Caïphe et son beau-père ont fait le reste ; Judas est leur coup de fortune. Le Sanhédrin connaissait la sentence avant cette nuit, je le sais.

NICODÈME

En temps de fête, et la veille du sabbat, c'est oser beaucoup... trop, peut-être.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Nous le saurons avant la cinquième heure.

NICODÈME

Qu'a-t-il dit devant le grand prêtre ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Ils ont parlé seuls, il s'est tu.

NICODÈME

Mais pourquoi maintenant cette feinte, cette bassesse gratuite ? Pourquoi les Romains entre nous ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Pour se justifier près du peuple, en cas de rancunes tardives. Tout est bien prévu.

NICODÈME

Depuis que ces renards sont grands prêtres, le Sanhédrin n'est plus qu'un valet !

Céphas entre par la porte de droite et se dirige vers eux.

CÉPHAS, à Joseph d'Arimathée

Je te salue, Rabbi. Quelle aube sinistre d'un jour de fête !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Toi ici, Céphas ?

CÉPHAS

Oui, je suis venu malgré moi... Le croirais-tu ? Sitôt cette nouvelle, j'ai pensé à toi tout d'abord...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Ce n'est pas à moi, ce matin, qu'il faut penser.

CÉPHAS

J'entends... Va, je ne l'oublie point... Je l'ai vu en passant, tout à l'heure... Il a toujours ce même regard, que je ne peux pas soutenir... De quel crime est-il accusé ?

NICODÈME

Demande-le aux accusateurs.

CÉPHAS

Pardonne-moi, si je t'ai blessé...

Il passe aux groupes du fond.

NICODÈME

Un Hellène, comme tant d'autres!

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Pas comme tous les autres, non.

NICODÈME

Qu'attendre du chacal romain ?... Toute proie lui est bienvenue... A moins que le dégoût d'être obsédé, peut-être, ou la haine contre le vieil Hanan ?... que penses-tu ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

J'attends peu de chose d'un lâche.

NICODÈME

Je ne sais quel espoir me possède encore...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Écoute...

Caïphe et quelques membres du Sanhédrin se détachent des autres groupes et viennent sur le devant de la scène.

CAÏPHE

Le Procurateur dira oui à ce que le Sanhédrin prononce... Ce n'est pas un jugement nouveau qu'on lui demande, mais d'exécuter une sentence. Il n'a qu'à condamner, selon notre loi.

UN PHARISIEN

Il a le droit de revoir la cause...

UN SADDUCÉEN

Que lui importe ?

DEUXIÈME PHARISIEN

Il hait le Sanhédrin... En faut-il davantage pour qu'il se dérobe ?

CAÏPHE

Nous avons des moyens de nous faire entendre. Il sait que Vitellius nous protège contre lui. Il n'aime pas non plus qu'on se plaigne à Rome... Il réfléchira, croyez-le.

PREMIER PHARISIEN

Il évite les affaires religieuses. S'il renvoyait Jésus au Sanhédrin ?

DEUXIÈME PHARISIEN

Nous jugerions sans lui !

UN SADDUCÉEN

Non certes ! Oubliez-vous le Baptiste ? Le Tétrarque meurt de sa mort !

CAÏPHE

Il ne s'agit pas seulement d'une affaire religieuse... au moins pour le Procurateur. — Des raisons politiques, en effet, le toucheront davantage... Nous font-elles défaut ? S'il ne veut frapper pour blasphème, il frappera pour séduction... séduction du

peuple, entendez-vous ? Ce fils de charpentier, soi-disant prophète, ne s'est-il pas dit roi des Juifs ?

LE SADDUCÉEN

Sans doute !

DIVERS

Il a raison !

DEUXIÈME SADDUCÉEN

C'est la vraie tactique !

NICODÈME

Jésus n'a jamais dit qu'il fût roi des Juifs !

CAÏPHE

Qui parle ainsi ?

NICODÈME, *avançant d'un pas*

C'est moi.

CAÏPHE

Tu défends le Galiléen ?

PREMIER SADDUCÉEN

Nicodème a perdu l'esprit !

NICODÈME

Je dis la vérité, que vous savez tous. Jésus n'a pas dit qu'il fût roi, il ne veut pas l'être !

PREMIER PHARISIEN

Qu'en savons-nous?

NICODÈME

Songez au denier de César... Vous êtes revenus la bouche close...

PREMIER SADDUCÉEN

Que nous importe qu'il l'ait dit ou non ? Il est blasphémateur, il peut bien être aussi mésith !

DIVERS

Oui ! Oui ! il est mésith ! il faut qu'il meure !

NICODÈME

Jésus n'est blasphémateur ni mésith !

PLUSIEURS VOIX

Il nous outrage ! Qu'il se taise !... Assez !...

CAÏPHE, *imposant le silence du geste*

Du blasphème, nous avons des témoins...

NICODÈME

Quels témoins? J'en amènerai d'autres que vous n'avez pas entendus ! Le scribe de la défense a-t-il pu parler? Avez-vous jeûné vingt-quatre heures avant de prononcer la peine, selon la loi? Il ne suffit pas d'une parole surprise aux flambeaux,

entre deux portes, pour frapper de mort celui qui enseigne au soleil depuis trois ans ! — Nos pères prenaient le deuil pour condamner le coupable ; vous, s'il faut charger l'innocent, vous en oubliez jusqu'aux rites, et le sacrifice du matin !

CAÏPHE

Tu dépenses beaucoup de discours. Nous avons entendu le blasphème, nous sommes donc témoins.

PLUSIEURS VOIX

Nous sommes tous témoins !

NICODÈME

Je suis témoin aussi, et dix mille du peuple ! Qui prononcera entre nous ?

CAÏPHE

Tête roide ! doutes-tu du grand prêtre ? Qu'ai-je à faire du peuple et de toi ? Il a blasphémé sous mes yeux.

NICODÈME

La confession seule n'est pas une preuve. L'homme sincère peut tomber au piège d'une question rusée…

LES DEUX SADDUCÉENS

Prends garde !

CAÏPHE

Va donc demander à Judas, l'apôtre, ce qu'il pense de son maître et du tien !

NICODÈME

J'en croirai moins Judas que moi-même!

CAÏPHE, haussant les épaules

Le Sanhédrin a prononcé. Il fallait parler avant l'heure. Homme de zèle, tu arrives trop tard.

NICODÈME

Je sais... Vos messagers, ce soir, ont été prompts ou lents à frapper aux portes, selon ceux qu'il fallait éveiller, ou laisser dormir. Ne croyez pas qu'il en aille de même jusqu'à la fin ! (Violents murmures.) Je vous dirai tout ce que je pense !... — Vous n'avez pas osé le juger au grand jour, parce que vous craignez trop, au grand jour, sa voix !... Vous tournez cependant autour de lui depuis assez de semaines, en cercles rapaces, comme font les vautours pour l'agneau ! Mais il était lion par le cœur, et vous avez creusé une fosse secrète, pour que le lion y tombât !... Vous n'avez pas même osé agir seuls ; il vous a fallu la nuit, et un traître. Il vous faut maintenant les Romains, pour vous mieux cacher jusqu'au bout !

VOIX NOMBREUSES

Les démons le possèdent ! — Qu'il ait sa part avec son maître ! — Arrêtons-le !

Gestes de menace vers Nicodème.

CAÏPHE

Laissez dire, laissez-le tout dire... C'est un Pharisien qui parle ainsi !

NICODÈME

Pharisien, je le suis, certes ! et de race aussi vieille, aussi pure, que quiconque ici ! Mes pères sont revenus de Babylone sur les ruines de Jérusalem, ils ont détaché la harpe des saules, ils ont rebâti l'arche, et fait régner la loi ! ils sont morts, sous les Macchabées, pour garder la Judée toute vierge des conquérants grecs, et leur mort ne fut pas inféconde ! Je vendrais ma vie comme eux-mêmes, pour chasser comme eux les Barbares !... Pharisien, Caïphe, oui ! C'est pourquoi je ne suis pas des vôtres ! Je ne mets pas de gants violets pour égorger les victimes saintes et je n'emploie pas d'interprète pour parler au peuple, mais je ne me sers pas d'étrangers pour tuer plus sûrement les prophètes !... Je ne m'étonne point de nos querelles, elles dureront après nous encore ! Toi, qui es satisfait de ce monde, tu veux, coûte que coûte, con-

server avec lui ta paix fructueuse... Quant à moi, je n'y prétends pas... Je m'étonne seulement qu'un si grand personnage se dérange avant l'aube pour un Galiléen... — Mais je vois ici d'autres hommes, que j'ai coutume de nommer frères... Pharisiens, fils de Hillel, sous qui le Sanhédrin fut grand, est-ce bien vous ? Si vous tenez pour rien la voix du peuple, si vous cessez de sentir avec lui, comptez-vous le sauver encore, en le méprisant ? N'étiez-vous pas de cœur avec le Gaulonite, quand il arrachait de ses mains, des portes du temple, l'aigle d'or impie ? N'êtes-vous pas venus au devant du Baptiste recevoir sur vos fronts l'eau du fleuve ?... Mais quand celui-ci, l'autre soir, chassait les vendeurs sur les marches, je vous ai entendus l'applaudir !... Aquiba, Phabi, Gamaliel, toi qui l'as fait asseoir à ta table, vous ne me démentirez pas !...

PLUSIEURS PHARISIENS, s'interpellant avec vivacité

Il a raison ! — C'est faux ! — Ce n'est pas un prophète ! — Il nous a maudits le premier ! — Tu n'es pas des siens en public !

NICODÈME

En public je suis des vôtres, comme je veux l'être en effet ! Celui qui nous entend ici m'est témoin que je suis sincère. Pharisiens, tous tant que nous sommes, que voulons-nous ? Nous voulons délivrer

du joug la Judée, nous voulons la victoire promise, et le règne de Dieu dans nos villes et dans nos champs ! Que faut-il ? Réveiller la foi morte, faire que des tisons épars se lève l'immense incendie, qu'Israël soit un corps, un cœur, un souffle ardent ! Sommes-nous trop d'ouvriers pour la tâche ? Repousserez-vous l'homme du peuple parce qu'il parle un autre langage ou qu'il porte un autre manteau ? Donnerez-vous aux pèlerins de Pâques qui sont venus en chantant les psaumes vers ce temple où l'arche repose, par les quatre routes de la Cité sainte, le spectacle d'un juste massacré par vous ?... De quel front pourrez-vous ce soir vous réjouir dans vos familles, manger l'agneau pascal en souvenir de la grande Exode ? Israël n'a pas un autre homme de cœur aussi pur que Jésus ! Il est Juif de race ancienne, il aime comme nous la patrie... je l'ai vu pleurer sur Jérusalem !... Ah ! rappelez-vous sa tendresse, sa grandeur tranquille, sa paix !... Chassez de vous la haine et l'esprit violent ! Que nous restera-t-il pour la lutte, aux jours de combat qui s'approchent, si nous nous tuons entre nous ?... Mourir sous nos murs, oui, mourir !...

CÉPHAS

Tu dis vrai, Nicodème ! Je suis avec toi !

Il quitte le groupe des prêtres, et s'avance vers Nicodème et Joseph d'Arimathée toujours immobile.

Tu n'es pas seul Pharisien ! Nous ne sommes pas moins que toi dignes de l'être ! Je parlerai aussi, en peu de mots. J'ai conseillé à tous de s'unir à Caïphe contre ce Jésus, fils de Satan. Je ne m'en repens pas, ni personne. Tu nous cites les vains bruits du peuple ? Le peuple est docile à qui le commande, et rebelle à ceux qui le flattent. Il se serait moins égaré sans les complaisants de ta sorte ; nous avons patienté trop longtemps. — Notre œuvre, pour sauver Israël, est de faire respecter la loi, la loi seule, et toute la loi, de mettre autour d'elle une haie... Jésus a offensé la loi. On l'a vu parler en public à des femmes sans voile, et jusqu'à des Samaritaines. Il guérit les malades, par ses exorcismes, le jour du Sabbat ; ses disciples vont cueillir des épis. Il dîne, sans se laver des souillures, chez des péagers, chez des gens de rien. Il pardonne à l'Épouse adultère, au nom de qui, et de quel droit ? Qui est-il pour parler sur les places et se lever dans les synagogues ? Un ouvrier de Nazareth ! — Mais ce n'est pas assez encore. Enhardi par notre silence, il vient enfin de se montrer ! Le Galiléen patriote ? Il a prédit la ruine du temple ! Notre allié pour la cause divine ? Il nous a traités d'hypocrites, il a osé crier : malheur à vous !... En vérité, il ne faudrait plus sur la terre d'autres docteurs que ses

jeunes gens, ou plutôt chacun est docteur et juge ! Plus de règles, plus d'autorité, plus d'alliance ! Ne dit-il pas : « Il suffit d'aimer... » ? Voilà le crime et le scandale ! Je ne veux pas savoir d'autres preuves ! C'est lui, le Blasphème vivant ! — Je dis donc : Périsse l'imposteur, avant l'étranger ! Fauchons-les jusqu'au dernier traître ! Dieu ne donnera sa victoire qu'à un peuple pur !... J'ai voté la mort de Jésus. Il a mérité de mourir !

TOUS LES PHARISIENS

A mort Jésus de Nazareth !

NICODÈME

S'il a mérité de mourir... si l'on peut le prouver dans un débat libre, après les témoins entendus... qu'il meure donc selon la loi : lapidé par nous, hors des murs ! — Pas de Romains dans une cause juive ! Ne livrons pas notre vengeance et n'abaissons pas le Sanhédrin ! Agissons debout !

PLUSIEURS VOIX

Il dit vrai en cela ! — C'est possible... On aurait dû le lapider ! — Sortons, lapidons-le !...

Mouvements divers.

UN SADDUCÉEN

Silence ! Hanan veut parler !

Les groupes s'ouvrent et se taisent. Hanan courbé se lève, et s'avance péniblement.

HANAN, très lentement et avec des pauses

Vous serez toujours des enfants, que le caprice d'un moment possède... Vous ne voyez pas que celui-ci veut vous entraîner vers quelque aventure douteuse, où ses amis et lui puissent jouer leur rôle ?... Vous seriez moins légers de cervelle, si vous aviez la conduite des choses et si vous en portiez le poids... — Il y a un vote du Sanhédrin qui défère le mésith à Pilate... Pour lapider, il faudrait une autre sentence... ce seraït une insulte au Procurateur... Je le jure, tout vieux que je puis être, Jésus sera jugé sur l'heure, et par lui. — Maintenant, cessez les disputes, laissez-nous en finir ! (Il se tourne vers Nicodème.) — Quant à toi, qui aboies contre nous comme un chien qu'on frappe, je veux te dire une seule chose... Nous mettons de côté Jésus de Nazareth parce que ce harangueur nous gêne, et nous nous servons des Romains parce qu'ils sont pour nous un instrument sûr et commode... Cela est-il pénible à comprendre ?... Si tu étais de ses amis, tu devais l'engager à rester plus longtemps loin d'ici, dans sa bourgade des montagnes, où d'ailleurs, à ce qu'on raconte, on aurait bien pu avant nous abréger son temps... — Même Capharnaüm et Tibériade ne pouvaient lui suffire ?... Il a mieux aimé venir au temple... être un personnage, un prophète... Tout doit se payer, un

jour ou l'autre... Et voici, son jour est venu... Si la mort d'un seul pour la paix publique consterne ton âme à ce point, va donc faire retentir ailleurs tes plaintes, nous t'avons assez entendu... Cependant prends garde, au passage, que les rues et les places n'aient point d'échos. Tu t'en repentirais toi-même, aussi bien que tout autre... Souviens-toi que Hanan te le dit !

Un silence.

NICODÈME

Hanan, tu as pour toi la force, et tu parles haut. C'est bien, nos lâchetés t'ont fait maître... Si vieux que tu sois, comme tu le dis — bien près de la mort pour un meurtre ! — tu vivras assez, je l'espère, pour voir crouler avec toi-même...

VOIX DU PEUPLE DANS LE PRÉTOIRE

A mort ! A mort !

CAÏPHE

Entendez, entendez le peuple, qui acclame son prophète !

NICODÈME

Ce sont des apostés à toi... Oh ! malheur sur vous par Moïse, par Élie et par Jean !...

CAÏPHE

Pourquoi pas par David encore ? Dis-nous donc qu'il est le Messie !

NICODÈME

Si Jésus n'est pas le Messie, le Messie ne doit pas venir !...

TOUS, détournant la tête et avançant la main droite

Blasphème ! Blasphème !

La porte de gauche s'ouvre. Deux soldats romains armés de la lance entrent et se rangent des deux côtés, en disant à voix haute.

LES DEUX SOLDATS ROMAINS

Place au Procurateur de Judée !

Ponce Pilate paraît sur le seuil et s'arrête.

PONCE PILATE

J'ai cru que les gens de la plèbe s'étaient déchaînés jusqu'ici et déchiraient quelque victime. Ce ne sont que des docteurs, paraît-il.

CAÏPHE

Justice, au nom de notre loi !

PONCE PILATE

Justice ? Oui, je m'en doutais. J'arrive hier de Césarée, c'est la veille de votre fête, et dès l'aube vous venez m'assiéger de clameurs... Vous pouviez choisir votre jour pour crier : Justice !

CAÏPHE

La cause, Ponce Pilate, est grave... Il s'agit d'un blasphème sans exemple encore.

PONCE PILATE

Les blasphèmes vous regardent, jugez-en vous-mêmes. Je n'ai pas qualité pour savoir ce qui peut offenser votre Dieu.

CAÏPHE

Nous avons une sentence de mort, mais un rescrit de Rome nous défend de l'appliquer, tu le sais... il faut que le Procurateur condamne...

PONCE PILATE

Vous n'êtes pas, d'ordinaire, si déférents... Je te le répète, grand prêtre, je suis las de vos luttes religieuses. Ne pouvez-vous les vider ensemble ?

CAÏPHE

Tu ne nous repousseras pas, je m'assure, quand tu sauras tout. César est intéressé dans la cause, il y a crime de lèse-majesté...

PONCE PILATE

Depuis quand prenez-vous si à cœur l'intérêt de César ? Et quel crime ?

CAÏPHE

Un fou, qui se dit roi, veut séduire le peuple... Il annonce des prodiges inconnus.

PONCE PILATE

Encore !

CAÏPHE

Ce temple, qui a coûté quarante-huit ans sans qu'on l'achève, il en prédit la ruine et veut le rebâtir en trois jours. Il n'est pas de promesse insensée...

PONCE PILATE

C'est bien, nous verrons tout à l'heure... nous allons voir. (A part.) Ce peuple a le cerveau malade... Allons !

Il se dirige vers le prétoire, précédé de ses deux licteurs, monte les degrés et sort. Suivent Hanan, Caïphe et les membres du Sanhédrin.

CAÏPHE, debout sur les marches, à Nicodème

Veux-tu voir juger le Messie ?

NICODÈME

Soyez seuls à porter votre crime ! Iaveh, qui nous voit, te juge aussi !

CAÏPHE

Je l'accepte !

Il sort, suivi des autres, moins Nicodème et Joseph d'Arimathée. Céphas, qui le dernier a gravi les marches, s'arrête avant d'entrer dans le Prétoire et redescend brusquement.

NICODÈME

Et toi, tu ne suis pas toute la meute ? Va, jeune homme, la fortune est de ce côté !

CÉPHAS

Souffrez que je demeure ici. Il est vrai, je ne suis pas des vôtres, mais je ne souhaite pas de mal à Jésus... sois-m'en témoin, Rabbi !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Je le suis.

NICODÈME

C'est cela, oui... Combien sont-ils, qui n'ont jamais souhaité sa mort, et ne feront rien pour la prévenir !... S'ils savaient, cependant !... peut-être qu'ils sortiraient en hâte de leurs demeures et qu'ils auraient honte de leurs vies... mais quoi? Nous sommes parqués ici comme des moutons dans un enclos... au dehors, dans la nuit, les loups rôdent, et le Berger peut-être est loin... (Il s'approche de la baie et regarde.) Voici que Jérusalem s'éveille... les hommes s'en vont à leurs besognes, et les pierres ne crieront pas qu'un prophète ici va mourir !

CÉPHAS

Jésus est-il perdu sans ressources ? Ne gardez-vous aucun espoir ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Il n'y en a plus de la part des hommes.

NICODÈME

Ah! si j'étais un fils du peuple et qu'il m'eût choisi pour apôtre, tous les Galiléens seraient sur

cette place... Nous pourrions répondre au grand prêtre... du moins il y aurait combat !... Mais, sous ce manteau qui nous pèse, il faut que nous restions immobiles, et les apôtres n'ont su que gémir...

CÉPHAS

Où sont les apôtres ? Je n'en ai vu aucun dans le prétoire.

NICODÈME

Enfuis ! dispersés par l'orage ! sur les routes de la Galilée déjà !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu compterais à tort sur le peuple ; il n'aime pas le héros en détresse. Parmi ceux qui s'écrient : à mort ! j'ai reconnu trois hommes malades, deux lépreux et un démoniaque, que Jésus naguère a guéris.

NICODÈME

Ils cèdent au souffle qui passe... la voix d'un enfant les apaise... Ils l'aimaient, pourtant ! Nous verrons encore... J'aurai quelque espoir jusqu'au bout !

CÉPHAS

Mais Jésus, qu'espère-t-il lui-même ? La grande force n'est-elle pas en lui ? S'il en a secouru tant d'autres, se peut-il qu'il s'abandonne ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Je ne crois pas que Jésus veuille vivre.

NICODÈME

Pourquoi dis-tu cela, Joseph ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Hier soir, il a dîné chez moi avec les douze. En rompant le pain, il a dit : Prenez-le, ceci est mon corps. En offrant le vin, il a dit : Buvez-le, ceci est mon sang. Il avait l'air triste, et très calme. Il a dit encore à Judas : Fais ton œuvre. C'est alors que Judas est sorti.

NICODÈME

A quoi bon, si c'était pour mourir, ces batailles des dernières journées, depuis son retour à Jérusalem ? ces traits de feu sur les hypocrites, et ces coups de fouet aux vendeurs ? ces éclairs dans ses yeux, comme ceux de Moïse descendant du Sina ? Il semblait avoir pris un vol d'aigle, et ses mains se tendaient vers le peuple, et nous espérions tous, pourquoi ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Le désert peut-être le sait, où il est resté quarante jours, et les nuits où il a prié. Il n'a dit son cœur à personne.

CÉPHAS

Avant son retour à Jérusalem... il fuyait, dit-on ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Il a fui jusqu'à Césarée.

NICODÈME

Oui, après la mort du Baptiste... Celui-là aussi fut un homme ; il est mort au piège. Une petite fille qui dansait a soulevé la tête pesante... S'il était resté parmi nous, nous aurions vu de grandes choses. Il était de la tribu de Juda, il voulait la guerre, lui, Jean !... Que voulait Jésus ?... (Un silence.) Et pourtant je n'ai pas connu de visage dont toute mon âme ait tremblé, comme du sien...

CÉPHAS

C'est vrai ! Moi non plus, et pourtant...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Il faut patienter pour comprendre... Peut-être est-il plus grand que nous le savons.

NICODÈME

Oui, oui... mais il sera trop tard ! Que nous restera-t-il, demain ?

CÉPHAS

Pourquoi nous a-t-il repoussés, nous, les riches ?

NICODÈME

C'est nous qui n'avons pas voulu de lui !

CÉPHAS

Un jour, — j'étais plus las de vivre, il passait sur ma route, — je lui ai demandé sa parole... Il m'a dit pour toute réponse : « Vends tes biens, et suis-moi... »

NICODÈME

C'est étrange... Quelque chose en lui emporte et déconcerte ensemble.

CÉPHAS

S'il était vraiment un prophète, il ne pourrait mourir ainsi !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Bien d'autres prophètes sont morts. Regarde le mont des Olives...

CÉPHAS

Et s'il était plus qu'un prophète?... s'il était... ce que tu as dit?... Dieu ne le laisserait pas infâme !

NICODÈME

Que sais-je?... Nous n'en sommes pas dignes! Il n'y a pas de Messie pour ceux-là !

CÉPHAS

Non ! Non !... Je ne peux pas comprendre...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu veux marquer à Dieu ses voies...

VOIX DU PEUPLE DANS LE PRÉTOIRE

Crucifie-le!...

NICODÈME

Misérables que nous sommes, de pouvoir parler!... Oh! sortir d'ici!... (Il hésite et va vers la porte.) J'aurai vu!...

La porte du prétoire s'ouvre. Entrent Ponce Pilate puis Hanan, Caïphe et quelques membres du Sanhédrin. Ponce Pilate va et vient en silence, d'un air absorbé. Tous l'observent.

CAÏPHE

Que décidera le Procurateur?...

PONCE PILATE, relevant la tête

Je ne trouve en lui aucun crime. Ce silence n'est pas d'un coupable.

CAÏPHE

Ce silence est une ruse du malin! sa langue n'est ailleurs que trop prompte, mais il sait se taire à propos... Il n'a pu répondre à qui l'accusait... La seule parole qu'il ait dite, quand tu l'as questionné en face, est un blasphème.

PONCE PILATE

Orgueil ou ruse, ne te plains pas. Il n'avait qu'à vouloir se défendre, à nier vos dires, par les dieux

je le tenais quitte ! Mais il est de votre race, lui aussi... Quant à ce que vous appelez blasphème, je n'y peux voir de danger grave. Qu'est-ce qu'un homme qui meurt pour la vérité ?... Ce n'est là qu'un rêveur fanatique, peut-être un fou... un méchant, non pas.

CAÏPHE

Si ce n'était pas un méchant, nous ne te l'aurions pas livré !

PONCE PILATE

Que sais-je de vos haines de castes, et pourquoi me mêler à cela ? Il fallait le juger vous-mêmes, je vous l'ai dit.

CAÏPHE

Nous ne le pouvons plus maintenant ; tous attendent là ta sentence... Et songe quels troubles possibles...

PONCE PILATE

Lui, soulever une révolte ! Tu veux rire de moi... Qui voudrait d'un roi mis aux fers ?

CAÏPHE

Le peuple connaît l'imposture, il demande sa mort, tu le vois.

PONCE PILATE

Le peuple ne veut pas tout entier qu'il meure. Quelques-uns pleuraient.

CAÏPHE

Il est rebelle à notre loi, il ne peut rester impuni... ou cinquante autres vont surgir, qu'on ne saura plus châtier... Le nom de Messie est puissant...

PONCE PILATE

Que veut dire: Messie ?

CAÏPHE

Fils de Dieu...

PONCE PILATE, à part

J'ai entendu cela à Rome, dans les mystères de Mithra... Oui, et les poètes aussi parlent de l'enfant qui doit naître... Mais qui prête foi à des songes ? Il faut la folie de ce peuple... Et pourquoi s'en troubler davantage?... (A Caïphe.) N'est-ce point par crainte de ce Messie que le vieil Hérode, autrefois, fit massacrer tous les enfants mâles ?

CAÏPHE

Oui. Celui-ci échappa, dit-on, par une fuite hâtive. Il est mort beaucoup d'innocents, et la vipère a pu grandir...

PONCE PILATE

Si je le livrais au Tétrarque ? Il n'aime guère non plus les prophètes, lui qui sert leur tête au dessert

sur un plat d'argent... Vous vous entendriez ensemble...

CAÏPHE

Non! le Tétrarque n'est pas en cause. C'est César qu'il a offensé en se disant roi... Nous n'avons d'autre roi que César!

NICODÈME, à part

Oh! lâcheté!

PONCE PILATE

Toujours cette parole aux lèvres! Et si je le renvoie libre, enfin?...

HANAN

On dira que le Procurateur de Judée prend peu de soin des intérêts de Rome... Le gouverneur de Syrie, Vitellius, peut-être en sera plus touché.

PONCE PILATE

Et César aussi, n'est-ce pas?... Vous ferez des plaintes encore, comme pour l'aqueduc, et le reste!... Oh! race de serpents, qui hait et qui rampe!... Il n'y a pas dans tout l'empire de province comme cette Judée! (Un silence. Un serviteur entre par la porte de gauche et s'approche de lui.) Que me veux-tu? (Ils se parlent un peu à l'écart.)

LE SERVITEUR

Procule, ta femme, m'envoie te dire que tu ne

fasses aucun tort à ce juste que tu dois juger ce matin ; en songe, elle a souffert pour lui.

PONCE PILATE

En songe ? Elle ne le connaît point... Aurait-il ce pouvoir ?... Quel ennui !... (Un silence.) Va chercher une coupe d'eau lustrale ; apporte-la moi. (Sort le serviteur.) J'aurais voulu jouer ces prêtres et rester en dehors de l'affaire... J'ai fait tout le possible... — Ah ! qui sait ?... J'oubliais leur fête... Oui, oui, c'est cela !... (A voix haute.) Vous savez que c'est la coutume de vous relâcher pour vos fêtes un prisonnier : voulez-vous Jésus ?... (Un silence. Les Juifs s'entretiennent à voix basse.) Hâtez-vous.

HANAN

Non, nous en aimons mieux un autre... Barrabas, par exemple...

CAÏPHE

Oui, plutôt Barrabas !

Un silence. Le serviteur revient, portant une large coupe. Les Sadducéens s'entretiennent encore. L'un d'eux, pendant la suite, se détache du groupe et sort.

PONCE PILATE

Ce n'est pas à moi, mais à vous, que votre Dieu a dit : « Tu ne tueras point. » Voici ce que je décide. Je vais demander à ce peuple qui je dois relâcher tout à l'heure : Barrabas ou Jésus. Il sera seul juge. S'il dit Barrabas, ce Jésus ira donc en croix. Mais

s'il dit Jésus, sachez-le, vous crierez en vain ! — Et maintenant je lave mes deux mains dans cette coupe du sang que vous me demandez. Je n'ai plus de part à cette œuvre.

Il trempe ses mains dans la coupe.

TOUS

Que son sang retombe sur nous !

PONCE PILATE

C'est bien.

Il se dirige vers le prétoire. Ils sortent.

CÉPHAS

Voici la main de Dieu !... oh ! victoire !... le peuple aimera mieux Jésus !...

NICODÈME

Peut-être !...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Silence...

Un long silence. Ils écoutent, la tête penchée.

VOIX DU PEUPLE AU DEHORS

Barrabas ! Barrabas !

NICODÈME, avec un geste de colère.

Malédiction !

CÉPHAS

Jésus !...

ACTE II

Une salle close chez Joseph d'Arimathée, toute sévère e nue, la nuit. Au fond à gauche une porte, fermée par une lanière de cuir, qui laisse voir, quand on l'ouvre, une campagne tranquille, les dernières maisons de Jérusalem parmi des bouquets d'oliviers, et, à l'horizon, des montagnes. Au fond à droite, sous une voûte cintrée, une sorte de réduit sombre qui se découpe dans le mur. Non loin de la porte, dans un boisseau, une faible lumière vacille. — Au début de l'acte la porte est ouverte. Joseph d'Arimathée est debout devant la voûte cintrée, sous laquelle sont entrés déjà Nicodème et l'Essénien.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Nous sommes arrivés. C'est ici.

Nicodème et l'Essénien, qui portaient un fardeau, le déposent doucement sur le sol.

NICODÈME

La porte...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Je vais la fermer. Hâtons-nous. (Il referme la porte et, demeurant là, écoute au dehors en parlant.) Pesez sur l'anneau de la muraille, la pierre cédera d'elle-même... Est-ce fait?

NICODÈME

C'est fait.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Vous devez trouver une niche profonde... assez grande pour tenir le corps... Vous n'avez qu'à l'y mettre, elle est préparée.

Nicodème et l'Essénien soulèvent de terre leur fardeau qu'ils placent dans le creux du mur.

NICODÈME

Il est bien ainsi...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tout est bien. La chose est faite.

Il remonte vers eux en boitant légèrement.

NICODÈME

Un succès hasardeux, par ce clair de lune, même en cheminant, comme nous l'avons fait, dans l'ombre étroite des masures ! Qu'une seule porte se fût ouverte, nous étions convaincus de sacrilège...

L'ESSÉNIEN

Tout le monde est sur les terrasses, par une telle nuit.

NICODÈME, après un silence, regardant devant lui, vers le mur

Jésus... Jésus de Bethléem !... Voyez, c'est lui encore... Son visage a repris sa grâce, depuis l'ago-

nie… Il est beau de sa première beauté… On dirait qu'il répand de la lumière dans l'ombre…

L'ESSÉNIEN

Sa face en est toute baignée !

NICODÈME

C'est ainsi qu'il m'est apparu, messager d'une naissance nouvelle, par une nuit de mon destin !… Son front resplendissait de même… Mais où sont le regard et la voix ?

L'ESSÉNIEN

Une courte agonie que la sienne ! A peine a-t-il touché l'hysope des lèvres, et, quand la lance lui a percé le flanc, sitôt la nuit, il était mort…

NICODÈME

Oui, mort dans un profond silence, comme il a vécu… Seulement, à la fin du jour, ce grand cri de détresse que je n'ai pu comprendre… et plus rien… — Il est mort comme une flamme pure par un soir d'orage, d'un coup !… les autres vies sont des lampes fumeuses qui luttent, dans l'ombre et le vent…

L'ESSÉNIEN

Son corps et son cœur étaient nobles, il n'a jamais connu le vice… la douleur flétrit moins que le mal.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Regardez-le du fond de votre âme... Il faudra fermer le sépulcre, et nul homme ne doit plus le revoir.

NICODÈME

C'est vrai... (Un silence.) Il est donc là comme tous les êtres, le plus grand des vainqueurs de la nuit!... Pourquoi ai-je vécu cette seconde?... (Un silence.) Fermons...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Remettez la pierre à sa place, qu'elle soit bien scellée dans le mur... C'est cela.

Nicodème et l'Essénien reviennent dans la salle.

NICODÈME

En vérité, un merveilleux tombeau!... Maintenant qui le soupçonnerait?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Il n'est pas le seul dans la ville; nos pères en creusaient de la sorte pour les cas de siège, où l'on ne peut franchir les murs; mais ils sont presque tous inconnus.

L'ESSÉNIEN

L'heure est tardive. Il faut que je parte...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Merci, ami de quelques heures, à toi qui t'es offert à nous pour le péril...

L'ESSÉNIEN

Il faut rendre honneur aux prophètes. Celui-ci fut des nôtres, naguère... tout Essénien en ferait autant.

NICODÈME

Souviens-toi de garder le silence, il y va de notre salut...

L'ESSÉNIEN

Tu peux demander à Machérous si l'on sait où repose le Baptiste... sois sans crainte.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Où vas-tu, frère ?

L'ESSÉNIEN

A En-Guédi. Nous venons ici pour la Pâque, mais nous n'y demeurons pas plus d'un jour. J'ai hâte de secouer de mes pieds la poussière de la ville. Adieu !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Adieu !

NICODÈME, à part

Adieu, non. A bientôt... (Sort l'Essénien.) Maintenant, frère, explique-toi. Je t'ai obéi sans comprendre, et sans rien marchander aussi ; mais quelle est cette énigme ?... Hier, tu obtiens du Procurateur le droit d'ensevelir Jésus... tu risquais assez pour toi-même

par cette seule démarche déjà... Nous le mettons au tombeau dès le crépuscule, avec l'aide de quelques fidèles, dans ce jardin perdu près du Golgotha... Ce soir, tu nous le fais dérober en hâte, à cet Essénien et à moi, et rapporter ici par les rues désertes, furtivement, comme des voleurs, pour le cacher là, dans cette ombre, mieux qu'un avare ne fait un trésor... Tu risquais deux fois de te perdre, ne le sais-tu pas ?... Dans quel dessein ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Un dessein très humble et très simple, mais j'ai cru qu'il valait le danger. Nous n'avons rien pu pour sa vie ; il fallait que la mort lui fût calme. Oublies-tu le sort du mésith, même après la croix ?... la Géhenne, l'infâme vallée où son corps est traîné ?... Je savais que Hanan et Caïphe n'auraient pas lâché leur proie morte avant cette insulte suprême, s'ils avaient pu la dérober. Les vautours devaient seuls achever leur œuvre... Ainsi, ce que nous venons de faire, la haine, à défaut de l'amour, l'aurait fait...

NICODÈME

J'aurais dû songer à cela... Oui, sans doute... Mais pourquoi les premières funérailles ?... cette ostentation visible des femmes en larmes et de l'adieu ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Pour n'être accusés de personne. Ma démarche auprès de Pilate devait être connue... Que répondre, alors, aux questions? Ils vont être peu satisfaits... Nous devions l'ensevelir d'abord au grand jour, comme nous le fîmes... et risquer, en secret, le reste... Nous serons, à présent, les derniers qu'on soupçonnera.

NICODÈME

Tu ne laisses pas de prise au hasard, et ton silence a plus fait que nos pleurs... J'admire ton courage, à cette heure où le deuil semblait seul nous rester...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

J'ai fait ce qu'il convenait de faire; il fallait y penser, rien de plus.

NICODÈME

Merci d'avoir pensé à moi!

JOSEPH D'ARIMATHÉE

L'œuvre te revenait d'elle-même... Je n'étais pour Jésus qu'un ami immobile... Je n'attendais rien au delà.

NICODÈME

Veux-tu dire... que tu ne croyais pas en lui? (Un silence.) Pourquoi t'être, alors, dévoué?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Disons que c'est inconséquence... et laissons cela.

NICODÈME

Excuse ma liberté trop grande... (Un silence.) — Ces pauvres gens, qui le croient encore où ils l'ont quitté, que diront-ils ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Ils accuseront les bourreaux, sans doute, ne se trompant qu'à demi, tu le vois ; — et, peu à peu, ce sera l'oubli.

NICODÈME

Bienheureux s'ils oublient un jour, et reprennent leur route !... Pour moi c'en est fait, je m'arrête... Je vais aussi demain à En-Guédi, Joseph.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Que veux-tu dire ?

NICODÈME

Je vais demander, à mon tour, aux Esséniens solitaires, la ceinture, la hache et la robe de lin. Je n'ai plus ici rien à faire.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Il reste toujours quelque tâche...

NICODÈME

Mais non le désir de s'y mettre... Les miens sont morts, je vis seul déjà... le fils où je pensais revivre m'a précédé, que me reste-t-il ?... La patrie ? Désormais, avec qui combattre? Les prêtres, les Pharisiens, le peuple, tous trahissent... et je suis si las!... Ceux qui, par toute la Judée, voilent leur tête dans les prières, en se tournant vers Jérusalem, savent bien peu ce que ce temple cache derrière son voile épais... La lumière des sept candélabres, qui brûle toujours dans le sanctuaire, est morte en moi... Je fais place à d'autres.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu espérais beaucoup en lui...

NICODÈME

J'ai tout espéré, tout ! Que sais-je ? La fuite des loups étrangers... l'Église de Sion comme une vierge neuve au matin nuptial... les promesses !... Mais le temps des héros n'est plus !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Il n'est pas besoin de partir...

NICODÈME

Je ne pourrais pas, comme toi, retiré dans ma seule pensée, dominer tous les hommes du haut de l'esprit... Il me faut le combat ou l'exil. — Je ne

veux plus voir les rues de cette ville, le temple, les lances romaines sur la tour Antonia, les murailles, tout ce que j'aime et tout ce que je hais !... Là-bas, la terre âpre et stérile, la mer morte, les dattiers d'En-Guédi où vivent les hommes purs, dédaigneux des foules, voilà mon vœu ! Là, plus de sacrifices qui fument, et plus de monnaies étrangères ! L'Essénien, lavé d'eau lustrale, ne salue que la lumière du monde, et vit pour Dieu seul... Les travaux journaliers, le silence, les saisons parmi les cultures me prépareront mieux au grand calme. Je m'initierai aux mystères que gardent les Vieillards sacrés... A moins que le cri de guerre n'éclate... Alors, je reviendrai mourir. (Un silence.) Joseph d'Arimathée, adieu !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Nicodème, adieu. (Ils s'embrassent.) Tu seras moins amer, quelque soir... les hommes sont peu de chose, ils s'en vont, et l'Esprit demeure.

NICODÈME

J'aurai vu dans ma vie un homme... Mes frères l'ont crucifié, mais il repose là, sous ta garde... Je me souviendrai. — Mais on vient, des ombres s'approchent... quelques femmes, je crois. Les étoiles vont pâlir bientôt, je me hâte...

Il sort. Joseph d'Arimathée le regarde s'éloigner en silence. Les Saintes Femmes, au nombre de quatre, toutes voilées et portant une urne, s'arrêtent en passant près du seuil.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Femmes, où allez-vous ?

UNE DES FEMMES

Nous allons à Jésus, bon maître. Nous apportons les aromates. Il n'est pas encore embaumé...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Il est bien tard, ou trop matin, et la route est longue. Ne voyez-vous pas que tous dorment ?

LA FEMME

Nous n'oserions pas, au grand jour...

SECONDE FEMME

Pouvons-nous dormir, quand il veille? Nul encore n'a fermé ses yeux... Il est seul, peut-être il a froid !...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Les morts n'ont besoin que de paix, Marie. A quoi bon ces parfums ? Laisse en paix Jésus !

LA FEMME

Il n'a pas défendu qu'on l'embaumât ! Quand il était vivant, un jour, j'ai brisé sur ses pieds un vase de myrrhe, mes cheveux les ont essuyés, il m'a laissé faire. Pourquoi nous reprends-tu, Rabbi ?

Je ne te reprends pas. Va, selon ton cœur. (Les Saintes Femmes s'éloignent. Il fait quelques pas dans la salle.) « Ils ne savent pas ce qu'ils font »... Personne! Personne!... — Il n'a pas besoin des parfums... il a le sommeil... (Un silence.) Pourquoi j'ai fait cela... Nicodème ne l'a point compris... Suis-je bien sûr de me comprendre ?... Je ne croyais pas en lui... comme eux, non certes ! qu'est-ce qu'un homme au regard de l'Être ?... et cependant... j'ai senti lui devoir quelque chose... Je lui ai assuré dans la mort le plus grand bien que je connaisse, celui que j'ai choisi vivant : le silence et l'oubli... la paix... — Voici dans mes jours une minute, la première peut-être, et la seule, où ma tête n'ait pas eu toute la part... et je ne la regrette point. (Un silence.) Pauvres femmes ! mais elles ?... Est-ce moi qui songe à les plaindre ?... Sans doute, la Volonté aussi les guide... C'est bien. (Il marche de nouveau dans la salle. Entre Céphas.) Qui vient ici ?

CÉPHAS

Céphas... Il est la neuvième heure, mais j'ai rencontré Nicodème qui m'a dit t'avoir vu... A qui viendrions-nous qu'à toi, homme sage, à toi qui seul l'as secouru ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Toi aussi, comme tous les autres, tu veux voir Jésus au tombeau ?

CÉPHAS

Non!... Non!... J'ai assez vu!... Partout où je vais, je vois encore... cette croix sombre, au jour qui baisse, et le corps pâle sur la croix... Ah! j'ai vu! j'ai trop vu!... j'ai fui!... (Un silence.) Et rien n'a changé dans le monde... hier soir était un beau soir... Au retour, comme à chaque printemps, les colombes volaient dans les cèdres... les figuiers ouvraient leurs jeunes feuilles... les lys éclataient dans les champs... Aucun deuil... et ce Golgotha!...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Le monde n'a point de part aux douleurs des hommes...

CÉPHAS

Et moi, pourquoi donc suis-je en deuil, comme un frère ou comme un ami?... Je ne connaissais pas Jésus!... Je n'ai pas fait saigner ses mains sous les clous, ni son front sous les branches d'épines... ce n'est pas moi qui l'ai fait mourir... Pourquoi son regard me suit-il, ainsi qu'un reproche? Pourquoi mon cœur est-il tremblant?... Je ne fus jamais un de ses disciples... Pourquoi ai-je épié, un à un, ses derniers soupirs? n'ai-je pas voulu m'arracher?... Je crois que j'ai envié ce larron de l'entendre, et cet autre de porter sa croix...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

C'est la mort qui grandit le prophète... il en est d'ordinaire ainsi.

CÉPHAS

Maudit soit le jour de lassitude où j'ai voulu m'approcher de lui !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Quel jour ?

CÉPHAS

Oh ! je puis te le dire... Te rappelles-tu Rébecca, la femme de Naboth ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

L'adultère ? Oui, je me la rappelle. Elle était d'une grande beauté.

CÉPHAS

Je l'aimais... C'est moi qui l'aimais... A l'aube, — elle sortait de chez moi, — Naboth la surprit à mon insu. Ce même jour, entrant au temple, j'entendis, parmi les clameurs, une voix, — la voix de cette femme, que la foule traînait vers Jésus. Tous criaient en chœur : Lapidons !... Je me frayai vers elle un passage, prêt à la sauver, ou mourir... Lui, assis, entouré de ses douze, et nous regardant sans surprise : « Que celui d'entre vous qui est sans péché

jette la première pierre, » dit-il. Et, s'étant penché vers le sol, il écrivait avec son doigt... La foule se retira en silence...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Je reconnais là ses paroles...

CÉPHAS

Quand tous se furent écartés, je ne sais quel désir m'emporta. J'allai soudain à lui, comme en songe, et lui dis : « Que dois-je faire pour avoir la paix ? » Il répondit : « Tu connais la Loi. L'observes-tu ? » Je dis : « Non, j'ai péché contre elle. Mais je voudrais me racheter. » Alors il me regarda bien en face, et ses yeux, faits d'une autre lumière, me défiaient, me brûlaient la poitrine... Il parla : « Si tu veux devenir un autre homme, vends tes biens, et suis-moi. » Et, comme je demeurais là, triste, secouant la tête il s'éloigna...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Pourquoi ne l'as-tu pas suivi ?

CÉPHAS

Parce que... parce que je suis jeune et ne veux pas renoncer à la vie, et qu'il me faisait peur malgré moi, dans sa pureté solitaire... Pourquoi m'a-t-il dit : Vends tes biens ? Les vendre, à l'encan, à quoi bon ? Pour qu'un autre s'en enrichisse ? Pour qu'ils

aillent grossir le trésor dans les cuves du temple ? Ou bien pour les donner, peut-être, aux mendiants de Siloé ?... Il pouvait m'accueillir pour disciple avec tous mes biens, s'il voulait de moi... J'aurais bien valu, je suppose, un pêcheur ou un péager... Et que m'eût-il donné en échange ? Quel trésor, quel verbe inconnu ? Il a clos pour jamais ses lèvres, et ne l'a pas dit... et je suis resté dans le doute !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Cette femme, Rébecca... elle est morte ?

CÉPHAS

Oui, morte... Naboth l'a tuée... Et, fût-elle encore vivante, qu'elle serait morte pour moi... Car, depuis ce jugement du prophète, son mot : « Va, et ne pèche plus... » je n'osais plus m'approcher d'elle et elle ne levait plus les yeux sur moi... Son geste entre nous se dressait comme naguère celui du Khéroub entre l'Homme et les portes d'Éden... Sans cela je l'aurais enlevée, je serais parti avec elle... elle était la fleur de ma vie... C'est lui, c'est lui qui me l'a prise, et non pas Naboth... elle est morte... et j'ai connu le désespoir... J'ai voulu aimer d'autres femmes, de celles dont l'amour s'achète, afin d'oublier Rébecca... Là encore, j'ai trouvé sur ma route le manteau blanc de ce Jésus !... Une courtisane, Marie, tu sais bien, la Magdaléenne, qui a fait la joie de

tant d'hommes, elle m'a refusé ses caresses, oui, l'or même que je lui offrais, parce qu'il l'avait convertie... Étrange recrue, en vérité!... C'est ainsi qu'ils n'ont pu me suffire, ces biens que je n'ai pas vendus... A dater de cette rencontre, nulle part, ni à Jéricho sous les palmes, ni devant la mer à Césarée, je n'ai plus goûté de loisir... Alors je me suis mis à le suivre, perdu dans la foule, de loin.. J'ai écouté ses paraboles et j'ai regardé ses miracles... Je voulais savoir, comprends-tu, s'il était, oui ou non, le Messie... Et je suis demeuré rebelle!... par ma faute ou bien par la sienne?... Lui, dont la volonté muette faisait se lever les malades, et les yeux des aveugles s'ouvrir, ne pouvait-il pas m'emporter?... Mais non! Il m'a laissé la tâche, sans dire ce qu'il voulait de moi... J'ai été troublé, non séduit, dépouillé de la joie ancienne tarie comme l'eau dans la main, sans connaître la béatitude dont il enchantait ses Élus... N'est-ce pas un sort dérisoire?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu as trop discuté en toi-même. Il fallait se donner sans comprendre... Ce n'est pas à moi de te blâmer.

CÉPHAS

Et maintenant il n'est plus... nous voilà seuls... Et nous gardons en nous l'image, plus grande dans l'opprobre et la honte, de ce Nazaréen étrange qui

semblait annoncer le bonheur... qui semblait être heureux lui-même, heureux d'un songe intérieur sur qui rien ne pouvait mettre une ombre... Le présent n'a plus de lumière, et l'avenir n'en a pas encore... Puisqu'il n'était pas le Messie, y aura-t-il jamais un Messie?... Et lesquels de nous le verront?... O Père, toi qui as la sagesse, ne peux-tu me donner quelque espoir ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

La sagesse ne peut pas se donner, et son goût parfois est amer... Ce n'est pas elle, mais la joie que tu cherches. Je ne sais pas quelle est ta route.

CÉPHAS

C'est bien. Je la trouverai seul. J'irai, j'essaierai d'autres cieux, au hasard des voiles... J'irai vers la Grèce idolâtre, d'où vient un souffle de beauté !

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu ne trouveras pas hors de toi le bonheur qui n'est pas en toi...

CÉPHAS

Ce qui est en moi, je l'ignore...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu ne dis pas toute ta pensée..

CÉPHAS

Peut-être la sais-tu mieux que moi? Il me semble qu'au fond de mon cœur habite quelque dieu invisible et qui ne voudrait pas parler... (Un silence. Un lointain son de trompe retentit sur Jérusalem. Il s'approche de la porte ouverte où glisse un rayon du matin.) Écoute ! le jour est à Hébron. Les trente-neuf travaux vont reprendre, qu'avait suspendus le Sabbat. Oui, toute la vie recommence... Mais le jour n'éveille pas les morts... (Pierre et Jean se présentent sur le seuil.) Qui sont-ils ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Deux de ses disciples.

PIERRE ET JEAN, entrant dans la salle

Salut, Rabbi.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Que demandez-vous ?

JEAN

Tu as enseveli notre maître... Qu'il te plaise nous dire en quel lieu, afin que nous allions y prier, celui-ci, Simon Pierre, et moi, Jean...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Je l'ai enseveli au jardin d'Éphron, près du Golgotha. Est-ce maintenant qu'il faut vous l'ap-

prendre ? Les femmes sont plus promptes que vous... Depuis deux jours, quel est votre abri ?

JEAN

Nous étions chez Marie et Marthe, sœurs de Lazare, à Béthanie...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Vous pleuriez ensemble... Alors, vous laissiez seul Jésus.

JEAN

Nous avons essayé de le suivre...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Jusqu'où ?

JEAN

Jusque chez Hanan, avant-hier, la nuit... Nous étions près des feux, dans la première salle... On nous a menacés...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Je ne vous ai pas vus chez Caïphe. — Et les autres, les neuf, où sont-ils ?

JEAN

Du côté de Tibériade...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Ils ont fui ?... (Un silence.) Pauvre troupe en déroute !... — Eux, les onze, tous ses élus !

PIERRE, qui s'est tenu jusqu'alors à l'écart, dans un accablement farouche, tressaillant brusquement

Nous étions tombés dans un piège... J'ai tiré l'épée, à Cédron, j'ai blessé Malchus!... Mais le Maître, alors, m'a repris...

CÉPHAS

Qu'a-t-Il dit en voyant les hommes d'armes ?

PIERRE

Il s'est offert à eux...

JEAN

Il a dit : « J'étais tous les jours dans le temple, et vous venez me saisir la nuit!... »

CÉPHAS

Mais avant, mais dans cette soirée, que vous a-t-il dit?... Pas un mot?... Que faisiez-vous à Gethsémani ?

PIERRE

Nous étions accablés de sommeil, nous dormions, serrés tous ensemble... Il s'était un peu écarté... deux fois il est venu nous parler... mais ma tête était trop pesante, je ne l'ai pas bien entendu... A la seconde fois, pourtant, je me rappelle encore... je l'ai vu... il marchait à grands pas... quelquefois il penchait le visage, en pliant ses bras contre lui... il

parlait avec force, comme pour une grande foule, mais à lui seul... Et il est tombé à genoux...

CÉPHAS

Qu'a-t-il dit, alors?... qu'a-t-il dit?

PIERRE

Il priait sans ouvrir les lèvres... je crois qu'il a pleuré... Je ne sais pas.

Un silence.

CÉPHAS, à mi-voix

Aurait-il douté de lui-même?... — Mais naguère... souviens-toi encore... que vous annonçait-il de lui?

PIERRE

Sur la route de Césarée, il nous a dit : « Je suis le Christ! »

CÉPHAS

Enfin!... — Il s'était donc trompé....

JEAN

Jésus ne s'est jamais trompé. Il nous avait prédit lui-même que le Fils de l'Homme devait mourir...

CÉPHAS

Mourir, sans avoir fait son œuvre!... Et le royaume que vous attendiez?

JEAN

Le royaume n'est pas ce qu'on pense... nous ne comprenions pas encore...

CÉPHAS

Et maintenant, que comprenez-vous?... Qu'allez-vous attendre?...

PIERRE

Son règne!...

JÉAN

Le Fils de l'Homme reviendra! les nuées seront déchirées! Il viendra comme le soleil!

CÉPHAS

Quand doit-il revenir, d'après vous?

JEAN

Les temps sont proches, et le blé mûr...

CÉPHAS

Et quels sont vos signes?

JEAN

Il n'y a de signes que pour ceux qui croient.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu dis vrai...

CÉPHAS

O Galiléens au col roide!... (A Joseph d'Arimathée.) Est-ce vraiment là tout leur songe?... A quoi bon disputer davantage?... Qu'allez-vous faire en attendant?

JEAN

Nous reviendrons à Génézareth, nos barques de pêche y sont encore. Nous reprendrons l'ancien métier.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Vous ferez sagement de quitter la ville. Il faut que vous laissiez venir l'oubli.

JEAN

Nous ne voulons plus que voir son tombeau, et nous partirons.

Un silence.

CÉPHAS

Ces hommes sont peut-être heureux...

Trois des Saintes Femmes entrent dans la salle, sans voile et vivement émues. Elles portent encore avec elles les urnes remplies d'aromates.

LES SAINTES FEMMES

Hélas! Hélas!

PIERRE, les regardant une à une

Jeanne, Marie et Salomé... D'où viennent-elles?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Qu'avez-vous, femmes?

JEAN, s'approchant de l'une d'elles

Mère, qu'y a-t-il ?

LA MÈRE DES ZÉBÉDÉES

Le sépulcre est vide !

SECONDE FEMME

On nous a dérobé Jésus !

TROISIÈME FEMME

Hélas ! Hélas !

CÉPHAS

Que disent-elles ?... (A la mère des Zébédées.) Parle, toi... Dis ce que tu as vu...

LA MÈRE DES ZÉBÉDÉES

Nous allions au sépulcre, Rabbi... Nous lui portions ces aromates... La pierre était déjà levée !... Les linges sont pliés encore, ceux de la tête et ceux des pieds... Nous l'avons cherché dans la grotte... il n'était nulle part !... O Jésus !...

SECONDE FEMME

J'ai vu, debout près de la grotte, un homme blanc qui nous regardait...

PIERRE

Malheur à qui l'a dérobé!...

CÉPHAS

Leur tête est troublée... Qu'ont-elles vu?...

JEAN

Et Marie?... Marie Madeleine?... N'était-elle pas avec vous?...

LA MÈRE DES ZÉBÉDÉES

Nous l'avons laissée au sépulcre, à genoux et comme en extase... Nous sommes parties sans l'attendre...

PIERRE, du seuil de la porte

Marie de Magdala?... la voici...

Entre Marie de Magdala, à pas très lents et les yeux fixes. Elle parle d'une voix presque basse et sans geste.

MARIE DE MAGDALA

Je l'ai vu... je l'ai entendu... il était sorti du sépulcre... Comme sa tunique était blanche!... Il touchait à peine la terre... il n'avait plus de sang ni de plaies... Il était plus beau qu'autrefois...

CÉPHAS

Elle parle comme en un songe...

PIERRE

Que dis-tu, Marie?... Parle-nous... C'est moi, Pierre... Qui as-tu vu?...

MARIE DE MAGDALA

C'est toi, Pierre... (Elle regarde autour d'elle.) Vous êtes tous là... Pourquoi gardez-vous ces visages?... elle est passée, la longue nuit... Ne savez-vous pas qu'il faut rire?... qu'il faut marcher dans la campagne, et cueillir des rameaux... des rameaux?... Ne vous ai-je pas dit qu'il s'avance, lui, l'époux céleste... Jésus?...

Un silence. Tous, anxieux, se regardent.

LES SAINTES FEMMES, entre elles, à voix basse

Est-ce la douleur qui l'égare?... — Non, regardez comme ses yeux brillent...

CÉPHAS

Oh! parle, parle encore... dis-nous...

MARIE DE MAGDALA

J'étais à genoux, je pleurais... voici que je me suis levée... Il était debout devant moi... Il était debout près de la porte, dans une robe neuve comme le jour... mais mes yeux ne le connaissaient pas... — Il m'a dit : « Pourquoi pleures-tu, femme?... » Je lui ai répondu : « On a enlevé notre Maître, et je ne sais où on l'a mis... Si tu le savais,

toi, Seigneur, aie donc pitié de ta servante. » Alors sa voix m'a dit : « Marie!... » Et moi j'ai crié : « Rabboni!... » Je me suis jetée à ses pieds, et j'ai voulu toucher sa robe... mais Il m'a dit : « Ne me touche point, car je dois revenir à mon Père... Va dire tout ce que tu as vu... »

Un silence. Les femmes se sont rapprochées de Marie.

CÉPHAS

Elle a l'air d'être plus qu'une femme... Elle rayonne avec le matin!...

PIERRE, se réveillant brusquement

Au sépulcre, Jean! Au sépulcre!... dehors! viens, sortons!...

JEAN

Au sépulcre!

Tous les deux sortent en courant.

MARIE DE MAGDALA, de même

Je l'ai vu... je l'ai entendu... Il est ressuscité des morts!

Elle sort du même pas tranquille, suivie des trois femmes. Un silence.

CÉPHAS

Joseph, que venons-nous d'entendre?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Des folies... Un rêve de femme!...

Non! Non! Ce n'était pas un rêve!... Je sais que ses yeux avaient vu... Oh! Joseph! les nuées se déchirent! le soleil monte! c'est une aube, une aube de vie... et c'est le printemps!... Je suis ivre, je suis hors du monde, comme aux jours où j'ai cru que j'aimais!... Il faut que moi aussi je voie! que je sorte!... au sépulcre!... à lui!...

Il sort et disparaît en hâte. Joseph d'Arimathée fait un mouvement comme pour le retenir, mais s'arrête, et le regarde s'éloigner. Le paysage est baigné de lumière. Seul, il va jusqu'au réduit sombre où Nicodème et l'Essénien ont enseveli le corps de Jésus. Il se tient là une seconde en silence, puis, avec un geste de doute et de résignation, il s'en va.

ACTE III

Même décor qu'à l'acte II. Au début de la première scène Joseph d'Arimathée est seul avec un esclave. On voit au dehors, par la porte ouverte, la fin d'un crépuscule nocturne : une brume bleuâtre et chaude où s'étouffent les lueurs dernières.

JOSEPH D'ARIMATHÉE, à l'esclave

Apporte la lumière dans le boisseau, les Galiléens arriveront tout à l'heure. Laisse la porte ouverte ; tu la refermeras sur le dernier venu, je te ferai signe. (L'esclave sort et revient bientôt avec une lumière. Il pose le boisseau sur une escabelle à gauche de la porte, et sort de nouveau. Joseph d'Arimathée, qui s'est tenu sur le seuil immobile, fait maintenant quelques pas dans la salle. Il s'arrête parfois en parlant.) Je leur ai permis de venir une dernière fois... il le fallait. Il vaut mieux, pour eux et pour nous, qu'ils parlent ici, porte close, que de faire sonner les places... C'est assez d'une croix... et moi-même, peut-être ?... Il suffit. — Ensuite qu'ils partent !... ils partiront... c'est Pierre qui va les conduire... Demain ils seront loin, dispersés...

leur voix se perdra dans les bourgades... leur zèle s'éteindra de lui-même... à moins que?... (Un silence.) Que pouvais-je de plus pour guérir ces cœurs passionnés de leur songe?... Rien... (Il regarde vers le sépulcre.) Rien... — Et peut-être, pour eux, vaut-il mieux n'être pas guéris... De quel droit les aurais-je troublés d'un savoir stérile, qui les abattrait sans les vaincre?... Envie de boiteux, mécontent que les autres courent!... Oui, j'ai connu cela aussi... (Un silence.) Maintenant des folies à entendre?... Mes oreilles sont patientes, et la vie se passe à ce jeu... Il reste Céphas... oui, sans doute... Cette ardeur émue m'intéresse... peut-être comme un souvenir?... Celui-là ne peut pas vivre aveugle... — Qui parle beaucoup n'agit guère... Il est captif sous des chaînes d'or... Ce qui sera, sera... Nous verrons bien. (Il s'arrête devant le sépulcre.) Voilà donc où nous a conduits ce qu'il appelle ma sagesse!... J'ai voulu comme un autre, me mêler d'agir... Je l'ai enseveli... sans encombre... J'ai tout fait, depuis lors, pour qu'arrive le silence... et je suis l'artisan du scandale, moi qui n'attends point de Messie... L'artisan?... plutôt le prétexte... A défaut de celui-ci, sans doute, un autre se serait rencontré... et l'orage se serait déchaîné encore... Rien ne peut empêcher et l'amour et la haine de se battre sur ce sépulcre comme ils se battaient sur ses pas... Moi-même, écoutant cette femme, n'étais-je pas

séduit ?... Oui, je le crois en vérité... On dirait quelquefois que les fous sont les sages... Étranges détours de l'Esprit !... (Un silence.) Et lui, qui dort là sans parole, que penserait-il de ces choses ? Il ne parle plus... il ne pense plus... Son sort est le meilleur, peut-être !... (Un silence.) Nos pères ont eu raison de dire : O Dieu d'Israël, Dieu qui sauves, tu es vraiment un Dieu caché ! (Il demeure un moment immobile. Céphas entre sans bruit et s'arrête, absorbé dans une rêverie profonde. Joseph d'Arimathée va vers lui et lui touche l'épaule.) Quelles nouvelles ?...

CÉPHAS, tressaillant à sa voix, mais sans le regarder

Depuis hier, j'ai marché sans trêve... le tombeau était vide... la pierre, l'énorme bloc, levée, comme elles l'ont dit... et, par terre, les linges pliés, ceux des pieds et ceux de la tête, comme elles l'ont dit... Mais il ne m'est pas apparu. — Je l'ai cherché dans Jérusalem comme un chien qui suit une piste... au temple... à Béthesda... à Siloé... à Gethsémani... au Golgotha... partout où l'on retrouverait encore les traces fraîches de ses pieds... D'autres avaient passé déjà... les vendeurs sont revenus dans le temple... et je ne l'ai pas rencontré. — Je suis allé jusqu'à Béthanie où pleurent les deux sœurs fidèles... J'ai vu Lazare... oui... celui qu'il a réveillé du sommeil... d'aucuns disent de la mort même... Je pensais : Celui-là, peut-être, en sait plus que les

autres hommes ?... Mais Lazare, depuis l'aventure, n'est plus que l'ombre d'un vivant... Il m'a regardé de ses yeux vagues, où roulent encore des ténèbres, sans même frémir au nom de Jésus...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Et les autres ?...

CÉPHAS

Les autres l'ont vu, paraît-il... au moins Pierre et Jean. Moi seul vainement j'ai prié !... Mais je suis indigne... Peut-être ne veut-il se montrer qu'aux siens ?

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Ou les siens, comme des voyageurs altérés à la fin du jour, paient leur foi d'un mirage... Ils sont ivres de trop de soif.

CÉPHAS

Je ne peux plus les railler... Je les sens trop haut... Je ne l'ai vu nulle part, Joseph, et je n'ai pu douter de cette femme !... Il faut qu'elle ait dit vrai !... il le faut !

Un silence.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tous vont venir ici ce soir, une dernière fois.

CÉPHAS

Je le sais ; je suis venu les entendre. J'ai besoin de me sentir près d'eux... Il me semble que ma destinée va lever sa torche, ce soir... (Judas entre, la face hagarde, et reste un instant devant eux sans mot dire.) Qui est ce mendiant au poil fauve ?... il a l'air d'une bête égarée.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

C'est l'homme de Kerioth... Judas.

Un silence.

JUDAS

Oui, c'est moi... Tu me reconnais, toi, Rabbi... J'ai mangé ici l'agneau de Pâques, le treize de Nisan au soir... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?... Est-ce que j'ai la lèpre ?... Allez-vous fuir ou me tendre le poing, comme font les autres ?... J'ai demandé à boire à une vieille femme, qui a laissé tomber sa cruche... elle croyait voir le démon... Ha ! Ha !... J'ai soif... Me chasseras-tu, Rabbi ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Je ne te crains ni ne te chasse ; nous n'avons rien à faire ensemble. Parle vite et passe ta route... les disciples viennent.

JUDAS

Eux !... c'est eux qui seraient en fuite !... Au Cédron ils pouvaient se défendre... mais quelques

bâtons ont suffi... Ha ! Ha !... et j'ai baisé ses lèvres... et il m'a rendu le baiser!...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Chien ! dis-nous ce qui t'amène, ou sors d'ici !

JUDAS

C'est toi... n'est-il pas vrai, Rabbi ?... C'est toi... qui l'as mis au sépulcre ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Oui, c'est moi.

JUDAS

Et tu l'as fermé avec une pierre... un gros bloc de pierre ?... Ha ! Ha !... il était bien mort, le cadavre... les pieds étaient froids, et la tête... la tête pendait, morte... Ha ! Ha !... Les morts ne lèvent pas les pierres...

CÉPHAS

Et lui aussi !... C'est donc cela ?...

JUDAS

Madeleine, la démoniaque, dit qu'elle l'a vu... elle voudrait bien !... Elle voudrait bien verser la myrrhe... et frotter ses cheveux sur les pieds nus... Et Pierre, et Jean, et tous les autres voudraient bien le voir !... Mais il est mort !... mort !... mort en croix !... des clous aux pieds ! des clous aux

mains !... et son Dieu l'a laissé se tordre... et saigner, et crier... Ha ! Ha !...

CÉPHAS

Il vit !... Marie-Madeleine l'a vu ! Et Pierre et Jean aussi l'ont vu !

JUDAS

Qui es-tu, toi ?...

CÉPHAS

Un Pharisien...

JUDAS

Les tiens ont payé pour qu'il mourût... Ils sont contents... ils ont payé... et moi j'ai rapporté la somme... ils ne voulaient pas la reprendre... mais je leur ai jeté... l'argent !...

CÉPHAS

Tu as rendu les deniers ? Pourquoi ?

JUDAS

Je n'ai pas besoin de vos deniers !... Judas ne s'est pas vendu... Ha ! Ha !... Je voulais voir mourir le traître... lui, Jésus... pour le voir mourir... Il nous avait promis le règne, et nous avait trahis... C'est bon !

CÉPHAS

Misérable !... et si tu le rencontres ?...

JUDAS

Tu... le crois donc aussi?...

CÉPHAS

Moi?... oui!

JUDAS

Tous... Tous... et c'est contre moi seul... c'est pour me rendre fou... Ha! Ha!... Mais je ne croirai pas l'imposture!... il est mort, et quelqu'un le cache!... On ne l'a pas jeté dans la Géhenne... puisque j'ai cherché, corps après corps... — Et si je le rencontrais?... Ha! Ha!... je lui crierais encore en face qu'il n'est pas le Messie!... Ha! Ha!... et que je le hais, mort et vivant!... que je le hais!... que je le hais!... comme je vous hais tous!... tous!... tous!... Ha! Ha!... Ha! Ha! Ha! Ha! Ha!... Ha! Ha!...

Il sort marchant à reculons, la tête baissée, et s'enfuit. Un silence.

CÉPHAS

On ne peut haïr ainsi qu'un dieu...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Les voici qui arrivent... viens.

Entre un groupe de disciples qui s'inclinent devant eux. Tous les deux passent à droite et observent ce qui suit.

PREMIER DISCIPLE

Il faut croire le témoignage de Pierre... Pierre est un homme droit.

SECOND DISCIPLE

Et Jean aussi... ils étaient ensemble.

TROISIÈME DISCIPLE

C'est Marie de Magdala qui l'a vu la première... elle a vu la colombe descendre, et les deux hommes blancs.

SECOND DISCIPLE

Qui était-ce ?... Moïse et Élie ?...

TROISIÈME DISCIPLE

Sans doute... ou Jean Baptiste... C'étaient des khéroubs vêtus de feu...

QUATRIÈME DISCIPLE

C'est étrange qu'une Syrienne voie des khéroubs... et celle-ci !... Ce n'était pas une sainte, autrefois, la Madeleine... Elle dansait dans les tavernes pour les matelots !

TROISIÈME DISCIPLE

Il avait chassé de son corps sept démons... et, depuis, ce n'était plus la même femme.

DEUXIÈME DISCIPLE

Depuis hier matin elle n'est plus la même...

QUATRIÈME DISCIPLE

Mais Jésus ?... En sont-ils bien sûrs ?... Ont-ils vu les pieds et les mains ?

TROISIÈME DISCIPLE

Il était debout dans une grande lumière... comme de glaives, disent-ils...

QUATRIÈME DISCIPLE

Ils auraient dû voir les stigmates...

PREMIER DISCIPLE

Patience, nous allons les entendre... Voici les femmes...

Entrent Marie de Magdala et les Saintes Femmes, qui passent à gauche. Elles relèvent leur voile.

TROISIÈME DISCIPLE, indiquant Marie de Magdala

Regardez-la qui marche sans voir... Ne dirait-on pas une vierge?

DEUXIÈME DISCIPLE

Elle sourit, au fond de son cœur...

PREMIER DISCIPLE

Voici Pierre, et Jean, et Jacques son frère...

DEUXIÈME DISCIPLE

Le front haut, comme des messagers !...

TROISIÈME DISCIPLE

Pierre est soucieux plus que les autres...

Les trois apôtres saluent de loin Joseph d'Arimathée et Céphas, et s'approchent des Saintes Femmes avec qui ils conversent à voix basse. D'autres disciples entrent peu à peu, et se mêlent au premier groupe.

UN DISCIPLE *entrant brusquement*

Judas de Kérioth est mort!

Un silence. Les disciples se regardent. Rumeurs diverses.

PIERRE

Où l'as-tu vu?

LE DISCIPLE

Je passais par le champ d'Hénoch, le potier... Voici que sous un arbre je vois un homme... La tête touchait presque les branches, et les pieds avaient l'air de pendre... il ne fait plus clair... Je l'appelle... il est comme une souche... je m'approche... eh! oui, bien pendu! la corde au cou... c'était Judas!

PIERRE

C'est lui-même qui s'est tué?

LE DISCIPLE

Sans doute... On l'a vu passer comme un démoniaque...

PREMIER DISCIPLE

Iaveh soit loué!

DEUXIÈME DISCIPLE

La justice se lève!

TROISIÈME DISCIPLE

Ils périront tous par la corde!

PIERRE

Paix, frères... Il ne nous revient pas de juger.

JOSEPH D'ARIMATHÉE, à mi-voix

Les apôtres s'amendent...

Entrent les deux Pèlerins d'Emmaüs, un bâton à la main.

LE PREMIER PÈLERIN

Où est Simon, fils de Jona?

PIERRE

Me voici...

LE PREMIER PÈLERIN

Tu nous croiras, Simon?... Nous l'avons vu, il nous a parlé... il était avec nous en chemin... Il vient de nous quitter tout à l'heure...

LE SECOND PÈLERIN

Il nous a parlé comme autrefois...

QUELQUES VOIX

Où?... Comment?...

PIERRE

Soyez témoins, vous tous!... ils ont vu le Seigneur!... Ceux-ci ne sont pas des apôtres, ni des femmes... prêtez l'oreille... Et toi parle, selon ton âme...

Tous les disciples se serrent en un groupe pour écouter le Pèlerin. Il parle appuyé sur son bâton de route. Sur un signe de Joseph d'Arimathée, l'esclave ferme la porte sans bruit.

LE PREMIER PÈLERIN

Si je me trompe, que Cléopas me reprenne... Nous allions à Emmaüs ensemble, avant la tombée de la nuit, mais quand les ombres sont déjà longues... Nous parlions de ces dernières journées, du Sanhédrin et du Golgotha, et de ce qu'on raconte dans la ville... En chemin, un étranger nous aborde, — d'où venait-il, je n'en sais rien... Il nous dit : « Pourquoi êtes-vous tristes? et de quoi parlez-vous ainsi?... » Cléopas lui dit : « Es-tu seul si étranger à Jérusalem que tu ne saches point de quoi tous parlent? » Il nous dit : « Eh quoi? » Et Cléopas : « Ce qui est arrivé l'avant-veille... la mort de Jésus de Nazareth, un prophète puissant en paroles et en œuvres... Ce sont les docteurs et les scribes qui l'ont mis à mort, et Joseph d'Arimathée l'a enseveli, et maintenant le tombeau est vide... Marie-Madeleine et deux apôtres disent qu'ils l'ont vu, au matin... mais nous ne savons pas ce qu'il faut croire... et voici déjà le troisième jour... » Alors cet étranger de nous répondre : « N'avez-vous point lu l'Écriture?... Il faut que les prophètes meurent pour que le peuple entende leur voix... » N'est-ce point ce qu'il a dit, Cléopas?...

LE SECOND PÈLERIN

Oui... et il a cité le chant d'Isaïe : « Iaveh a voulu

le briser par la souffrance... mais, du prix de ses fatigues, beaucoup seront rassasiés... »

CÉPHAS, à Joseph d'Arimathée

Quel est l'homme qui parlait ainsi?...

LE PREMIER PÈLERIN

C'est cela... et il a ajouté beaucoup d'autres paroles merveilleuses, le long du chemin... car il faisait route avec nous... et sa voix était comme un chant... Mais nous ne pouvions pas tout comprendre, parce que nous songions à ces choses... Comme nous approchions d'Emmaüs, — c'était aux premières étoiles, — à mon tour je lui dis : « Seigneur, voici que la nuit tombe... Il faut s'arrêter et s'asseoir à table. Je te prie, demeure avec nous... » Lui voulait poursuivre sa route, mais nous ne l'avons pas laissé partir. Or, pendant que nous étions à table, rompant le pain et offrant le vin, il nous enseignait ainsi qu'un Maître...

UN DISCIPLE

C'est ainsi qu'Il faisait, chaque soir... Il disait alors les paraboles...

LE SECOND PÈLERIN

Il parlait de plus loin qu'autrefois...

Et nos yeux étaient retenus... nous ne l'avons pas vu disparaître!... Il s'en est allé comme le jour... et nous restions seuls... — Alors nous avons dit : « Qui est-ce?... Notre cœur ne brûlait-il point, quand il expliquait l'Écriture?... Et, quand il a rompu le pain, n'avons-nous pas reconnu son geste?... Pourquoi voulions-nous qu'il demeurât, et que ce soir durât toujours?... Il avait de la lumière à ses lèvres, en nous parlant... » Cléopas a crié : « C'est Lui!... » et nos poitrines se sont émues... car nous savions que c'était Jésus... Nous sommes revenus en hâte pour que vous croyiez avec nous...

Un silence.

PIERRE

O gloire soit à Toi, Seigneur...

PLUSIEURS VOIX

Parle-nous, Simon... Parle-nous!...

Les deux Pèlerins se joignent au groupe. Plusieurs des disciples s'asseoient sur le sol pour écouter. Les femmes sont à gauche, debout. Pendant toute cette scène Joseph d'Arimathée demeure impassible et comme étranger à ce qui l'entoure. Céphas écoute avidement, tout son corps penché vers l'apôtre.

PIERRE

Qui suis-je pour que je vous parle?... Vous ne savez pas quelle est ma honte... Je suis le dernier d'entre vous!... Je souffre, dans cette allégresse, de tout le remords, moi, Simon! Je l'ai trahi comme

les autres... Je l'ai trahi comme vous tous, et plus que vous!... — Frères, entendez-moi, et jugez-moi... Vous connaissez toute ma vie... Il m'avait choisi des premiers et j'ai tout quitté pour le suivre, aux matins où il enseignait près du lac de Tibériade... Depuis je l'ai connu matin et soir, dans la victoire et la détresse, toujours pareil, toujours plus grand... Nous sommes venus à Jérusalem... Il m'avait prédit ma défaite!... et je ne l'ai pas cru... et voici : L'autre nuit, dans la cour de Hanan, pendant qu'on le mettait à l'épreuve, un des soldats est venu me dire : « N'es-tu pas des siens? » J'ai répondu : « Non! » au soldat. Un serviteur, qui m'a reconnu, a crié : « Tu es Simon Pierre, l'apôtre!... » J'ai dit au serviteur : « Je ne connais pas cet homme... » Et, après avoir blasphémé une troisième fois, je suis sorti... Le coq chantait... Alors j'ai pleuré... j'ai pleuré de vivre... et de ne pas savoir mourir... Pour payer une telle minute, la vie et la mort seront-elles assez?

QUELQUES VOIX

Comme il l'aimait!... — Ses yeux brûlent encore de honte!... — Ne parle-t-il point comme un prophète?...

CÉPHAS à Joseph d'Arimathée

Vois... une flamme qui vient d'ailleurs est en lui...

UN DISCIPLE

Nous croyons tous en toi, Simon!...

PLUSIEURS VOIX

Oui! Oui!

PIERRE

Ne dites pas que vous croyez en moi... C'est de lui que vient toute force... Et cependant, merci!... merci! — Je me sens absous du blasphème, et je veux bénir cette angoisse où j'ai pleuré!... Alors seulement j'ai compris que j'étais un homme... j'ai compris que j'aimais Jésus... j'ai compris sa mort, je le vois!... J'ai confessé Christ dans la souffrance, comme Jacob, à sa blessure, a reconnu Iaveh... (Un silence.) Et voici que tout se délie... Voici que je sens à mon âme les ailes d'un Khéroub puissant... Écoutez ce que dit la Parole... Oui, frères, il fallait qu'il mourût, pour nous vaincre enfin!... Nous étions de grossiers mercenaires, et nous attendions le repas... Sa mort nous a dit ce qu'il faut attendre... ce qu'il faut que le Fils de l'Homme endure, avant de posséder les vrais biens!... — Et sa mort est le dernier sacrifice offert pour Israël à Dieu... Chargé de toutes nos misères, on l'a égorgé comme l'agneau... Il nous a lavés par le sang... Et nous sommes rachetés!... rachetés!... — Mais comment oser croire ces choses?... Qui l'eût dit, le soir du

Golgotha?... Et maintenant vous savez le reste... Nous étions nus, nous sommes vêtus... Nos bouches étaient closes, elles peuvent s'ouvrir, et chanter le nouveau cantique!... Nous étions honteux de nous-mêmes et nous paraissions en démence... maintenant qui sera contre nous, puisque l'Éternel est pour nous?... Il a surgi de l'invisible, le signe en qui nous avions foi!... Tel que nous le vîmes au mont Thabor, entre Élie et Moïse vêtus de flamme, quand nos yeux étaient appesantis, tel nous l'avons revu dans sa gloire... Le bloc du sépulcre est levé!... Maintenant, mieux que Jean près du fleuve, mieux que moi-même à Césarée, mieux que le peuple au jour des Rameaux, nous pouvons redire ce que les scribes se répétaient en ricanant... ce que Ponce Pilate a fait clouer sur le bois de la croix : Jésus, Christ!... Frères, saluons Christ-Jésus!...

TOUS LES DISCIPLES

Gloire à Christ-Jésus!

CÉPHAS, à mi-voix

Jésus... Christ!...

PIERRE

Hommes Frères, pour marcher à travers les jours, désormais nous avons mieux qu'une loi : nous avons une vie... toute sa vie, pleine, riche et pure, pour guide et colonne de feu!... être pareils à

Christ, voici notre loi! Nous n'attendrons plus le règne de Dieu les mains jointes, comme des mendiants à la porte d'un riche. Ce règne est vivant aujourd'hui, il est en nous. Il est le soleil qui se lève dans le cœur de tout homme qui croit!... Regardez jusqu'au fond de vous-mêmes : vous pouvez déplacer les montagnes et faire sécher l'Océan!... Resterons-nous donc immobiles, les bras croisés sur nos poitrines où nous cacherons ce trésor?... Non! nous en ferons des largesses! Nous irons l'apportant à nos frères! Nous leur annoncerons Christ-Jésus!... — Nous ceindrons à nos reins la tunique... Nous prendrons le bâton et la besace... Nous irons, par les champs et les villes, prêcher, selon qu'il a prédit... Que nous faut-il dans nos voyages? Pour dormir, le foyer d'un hôte, pour parler, une place, un bois... Nous sommes les envoyés du Maître... Nous étions douze, un par tribu... Nous sommes vingt, nous serons cinq cents... nous serons les sables de la mer... — Les Puissants se lèveront contre nous... mais à nous viendront ceux qui pleurent : l'esclave, la femme, l'infirme, le pauvre, peut-être le riche... Qui dira combien sont ceux qui pleurent? et nous leur apportons la paix... Les jeunes hommes et les vierges sages riront aussi à notre arrivée, et les mères, et le vieillard grave, et l'enfant aux mains pleines d'épis... Notre message n'est pas de tristesse, mais de fête et de grande

joie... Nous venons pour que tous s'étonnent et se souviennent d'être des enfants... Nous sommes la lumière du monde qui s'est levée avec la croix!... — Que si la Judée ne veut pas de nous, nous irons à la Samarie!... Que si la Samarie nous repousse, nous frapperons chez les Gentils!... Nous passerons les mers et les contrées, jusqu'où vont le jour et la nuit!... Oui, l'Hellène et le Barbare même doivent s'assembler au pied de la montagne d'où son bras nous ouvrait le royaume!... Ils arriveront de tous les cieux!... O Frères, un jour tous les hommes seront comme nous serrés ensemble et joyeux sous le même soleil!... Ce sera le jour du Fils de l'Homme... il apparaîtra à la droite du Père... Alors il connaîtra les siens!...

JEAN

Et les morts se lèveront du sépulcre!...

UN DISCIPLE

Des langues de feu l'environnent...

CÉPHAS

O mon cœur, ô mon cœur, d'où le savais-tu?...

PIERRE

Tout à l'heure, au jour qui va naître, nous quitterons par la porte orientale cette Jérusalem stérile qui a vu venir son Sauveur et qui ne l'a pas

entendu. Nous laisserons au Grand-Prêtre et aux Scribes leur temple qu'ils veulent garder... Que la main de Iaveh soit sur eux!... Pour nous, frères, en Galilée!... là sont la patrie et le temple... S'il nous est apparu ici-même, ne sera-t-il pas avec nous à toute heure, à Capharnaüm, à Tibériade, à Nazareth, à Bethsaïda? Souvenez-vous de l'ancien printemps... il va renaître, et toute l'allégresse... Partons... c'est Jésus qui vous parle... il est là où nous sommes ensemble... il veille avec nous, il nous suit.... C'est Lui qui vous crie par ma bouche : en marche, au pays de Gâlil!...

LES DISCIPLES

En Galilée! En Galilée!...

UNE DES SAINTES FEMMES

Regardez Marie-Madeleine...

Un silence. Tous regardent Marie de Magdala, dont les yeux, grands ouverts et fixes, sont tournés vers la porte close.

MARIE DE MAGDALA

Silence... entendez tous... là... là... (Elle montre du geste la porte. Un silence.) Il est là!... je sais qu'il est proche... mais il ne veut pas se montrer... (Un silence. On entend au dehors comme un bruit d'orage. Un éclair luit.) Je l'ai vu!... là... près de la porte!... C'est lui... entendez et croyez...

UN DISCIPLE

Un souffle a passé...

SECOND DISCIPLE

Est-ce l'orage?... Il vente au dehors...

TROISIÈME DISCIPLE

J'ai vu briller une lumière...

QUATRIÈME DISCIPLE

J'ai entendu dans l'air : « Schalom... »

PREMIER DISCIPLE

C'était sa voix!...

PLUSIEURS DISCIPLES

C'est Lui!... C'est Lui!...

Un silence. Ils attendent encore, sans oser un mouvement.

PIERRE

Prions... (Tous se lèvent, la tête découverte. Un silence.) Seigneur, nous avons senti ton souffle, et nos yeux devant ta lumière sont restés éblouis... Nous te prions que tu demeures encore, afin d'apaiser nos poitrines et de raffermir nos genoux!... Seigneur, tu nous vois... nous sommes faibles... nos têtes sont encore troublées par le vin trop fort de l'esprit... Comme les oiseaux de l'air à la fin de l'automne, nous sommes rassemblés ici... demain, ce sera le

voyage… demain, nous serons tous dispersés… Il faut que ton souffle nous guide… Si nous te sentons à nos côtés, qu'aurons-nous à craindre du monde ?… O Seigneur, conduis-nous !

TOUS

Amen !

PIERRE

Nous croyons que tu es le Messie… tu sais que nous voulons accomplir ta loi… Qui sommes-nous pour redire ta parole ? Nous ne sommes encore que des enfants. Mais comme les étoiles se lèvent en foule, après que le jour a disparu, ainsi, dans l'ombre où tu nous laisses, brilleront en nous tes vérités… — Nous voulons nous vaincre nous-mêmes, jusqu'à ce que nos cœurs soient splendides comme le ciel à l'orient… Nous voulons aimer tous les hommes, même le visage de l'ennemi… Nous ne maudirons pas qui nous frappe, nous souvenant qu'ils t'ont frappé… Nous souvenant que tu es mort dans la peine, nous serons toujours prêts à la mort !… — Ainsi nous attendrons ton règne… Nous savons bien que tu reviendras… l'Éden refleurira pour les Justes… la terre et la mer seront un sourire… toutes les larmes seront essuyées… O Seigneur, par le pain et le vin, soutiens-nous dans les crépuscules !…

TOUS

Amen !

PIERRE

Et maintenant l'heure est venue... Peut-être nous ne te verrons plus ?... Peut-être tu ne foules plus pour longtemps cette terre de sang et de larmes ?... Il faut bien qu'un jour tu retournes à Celui qui t'a envoyé... Oh ! comme nous voudrions encore te voir quitter les dernières montagnes, et le ciel se fermer sur toi !... Mais ce n'est pas par les yeux que nous devons vivre, et tu sais bien ce qu'il nous faut... Notre âme sera résignée, puisque nous gardons ton esprit... — Et maintenant, l'heure est venue... Nous irons debout par le monde, joyeusement, comme tes messagers, comme le semeur sur la terre à l'aube, comme le pêcheur sur les grandes eaux... Nous annoncerons la Bonne Nouvelle... nous jetterons le grain dans le vent, pour que naissent les forêts futures... Nous irons debout par le monde, jusqu'à ce que la mort nous accueille, et nous rirons à l'inconnue qui nous ramènera vers toi !... Soutiens-nous pour la mort et la vie, ô Seigneur-Christ ! Amen !

TOUS

Amen !

PIERRE, après un silence

A l'œuvre !... — Merci d'abord à l'hôte qui ce soir

nous a recueillis. Qu'il ait sa part avec les Justes ! (A Joseph d'Arimathée.) Nous te saluons, Rabbi. Adieu.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Adieu !

PIERRE

Et maintenant, en Galilée !...

TOUS LES DISCIPLES

En Galilée !...

Pierre, Jacques et Jean sortent les premiers, suivis des Saintes Femmes, puis de tous les disciples, qui répètent encore à mi-voix : « En Galilée ! » et disparaissent tous au dehors dans une nuit impénétrable. Joseph d'Arimathée et Céphas restent seuls.

CÉPHAS

Père, étends ta main sur ma face... Bénis-moi, et séparons-nous.

Il s'incline devant Joseph d'Arimathée.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Où vas-tu ?

CÉPHAS

Là-bas... où le soleil est jeune, et d'où nous est venu un dieu !...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Es-tu sûr de toi ?

CÉPHAS

Plus sûr que du jour qui doit naître... plus sûr que du monde où je marche... Je n'ai plus besoin du Printemps!... Je suis sur une montagne haute, d'où je vois à mes pieds l'infini...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Songes-tu à tout ce que tu laisses?...

CÉPHAS

Je t'abandonne tous mes biens!... Tu peux les vendre pour les pauvres... (Un silence.) Libre, enfin!... libre!... j'ai obéi!...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Et demain... si tu le regrettes?

CÉPHAS

Est-ce toi qui me parles ainsi?... L'âge nous glace-t-il avant l'heure, assez pour que nous ne comprenions plus?... Regarde-moi, Joseph... Je te le dis, ce n'est plus l'heure... Je suis libre, je ne me dois à personne, je peux me donner tout à lui... Mais les miens seraient vivants encore, mon père et ma mère elle-même viendraient s'accrocher à ma robe, que je passerais mon chemin!... — Si tu ne veux pas faire ce geste, je t'en dispenserai!... Adieu!...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Adieu... (Céphas se dirige vers la porte et va sortir.) Céphas !...

CÉPHAS

Qu'as-tu à me dire encore ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Veux-tu voir Jésus ?

CÉPHAS

Qu'as-tu dit ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Veux-tu voir Jésus ?... Christ-Jésus ?... Celui qu'ils appellent Messie ?

CÉPHAS

Est-ce un rêve ?... Sa tête qui se trouble ?... Ou bien... ou bien... se pourrait-il ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Veux-tu voir Jésus ?

CÉPHAS

Tu sais bien... si je veux le voir... mais comment ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Prends cette lumière...

Il marche vers la voûte du fond sous laquelle il disparaît à demi. On ne distingue pas bien ses gestes.

CÉPHAS, le boisseau à la main, immobile

Que fait-il ?... Il n'y a que la muraille, là... Ce n'est pas ?... non ! non... pas cela !... (Joseph d'Arimathée apparaît. Il invite Céphas du geste. Céphas s'avance à pas très lents, comme mû par une force invincible. Il pénètre à son tour sous la voûte et tombe soudain à deux genoux, en poussant un grand cri.) Ha !... lui !...

Un silence. Il demeure à genoux, la tête cachée dans ses mains, tout son corps secoué d'un sanglot.

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Enfant...

CÉPHAS, se relevant

Quelle est... cette imposture ?... Quel jeu infâme... as-tu joué ?... Ne l'avais-tu pas mis au sépulcre au jardin d'Éphron ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Le soir de sa mort... oui...

CÉPHAS

Qui donc a osé le sacrilège ?... Qui l'a porté là ?... et pourquoi ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Nicodème et un autre ami, le soir du Sabbat, sur mon ordre... pour ne pas laisser à Caïphe au moins son cadavre.

CÉPHAS

Est-ce vrai?... Mais les autres?... les autres?... pourquoi ne leur avoir rien dit?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Pour les perdre? et nous perdre nous-mêmes?

CÉPHAS

Moi, Céphas, je le leur dirai!

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu ne leur ôteras pas leur richesse... Au reste ils ne te croiraient plus...

CÉPHAS

Qui es-tu, toi qui nous regardes... pleurer et prier... sans un mouvement?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Un homme... plus âgé que vous.

CÉPHAS

Ils ne peuvent pas vivre d'un songe!

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Si ce n'est rien qu'un songe, ils n'en vivront pas.

CÉPHAS

Qu'est-ce à dire?... Serait-il possible... malgré... malgré tout?... Ce sépulcre... ne tient-il pas tout entier Jésus?... Erre-t-il quelque part dans l'espace je ne sais quoi de ce qui fut lui?... Les morts seraient-ils invisibles... si ce n'est aux yeux de l'esprit?... Ou bien tout n'est-il qu'un mensonge? le monde, la mort et la vie?... et Iaveh! et Iaveh!... qu'ai-je dit?... (Il regarde vers le sépulcre.) Ha!... son front, ses yeux, et sa bouche... ils sont là... ils sont là... Comment croire? (Se tournant vers Joseph d'Arimathée.) Sais-tu ce qu'il faut croire... toi?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

L'homme ne peut là-dessus rien dire... à moins qu'il ne devienne un dieu...

CÉPHAS

Et moi... je resterai dans l'angoisse?... je ne saurai jamais... jamais?... Le mot que toutes choses attendent, le mot que j'ai tant attendu... ni les pierres, ni les bois, ni les hommes ne sauront me le dire... ni cela!... La Sphinx restera sur ma route, avec sa face de déesse et son corps de bête, accroupie!... (Un silence.) Et les autres?... pauvres visages!... ils seront vaincus par la haine... ceux qui pleurent n'auront pas de refuge... Le monde ne sera pas sou-

levé !... Eux du moins auront eu l'espoir !... (Un silence.) Pourquoi ne m'as-tu pas laissé vivre ?... partir, par pitié, partir ?... Pourquoi m'as-tu choisi, moi seul ?...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Tu voulais te connaître toi-même... je t'ai offert l'épreuve. — Il fallait qu'un autre homme l'eût su...

CÉPHAS

Me connaître ?... à présent, qui suis-je ?... Céphas le Pharisien ?... Non !... Non !... je ne suis plus cet homme... — Mais je ne suis pas un apôtre... Qui suis-je, et que me faut-il faire ?... Ah ! toi ! dis-le-moi donc, ô toi !... (Il tombe à genoux une seconde fois devant le sépulcre. Un long silence. Il se relève doucement. Il parle d'une voix calme et claire.) Joseph... écoute-moi... écoute... Quelle est cette lumière étrange ?... elle se bat avec la nuit... Est-ce l'ancienne qui renaît ?... Est-ce une autre ?... Je ne sais pas... je ne veux pas savoir... C'est comme un ciel profond qui s'ouvre... plus loin... plus loin... (Un silence. A voix haute.) Que Jésus soit mort ou qu'il vive, il a vécu... il vit... en moi... Que m'importe de le voir ou non ?... Il suffit bien d'aimer... d'aimer !... Ne revivra-t-il pas de même... et mieux encore... au cœur des hommes purs ?... Oui !... Oui !... Ah ! leur foi n'est donc pas un mensonge !... Ils ont plus que vu... ils ont cru !... Et

moi je crois aussi... sans voir... — Un jour, les Fils de l'Homme croiront ensemble... et Christ sera ressuscité !... (Un silence.) Maintenant tu peux fermer ce sépulcre. Moi, je pars, adieu...

JOSEPH D'ARIMATHÉE

Où vas-tu ?

CÉPHAS

En Galilée !

JOSEPH D'ARIMATHÉE allant à lui et étendant la main comme pour le bénir, d'une voix altérée.

Va... Va!... (Il le pousse dehors du geste. Céphas sort, à pas lents. Nuit toujours profonde et funèbre. Joseph d'Arimathée hésite une seconde ; il revient soudain au sépulcre, qu'il n'a pas encore refermé, et murmure, s'inclinant à demi.) Jésus de Bethléem... Jésus...

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce seizième cahier le mardi 7 avril 1903.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 7304

Le drame que l'on vient de lire sera repris au Théâtre Antoine pour le spectacle du Vendredi-Saint, vendredi 10 avril 1903.

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce seizième cahier le jeudi 9 avril 1903

à l'Imprimerie de Suresnes
(E. Payen, administrateur)
9, rue du Pont

